L'Auberge du Spessart, contes allemands, traduits et imités de Hauff par Amédée Tallon...



Hauff, Wilhelm (1802-1827). L'Auberge du Spessart, contes allemands, traduits et imités de Hauff par Amédée Tallon.... 1857.

. COLLINET VERSAILLES

L'AUBERGE

DU SPESSART

CONTES ALLEMANDS

TRADUITS ET IMITÉS DE HAUFF

PAR AMÉDÉE TALLON

ET ILLUSTRÉS DE 40 VIGNETTES

PAR BERTALL

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1857

PRIX : 2 FRANCS

L'AUBERGE

DU SPESSART

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

L'AUBERGE

DU SPESSART

CONTES ALLEMANDS

TRADUITS ET IMITÉS DE HAUFF

PAR AMÉDÉE TALLON

ET ILLUSTRÉS DE 40 VIGNETTES

PAR BERTALL

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1857



L'AUBERGE
DU SPESSART.

Il y a nombre d'années, alors que la route du Spessart, presque impraticable, était bien loin d'être fréquentée comme à présent, deux jeunes compa-

gnons traversaient un jour la forêt Noire. L'un, qui pouvait avoir environ dix-huit ans, était taillandier de son métier; l'autre, dont l'apparence frêle et délicate n'accusait pas plus de seize ans, et qui faisait son premier tour d'Allemagne, était apprenti orfévre.

La nuit descendait peu à peu, et les ombres allongées des sapins et des hêtres, se projetant au loin, assombrissaient de plus en plus l'étroit sentier que suivaient les voyageurs.

Le taillandier marchait résolûment en sifflotant un *lied*, qu'il interrompait par instants pour jeter à son chien *Léveillé* quelques mots d'agacerie; et quoique, d'après les renseignements qu'on leur avait donnés, ils se trouvassent encore assez éloignés de l'auberge la plus voisine, l'approche de la nuit paraissait l'inquiéter fort peu. Quant à Félix, le jeune orfévre, il ne faisait pas, à beaucoup près, aussi bonne contenance que son camarade. La peur le gagnait à mesure que l'ombre allait s'épaississant, et le pauvre garçon ne cessait de promener autour de lui des regards effarés. Si le vent gémissait à travers les arbres et faisait tourbillonner les feuilles mortes, il lui semblait entendre des pas qui le suivaient; si quelque broussaille de forme étrange se découpait au bord du chemin, il croyait y reconnaître une figure humaine, et s'imaginait que c'était quelque bandit les attendant la carabine au poing et tout prêt à fondre sur eux pour les dévaliser.

Le jeune orfévre n'était cependant pas un esprit superstitieux ni un garçon sans courage. A Wurzbourg, où il avait fait son apprentissage, il passait au contraire parmi ses camarades pour un compagnon intrépide et dont le cœur était bien placé; mais en ce moment, il lui était impossible de dominer son émotion. On lui avait tant de fois parlé des dangers du Spessart; il avait entendu raconter tant d'histoires de voyageurs arrêtés par des brigands et massacrés par ces misérables après avoir été dépouillés de tout ce qu'ils portaient; on avait enfin, sous prétexte de conseils prudents, tant adressé de recommandations au pauvre Félix au moment où il allait se mettre en route, que de plus âgés et de plus forts que lui auraient pu sans honte montrer quelque crainte au milieu de cette forêt ténébreuse, où l'on n'apercevait quasi plus trace de sentier, tandis que s'éveillaient dans ses profondeurs mille bruissements mystérieux et confus.

« Nous ne sommes que deux, pensait Félix, et il nous serait bien difficile de nous défendre contre des voleurs armés jusqu'aux dents. »

Il se repentait alors d'avoir suivi le taillandier et d'avoir consenti à faire encore une étape, au lieu de s'arrêter à l'entrée de la forêt avant la tombée de la nuit.

« Et s'il allait nous arriver malheur? dit-il à son compagnon en poursuivant tout haut ses réflexions

intérieures ; si nous allions être arrêtés, dépouillés, tués ?.... ce serait ta faute pourtant, taillandier, car c'est toi, avec tes vanteries, qui m'as engagé dans ce mauvais pas.

— Voyons ! pas de poltronnerie, répondit l'autre. D'abord, un vrai compagnon ne doit rien craindre ; et puis, que peux-tu redouter, après tout ? T'imagines-tu donc que messieurs les brigands du Spessart nous vont faire l'honneur de s'attaquer à nous, de nous tirer dessus ? Et pourquoi, bon Dieu ? pour s'emparer de ma redingote des dimanches, que j'ai là roulée dans mon sac, ou bien de quelques misérables pfennigs qui s'égarent au fond de ma poche ? allons donc ! Une bonne chaise de poste emportée par quatre chevaux, ou tout au moins quelque bourgeois cossu, bien monté et valise en croupe, voilà le gibier qu'il faut à ces messieurs pour les attirer et pour qu'ils daignent se déranger ; mais nous !....

— Halte ! N'as-tu pas entendu siffler de ce côté ? interrompit Félix avec inquiétude.

— Eh non ! c'est le vent qui souffle dans les branches. Allons, allons ! marche donc, nous n'en avons plus pour longtemps.

— Oui ! reprit l'orfévre, tu avais raison tout à l'heure, en ce qui te concerne, de ne pas craindre d'attaque. Ta redingote des dimanches et tes trente kreutzers ne sont pas choses en effet qui puissent

tenter beaucoup la cupidité. Mais moi, moi, ils me tueraient, car j'ai de l'or et des bijoux dans mon portemanteau.

— Et pourquoi te tueraient-ils, cher ami ? répliqua l'impassible taillandier. Voyons ! j'admets qu'ils sont là quatre ou cinq derrière un buisson, carabines chargées et nous couchant en joue : « Messieurs, « nous disent-ils poliment, nous serait-il permis de « nous enquérir de ce que vous portez là sur les « épaules ? Si vous l'avez pour agréable, nous nous « ferons un vrai plaisir de vous en débarrasser ; » ou quelque autre discours analogue. Alors, mon cher, il ne s'agit pas de faire le sot : tu déboucles ton sac, tu en tires ton gilet jaune, ta redingote bleue, tes deux chemises, aussi tes bijoux ; et tous tes petits brimborions proprement étalés sur le sol, tu pries messieurs les voleurs de les vouloir bien accepter en échange de la vie dont ils te font présent.

— Parles-tu sérieusement ? s'écria Félix avec emportement. Tu me conseillerais de leur donner la parure que je porte à ma marraine ? non, plutôt la mort ! J'aimerais mieux me laisser hacher par petits morceaux ! La bonne comtesse ne m'a-t-elle pas tenu lieu de mère depuis ma dixième année ? n'est-ce pas elle qui m'a fait élever, qui m'a nourri, entretenu, et qui m'a donné enfin les maîtres auxquels je dois mon éducation ? Et aujourd'hui que, pour la première fois, je puis l'aller voir, et que je me fais fête de lui

présenter comme échantillon de mon habileté quelques joyaux qu'elle a commandés à mon maître, que je me suis plu à ciseler de ma main; aujourd'hui, il me faudrait abandonner tout cela, ainsi que le beau gilet jaune qu'elle m'a brodé et qu'elle m'a envoyé à la Noël dernière! Non, te dis-je; plutôt mourir que de laisser aux griffes de pareils gredins les diamants de ma marraine!

— Voyons, pas d'enfantillage! dit le taillandier: quand tu te seras fait tuer, la comtesse en aura-t-elle davantage son collier? non. Eh bien! mieux vaut donc le laisser prendre et sauver ta vie.»

Félix ne répondit rien. La nuit était venue tout à fait pendant le colloque des deux compagnons, et c'était à peine si l'on pouvait voir à cinq pas devant soi. L'anxiété du jeune orfévre allait toujours croissant. Il se serrait contre son camarade, incertain s'il devait ou non suivre ses conseils. Enfin, au bout d'une heure de transes, une lueur tremblotante, étoilant les ténèbres, leur apparut dans le lointain. Le jeune orfévre n'était pas trop d'avis de s'y fier, car cela pouvait bien être, disait-il, un repaire de voleurs; mais le taillandier, qui ne manquait jamais de bonnes raisons, l'assura d'abord que les voleurs n'établissaient jamais leur domicile autrement que sous terre, et il ajouta que cette lumière lui semblait annoncer bien plutôt l'auberge qu'on leur avait enseignée à l'entrée de la forêt.

Cette conjecture était juste, ainsi qu'ils purent s'en assurer quelques moments après. Devant eux, en effet, se déployait un bâtiment d'une certaine étendue, mais d'aspect assez misérable. Un chariot dételé stationnait devant la porte, et l'on entendait hennir des chevaux dans les écuries qui formaient le prolongement de la maison. Le taillandier indiqua du geste à son compagnon une fenêtre dont les volets étaient ouverts et par laquelle, en se dressant sur la pointe des pieds, ils pouvaient voir dans l'intérieur. Au coin du poêle, dans une sorte de grand fauteuil de chêne, dormait un homme qui, d'après son costume, semblait être un voiturier, le maître probablement du chariot arrêté devant la porte; en face de lui, une vieille femme et une servante étaient assises et filaient; derrière une table, enfin, le dos appuyé au mur et le front dans la main, on apercevait un homme en redingote de velours, avec un verre de vin posé devant lui. On ne pouvait voir le visage de ce dernier; mais le taillandier prétendit inférer de son costume que ce devait être un personnage de distinction.

Comme ils étaient en train d'observer ce tableau, un chien aboya dans l'intérieur de la maison. Celui du taillandier lui répondit, et aussitôt la servante parut sur le seuil, munie d'une lanterne, à l'aide de laquelle elle dévisagea les nouveaux arrivants.

Sur l'assurance qui fut donnée aux deux com-

pagnons qu'on pourrait leur procurer un souper et un lit, ils entrèrent, jetèrent dans un coin leurs sacs de voyage, leurs bâtons et leurs chapeaux, et se dirigèrent vers la table commune. Le jeune homme au costume élégant qui l'occupait déjà se leva à leur approche et leur rendit très-cordialement leur salut.

« Vous êtes bien tard en route, leur dit-il; n'avez-vous pas peur de traverser le Spessart par une nuit si sombre? Quant à moi, bien que je sois presque au terme de mon voyage et que j'aie hâte d'arriver, j'ai jugé plus prudent de mettre mon cheval à l'écurie ici que de pousser seulement une lieue plus loin.

— Et vous avez fort bien fait assurément, monsieur, répondit le taillandier. Le galop retentissant d'un bon cheval est pour l'oreille des voleurs une musique qui les appelle de plus d'une lieue. Mais de pauvres compagnons de notre sorte, traînant la semelle à travers la forêt, quels risques peuvent-ils courir?

— C'est vrai, dit le voiturier, que l'arrivée des compagnons avait réveillé et qui s'était aussi rapproché de la table, le bagage d'un piéton n'est pas bien tentant; et cependant on cite de pauvres diables de voyageurs de cette espèce qu'ils ont massacrés par férocité pure, ou bien qu'ils ont contraint de marcher avec eux pour les servir.

— Mais s'il en va ainsi dans la forêt, remarqua le

jeune orfévre, cette maison nous offre, ce me semble, un médiocre refuge. Nous sommes quatre seulement, cinq en comptant le valet d'écurie, et si une dizaine de voleurs venaient à nous attaquer, quelle défense pourrions-nous leur opposer? Et puis, ajouta-t-il d'une voix plus basse, qui nous répond encore que nos hôtes sont d'honnêtes gens?

— Oh! là-dessus, vous pouvez être sans crainte, dit le voiturier; je connais cette auberge depuis plus de dix ans, et jamais je n'y ai rien vu de louche. L'homme est rarement à la maison; il fait, dit-on, le commerce des vins; quant à la femme, c'est une personne fort paisible et qui jamais n'a pensé à mal; vos soupçons me paraissent donc mal fondés.

— Et cependant, reprit le jeune homme à la redingote de velours, vous savez les bruits qui ont couru naguère. Vous n'avez pas oublié, j'imagine, l'aventure de ces touristes étrangers disparus dans la forêt, et dont on n'a jamais pu retrouver les traces. Plusieurs d'entre eux avaient annoncé avant leur départ qu'ils passeraient probablement la nuit dans cette auberge. Huit jours, quinze jours, trois semaines s'écoulèrent sans qu'on reçût de leurs nouvelles: on s'inquiéta, on se mit à leur recherche, et tout d'abord, naturellement, on s'adressa aux gens de cette maison: aucun d'eux, à les entendre, n'avait vu les voyageurs. Il y a là pourtant, vous l'avouerez, quelque chose de louche.

— Bon Dieu ! s'écria le taillandier, mais nous ferions bien mieux alors d'aller dormir en plein air sous le premier arbre venu. Nous y serions mieux qu'entre ces quatre murs, d'où il serait impossible de s'échapper, une fois la porte close, car les fenêtres sont grillées. »

Cet entretien avait jeté les voyageurs dans un courant d'idées noires. Il ne leur paraissait pas impossible, en effet, que l'aubergiste de la forêt, par contrainte ou volontairement, fût d'intelligence avec les voleurs, et s'endormir en pareil lieu leur semblait fort imprudent. Combien d'histoires n'avaient-ils pas entendu raconter de voyageurs surpris dans leur sommeil et traîtreusement égorgés! Et quand bien même la chose eût dû tourner moins tragiquement, c'eût été encore un désastre assez grand pour la plupart d'entre eux, si pauvres déjà, que d'être dépouillés de leur mince avoir. Ils considéraient donc piteux et sombres le fond de leur verre, et chacun se lamentait à sa façon. Le jeune homme aurait bien voulu à cette heure avoir son cheval entre les jambes et galoper librement en pleins champs. Le taillandier souhaitait seulement d'avoir autour de lui, comme gardes du corps, une douzaine de ses camarades armés de leurs gourdins, et il se fût bien soucié alors de messieurs les voleurs! Le jeune orfévre était plus inquiet pour la parure de sa bienfaitrice que pour

sa propre vie. Quant au voiturier, après avoir aspiré et rejeté lentement et d'un air de profonde réflexion quelques bouffées de tabac, il dit à demi-voix : « Tâchons au moins de ne pas dormir, messieurs, afin d'éviter les surprises. Pour moi, si l'un de vous seulement veut me tenir compagnie, je me fais fort de demeurer debout toute la nuit.

— Cela me va!... A moi aussi!... A moi aussi! s'écrièrent les autres.

— Mais il faudrait faire quelque chose pour nous tenir éveillés, reprit le voiturier, et, puisque nous voilà justement quatre, m'est avis que nous pourrions faire une partie de piquet.

— Je ne joue jamais aux cartes, dit le jeune homme, je ne pourrais donc être des vôtres.

— Ni moi non plus, dit Félix.

— Que faire alors, si nous ne jouons pas? demanda le taillandier. Chanter? nous ne sommes guère en humeur, et puis cela pourrait attirer de ce côté les rôdeurs de nuit. Nous proposer l'un à l'autre des énigmes à deviner? mais on se lasse vite de ce jeu. Qu'en dites-vous? Si nous nous racontions des histoires? cela tient éveillé et fait en somme passer le temps aussi bien que les cartes.

— Je ne demande pas mieux, si vous voulez commencer, dit le jeune homme en riant. Vous autres compagnons de métiers, vous roulez tous les

pays et vous recueillez ainsi mille détails curieux : chaque ville a ses légendes et ses histoires particulières.

— Oui, oui, on apprend bien quelque chose ainsi, répondit le taillandier ; mais j'imagine que l'on doit apprendre de bien plus belles choses encore et de plus intéressantes en étudiant constamment dans les livres, comme vous autres, messieurs : car, si je ne me trompe, vous êtes vous-même un savant, un docteur !

— Un docteur ! oh ! non pas, dit le jeune homme en riant, mais un modeste étudiant qui profite de ses vacances pour courir le pays. D'ailleurs, sachez-le, mon camarade, les livres ont du bon, sans doute, mais ce qu'on y trouve ne saurait fournir une matière aussi agréable aux récits que les traditions et les souvenirs populaires que vous ramassez çà et là. Commencez donc, je vous en prie, si cela convient à ces messieurs.

— Encore bien mieux que les cartes, dit le voiturier. J'ai un ami d'enfance que j'aime par-dessus tout, et l'une des raisons, je crois, pour lesquelles je lui suis si attaché, c'est que ce gaillard-là vous raconte, quand il s'y met, des histoires qui durent des sept heures d'horloge.

— Cela me plaît fort aussi, dit le jeune orfévre. Allons, taillandier, à toi la balle ! et donne-nous quelque chose d'amusant ; je sais que, si tu le veux,

tu peux nous en raconter jusqu'à demain matin. Allons, fouille dans ta cervelle. »

Le taillandier but un coup afin d'affermir son débit, et, s'étant essuyé la bouche du revers de la main, il commença.



LE FLORIN AU CERF

LE FLORIN AU CERF.



Parmi les châteaux forts dont les derniers vestiges jonchent le sol de la Haute-Souabe, il en est un, jadis le plus puissant de tous, et dont les tours éventrées par le temps, mais toujours imposantes par leur masse, attestent aujourd'hui encore la splendeur passée : c'est le vieux burg d'Hohenzollern. Hardiment planté sur le dernier mamelon d'une montagne ardue, l'œil embrassait

du haut de son donjon seigneurial une immense étendue de pays, sur lesquels s'étendait incontestée la suzeraineté des Zollern; aussi le nom de cette antique et vaillante lignée était-il connu et respecté de l'Allemagne entière.

Or, il y a de cela des siècles, vers le temps à peu près de la découverte de la poudre à canon, à ce que rapporte la légende, le burg était habité par un Zollern du caractère le plus bizarre. On ne pouvait pas dire qu'il vexât ses sujets, ni même qu'il vécût en mauvaise intelligence avec ses voisins; néanmoins son regard dur et sombre, son front bas et plissé, sa taciturnité farouche et ses manières bourrues, ne donnaient à personne l'envie de se trouver sur sa route.

Il y avait peu de gens, à l'exception de ses domestiques, qui l'eussent entendu prononcer plus de deux ou trois mots, toujours les mêmes. S'il lui arrivait de descendre dans la vallée, et que, quelque paysan, le rencontrant lui tirât vivement son bonnet avec la formule d'usage: « Je vous salue, seigneur comte, que Dieu vous soit en aide aujourd'hui! — Connu! répondait le comte brusquement; des bêtises! » Et c'était tout. Mais que par malheur on l'eût gêné en quelque chose, lui ou son cheval; qu'un paysan malencontreux, le croisant dans un étroit sentier avec son chariot, ne se fût pas rangé assez vite pour le laisser

passer, c'était alors chez le comte une colère insensée, furieuse, et qui se déchargeait dans un flux d'injures et de malédictions tombant plus dru que grêle sur le malheureux qui l'avait irrité sans le vouloir. Jamais du reste on n'a entendu dire qu'en pareille rencontre il ait battu personne; mais ce tempérament irascible, ces emportements, ces éclats de voix, ces fureurs tempêtueuses l'avaient fait surnommer par les gens du pays *le Tonnerre de Zollern.*

Le comte avait une femme, en tout son opposé :



belle, jeune, blonde, avec des yeux bleus, et plus douce et plus riante qu'un jour de mai. Combien de fois ne lui arriva-t-il pas d'apaiser par de bonnes paroles, ou du moins par un regard bienveillant, les gens que son époux et maître avait offensés! Bonne et charitable d'ailleurs autant qu'on peut l'être, ni les étés brûlants, ni les hivers rigoureux pendant lesquels soufflait une aigre bise qui

fouettait et faisait tourbillonner la neige sur les chemins, rien ne l'arrêtait et ne l'empêchait de descendre les âpres sentiers de la montagne, pour aller porter aux pauvres vieilles gens et aux enfants malades les secours et les consolations dont ils avaient besoin. Le Tonnerre de Zollern la rencontrait-il dans ces pieuses excursions, elle l'entendait grogner dans sa moustache grisonnante : « Connu! des bêtises! » et il passait son chemin.

Après une année de mariage, la comtesse devint mère ; mais, bien qu'elle eût acquis ainsi de nouveaux titres à l'affection de son époux, celui-ci ne se montra pas plus tendre à son égard, et continua toujours son train de vie ordinaire.

Il passait presque tout son temps à chasser, et ne rentrait guère au château que pour manger et dormir. Seulement chaque dimanche, au dîner, d'après son ordre, on lui présentait son fils; il le prenait dans ses grosses mains, le regardait fixement, marmottait je ne sais quoi dans sa barbe et le rendait à la nourrice. Le jour où pour la première fois les lèvres roses du petit purent articuler le mot « papa! » le comte gratifia la nourrice d'un beau florin d'or tout neuf, mais il ne fit pas pour cela plus gracieuse mine à l'enfant.

Vint enfin le troisième anniversaire de la naissance de Cuno (c'était le nom de l'héritier des Zollern). Ce jour-là, le comte fit mettre son fils en

culotte pour la première fois et commanda d'amener deux chevaux au bas du perron. Puis, l'enfant



étant revêtu d'un magnifique costume tout de soie et de velours, son père le souleva dans ses bras et

descendit avec lui les larges escaliers du château en faisant retentir ses éperons d'or sur les dalles. La comtesse Hedwige le regardait faire étonnée. Elle n'avait pas coutume de s'enquérir des démarches de son rude époux; mais ce jour-là la sollicitude maternelle l'emporta sur la timidité de la femme :

« Où donc emmenez-vous Cuno, monseigneur? demanda-t-elle; je me préparais moi-même à sortir avec lui. »

— Connu! » grommela le Tonnerre de Zollern, et il passa outre.

Arrivé dans la cour, il prit l'enfant par un de ses petits pieds, le planta en selle et l'attacha fortement avec une courroie. Puis sautant lui-même sur son cheval, il se dirigea vers la porte du château en tenant en main la bride de la monture de son fils.

Le petit parut d'abord se réjouir grandement de descendre la montagne à cheval aux côtés de son père. Il battait des mains, riait aux éclats et secouait gaiement la crinière de sa monture comme pour l'exciter à marcher plus vite. Le comte s'épanouissait d'aise à ce spectacle. « Allons! allons! s'écria-t-il en passant sa main dans les cheveux blonds du petit cavalier, je crois que nous serons un solide gaillard! »

Mais lorsqu'ils furent au bas de la descente et que le comte, débouchant dans la plaine, quitta le pas pour le trot, l'enfant parut changer d'idée sur les

agréments de l'équitation. Il commença par demander bien doucement à son père d'aller un peu moins vite; mais celui-ci, au contraire, précipitant toujours sa course de plus en plus, et la violence du vent coupant presque la respiration du pauvre Cuno, le pauvre petit se prit à pleurer tout bas jusqu'à ce



qu'enfin suffoquant et éperdu de terreur, il éclata en sanglots et en cris de détresse.

« Connu! des bêtises! s'écria le rude seigneur; c'est toujours ainsi la première fois. Allons! paix! ou.... »

Dans le moment même où le comte de Zollern imposait ainsi silence à son fils, son cheval fit un écart qui l'obligea de lâcher la bride de la monture de Cuno. Le comte se fut bientôt rendu maître de l'animal ombrageux; mais lorsqu'il regarda autour de lui, cherchant son fils, il aperçut seulement, et bien loin déjà, le cheval de l'enfant se

sauvant d'un galop effréné dans la direction du château. Le petit cavalier avait disparu.

Si dur que fût d'ailleurs le comte de Zollern, il sentit défaillir son cœur à cette vue. « Mon fils est tué, s'écria-t-il; il se sera brisé la tête sur les cailloux du chemin! » Et il s'arrachait la barbe et se lamentait en courant çà et là. Déjà il songeait avec épouvante que le cheval emporté avait jeté son fils dans un fossé plein d'eau qui bordait la route, lorsqu'il s'entendit appeler par une douce voix d'enfant, et se tournant soudain il vit une vieille femme assise au pied d'un arbre au bord de la route et berçant le petit sur ses genoux.

« Où as-tu trouvé cet enfant, vieille sorcière? cria le comte en grand courroux, et tout prêt à se venger sur la première personne venue de la peur qu'il avait ressentie. Allons, vivement! apporte-le-moi!

— Pas tant de bruit! pas tant de bruit! monseigneur, ricana la vieille femme; il pourrait aussi vous arriver malheur avec votre cheval fougueux. Où j'ai trouvé l'enfant, me demandez-vous? Son cheval galopait à travers champs, et lui, le pauvre petit, le pied pris dans une courroie, pendait la tête en bas, et sa chevelure balayait presque le sol. J'ai été assez heureuse pour le recevoir dans mon tablier au moment où son étrier s'est rompu. Voilà tout, monseigneur.

— Suffit! s'écria le comte d'un ton bourru; apporte ici l'enfant, te dis-je.

— Que Votre Grâce daigne me donner un florin au cerf[1], supplia humblement la vieille.

— Des bêtises! s'écria le comte; et il jeta sous l'arbre quelques pièces de cuivre.

— Non! non! reprit la vieille en insistant : un florin, monseigneur, un florin au cerf, je vous en prie! je suis si pauvre!



— Comment! un florin au cerf! mais toute ta peau ne vaut pas un florin, la vieille! éclata le comte avec emportement. Allons, sus! rapporte l'enfant, ou je lâche mes chiens après toi.

— Ah! je ne vaux pas un florin, répondit la vieille en ricanant avec aigreur; un florin, c'est bien peu de chose pourtant, monseigneur, pour un puissant baron comme vous. Eh bien (et son œil

1. Pièce d'argent dont le revers portait l'image d'un cerf.

étincelait, et sa voix vibrait comme une cloche de métal), l'aumône que tu me refuses à cette heure, ce misérable florin au cerf que tu ne veux pas accorder à ma prière, ce sera un jour, et ce jour n'est pas loin, tout ce qui restera à tes héritiers de cette immense fortune dont Dieu t'avait fait maître et qu'il transportera à une race plus digne. Quant à tes pfennigs[1], je n'en ai que faire; tu peux les garder si bon te semble. »

Et tout en parlant, la vieille saisit les trois piécettes que le comte lui avait jetées, et elle les lui relança si adroitement qu'elles vinrent tomber juste dans la bourse de cuir que le comte tenait encore à la main.

La stupéfaction que causa au comte cette étrange dextérité lui coupa pour un moment la parole ; mais bientôt, sa rage redoublant, il empoigna son arquebuse, en banda le ressort et mit la vieille en joue. Celle-ci, toujours calme, câlinait et baisait le marmot qu'elle faisait sauter sur ses genoux, mais en ayant soin, toutefois, de le tenir devant elle de manière à s'en faire un bouclier contre la violence du comte. « Tu es un bon petit enfant, lui dit-elle enfin; demeure toujours ainsi, et Dieu te bénira ! » Puis le posant à terre : «Zollern, Zollern, cria-t-elle au comte en le menaçant du doigt, tu me dois toujours un

1. Menue monnaie valant environ un liard.

florin, un florin au cerf! » Et sans paraître se soucier des injures et des imprécations que vomissait contre elle le Tonnerre de Zollern, elle s'enfonça dans la forêt en branlant la tête et s'appuyant sur une petite béquille de buis.

Tandis que cette scène se passait, Conrad, l'écuyer du comte, s'était jeté à bas de son cheval. Tout tremblant encore d'émotion, il releva et mit en selle le petit comte, puis sautant derrière l'enfant, il suivit son maître qui remontait vers le château.

Cette chevauchée commencée si joyeusement, si tristement finie, fut la première et la dernière que le comte de Zollern fit avec son fils. De ce que le pauvre petit avait crié et pleuré quand son cheval avait pris le trot, son père le tint désormais pour un garçon mollasse et dont il n'y avait rien à tirer. Il ne le voyait qu'avec déplaisir, et toutes les fois que le gentil Cuno, qui aimait son père de tout son cœur, malgré sa rudesse, venait entre ses genoux pour lui faire quelques cajoleries enfantines, il lui faisait signe de s'éloigner en mâchonnant dans sa moustache : « Connu! connu! des bêtises! »

Aussi longtemps qu'il ne s'était agi que d'elle seule, la comtesse Hedwige avait supporté avec résignation toutes les bourrasques de son époux; mais cet accueil brutal fait à un enfant innocent la blessa au cœur et l'indigna. Maintes fois elle fut malade de

frayeur en voyant le Tonnerre de Zollern s'emporter en des colères furibondes contre le pauvre Cuno et le rudoyer violemment pour quelque faute légère. La vie de la comtesse n'était que transes et inquiétudes, chagrins et soucis; et brisée par tant de froissements intérieurs, elle ne tarda pas à succomber à la fleur de ses ans, emportant dans sa tombe les



regrets sincères de ses serviteurs et de tous les gens de la contrée, dont elle était le bon ange; mais pleurée surtout du triste Cuno, qui ne comprenait que trop, malgré son jeune âge, l'irréparable perte qu'il venait de faire.

Depuis ce funeste événement, la pensée du comte ne fit que se détourner de plus en plus du malheureux orphelin. Il l'avait donné à élever à sa nourrice et au chapelain du château, et bien rare était-il qu'il s'inquiétât de ce que devenait l'enfant. Il parut même

l'oublier tout à fait, lorsque, moins d'une année après la mort de la comtesse Hedwige, celle qui lui avait succédé dans son titre d'épouse le rendit père de deux jumeaux.

Cuno avait toujours gardé le souvenir de la bonne femme qui lui avait sauvé la vie, et sa chaumière était le but favori de ses promenades. La vieille se plaisait à entretenir l'enfant de sa pauvre mère morte si jeune, et dont la courte existence avait été semée de tant de bienfaits, que son nom était encore vénéré et béni de toute la contrée à l'égal de celui d'une sainte.

Souvent les valets et les servantes avaient cru devoir lui conseiller de visiter moins fréquemment la vieille Barbara (c'était le nom de la bonne femme), qui, d'après eux, n'était rien moins qu'une sorcière. Mais l'enfant savait bien à quoi s'en tenir là-dessus. Le chapelain lui avait appris, en effet, qu'il n'y avait ni sorciers ni magiciens, et que toutes ces histoires de femmes sachant composer des philtres pour voyager en l'air et se rendre au Broken à cheval sur un manche à balai ou sur une pelle à four, étaient autant de contes faits à plaisir.

A la vérité Cuno voyait chez sa vieille amie bien des choses qu'enveloppait un certain air de mystère: ainsi, sans parler des trois pfennigs qu'elle avait rejetés si adroitement dans la bourse du comte, ce qui avait vivement impressionné l'enfant, la vieille Bar-

bara savait préparer toutes sortes d'onguents et de breuvages avec des plantes qu'elle recueillait elle-même, la nuit, dans des endroits inconnus, et qui ne ressemblaient en rien à celles qui croissaient aux environs. Pour faire cuire, macérer ou distiller ces plantes, elle se servait, il est vrai, de vases aux formes bizarres; mais il était tout à fait faux qu'elle eût, comme le bruit en courait dans le pays, un immense chaudron de cuivre rouge duquel sortaient la foudre et le tonnerre, lorsqu'elle le plaçait sur le feu. Laissant donc dire les gens, Cuno continuait de visiter assidûment la bonne Barbara, et celle-ci, tout en l'entretenant de sa pauvre mère, lui apprenait mille beaux secrets de chasse et de pêche qui ne se trouvent point dans les livres.

A mesure que grandirent ses frères, la vie du pauvre Cuno devint de plus en plus triste. Ceux-ci ayant eu le bonheur de ne pas tomber de cheval à leur première leçon d'équitation, le Tonnerre de Zollern les tint dès lors pour des enfants accomplis. Il les aimait par-dessus tout, chevauchait chaque jour avec eux, et se plaisait à leur apprendre tout ce qu'il savait lui-même.

Il est vrai de dire qu'ils n'apprirent pas ainsi grand'chose de bon.

Lire et écrire ayant toujours paru au comte de Zollern une occupation fort médiocre pour un gentilhomme, ses deux dignes fils ne durent pas non plus

perdre leur temps à ce grimoire. En revanche, ils eurent à peine atteint leur dixième année qu'ils juraient déjà aussi effroyablement que leur noble père et cherchaient querelle à tout venant.

Vivant du reste entre eux comme chien et chat, ils ne s'accordaient qu'en un seul point, leur commune aversion pour Cuno. S'agissait-il de jouer quelque méchant tour à leur frère, alors ils étaient amis.

Ces rudes façons de vivre ne causaient aucun souci au comte de Zollern, qui considérait au contraire ces chamailleries et ces luttes continuelles comme un moyen de développer les forces de ses enfants. Un jour, un vieux serviteur s'étant avisé d'aller lui rapporter que les jeunes drôles étaient aux prises et se roulaient dans la poussière en s'arrachant des poignées de cheveux : « Connu ! répondit le comte, des bêtises ! » Cependant il crut devoir s'occuper de quelque expédient pour l'avenir, afin que ses fils ne se massacrassent pas réciproquement ; car, malgré qu'il en eût, les menaces de la vieille Barbara lui trottaient toujours dans la tête. Par son ordre donc, deux nouveaux châteaux furent construits non loin de Zollern, sur deux montagnes dont la situation favorable l'avait frappé un matin qu'il chassait aux environs du burg.

Sur l'une s'éleva le château de *Schalksberg*, qu'il

appela ainsi du surnom donné par lui à l'un des deux jumeaux, qu'à cause de son caractère rusé il avait coutume d'appeler petit Schalk [1]. Quant à l'autre château, il voulait d'abord lui imposer le nom de *Hirschguldenberg* [2], afin de se moquer de la vieille sorcière qui lui avait prédit qu'un jour son héritage ne vaudrait pas un florin au cerf; mais, par raison d'euphonie sans doute, il se contenta de le baptiser *Hirschberg;* et les deux montagnes sont encore désignées sous ces mêmes noms aujourd'hui.

Les constructions achevées, voici comment le Tonnerre de Zollern avait songé d'abord à rédiger son testament : à Cuno, l'aîné de ses fils, le château patrimonial de Hohenzollern; au petit Schalk, Schalksberg, et à l'autre Hirschberg.

Mais la nouvelle comtesse, dont le caractère ne ressemblait guère à celui de la douce Hedwige, ne se donna pas de repos qu'elle n'eût fait changer tout cela. Et sans cesse, et à toute heure du jour et de la nuit, à chaque occasion et sans occasion, elle disait au comte : « Le niais Cuno (ainsi nommait-elle le pauvre garçon, parce qu'il était d'une nature moins fougueuse que ses propres enfants), le niais Cuno n'est-il donc pas assez riche déjà

1. *Schalk*, en allemand : rusé, fripon, sournois.
2. Mot à mot : Le mont du florin au cerf.

par l'héritage immense qu'il tient de sa mère, et faut-il encore qu'il ait la plus belle part du vôtre ? »

En vain le comte s'efforçait de lui opposer la coutume féodale et les avantages attachés au droit d'aînesse. La comtesse pleura, gémit et cria si longtemps, et de tant de façons, que le Tonnerre de Zollern, quoique peu malléable de sa nature, céda enfin par lassitude et par désir de la paix, et consentit à refaire son testament en ces termes : au petit Schalk, Schalksberg ; Zollern et ses dépendances au sombre Wolf, le plus grand des jumeaux ; et enfin à Cuno, Hirschberg avec la petite ville de Balingen.

Peu de temps après qu'il eut arrêté ces dispositions, le comte, qui s'abandonnait à des excès de tous genres, devint gravement malade. Son médecin avait beau lui conseiller la prudence : « Connu ! » répondait le comte en continuant à boire de l'eau-de-vie à plein verre ; et si le chapelain s'approchait à son tour afin de l'exhorter à songer à son âme : « Des bêtises ! » lui criait-il en lui tournant le dos. Et pestant et jurant pis que jamais, il mourut comme un furieux et un païen, ainsi qu'il avait vécu.

Il avait à peine rendu le dernier soupir, que Cuno fut sommé par ses frères d'avoir à quitter sans retard le château de Zollern, sur lequel

il avait cessé d'avoir aucun droit par suite des dispositions testamentaires du feu comte.

Cuno ne fit entendre aucune plainte et se mit en devoir de partir sur-le-champ ; mais quelque effort qu'il fît sur lui-même, ce ne fut pas sans larmes qu'il put s'éloigner du lieu où il était né, où sa mère était morte et dormait dans la tombe, où demeurait encore le bon chapelain qui l'avait élevé, et près duquel enfin habitait sa vieille et unique amie, la bonne Barbara.

Privé des douces affections de la famille, il ne s'en attacha que plus étroitement aux étrangers dont le zèle et l'amitié constante avaient pris soin de ses premiers ans. Le digne chapelain qui l'avait élevé et instruit, le bon père Joseph, fut donc appelé par lui à Hirschberg, installé dans le plus bel appartement du château et entouré par la reconnaissance de son élève de tous les soins délicats qu'exigeaient son grand âge et sa santé délabrée. Quant à la vieille Barbara, que ses jambes ne pouvaient quasi plus porter, elle vit un beau matin s'arrêter devant sa pauvre chaumière une riche litière aux armes de Zollern, et ce fut Cuno lui-même qui ramena la bonne femme au château, où il voulut qu'elle résidât désormais dans l'abondance et la tranquillité.

Quand les jumeaux apprirent ce trait de leur frère, ils ne tarirent pas en railleries sur cette

bassesse d'inclination du niais Cuno, qui le portait à s'entourer ainsi de gueux et de mendiants.

« Pardieu! cela fera une jolie société et bien divertissante ! s'écria le petit Schalk; le matin, M. Cuno pourra chanter la messe avec le père, et souffler l'après-midi les fourneaux endiablés de la vieille.

—Pouah! fit la comtesse avec un suprême dédain. Mais tu ne devrais pas rire de cela, petit Schalk;



car c'est une honte qui rejaillira sur la famille tout entière et qui nous rendra la fable du pays, lorsqu'on saura qu'un comte de Zollern a emmené à ses côtés, dans sa litière, une pauvresse, une diseuse de bonne aventure, et qu'il lui donne asile dans son château. C'est de sa mère, du reste, qu'il tient ce goût pour la populace; elle aussi était toujours en familiarité avec les paysans et la plus vile racaille, sous prétexte d'aumônes. Ah! si votre noble père pouvait soulever la pierre

de son tombeau et voir ce qui se passe, que dirait-il?

— Oui, oui, dit le petit Schalk, je l'entends d'ici grommeler dans sa barbe : « Connu! des « bêtises! »

Mais il n'en alla point ainsi que la comtesse et ses fils l'avaient imaginé dans leur mauvais cœur, et la conduite du chevalier Cuno ne fut en aucune façon dans la contrée l'objet d'un blâme ou d'une raillerie. Loin de là, on trouva beau et louable qu'il eût tenu à cœur d'adoucir les derniers jours de la vieille Barbara, qui jadis lui avait sauvé la vie; et sa déférence envers le père Joseph, ses attentions filiales pour ce bon vieillard, le firent regarder par tous comme un pieux et digne seigneur.

Cependant le bon Cuno voulut essayer à diverses reprises de se rapprocher de sa famille. C'était pour lui une douleur véritable de voir ses frères passer journellement au pied de son château sans daigner jamais y entrer, ou bien de les rencontrer chevauchant dans la plaine et de ne recevoir d'eux qu'un froid et muet salut, comme un étranger. Mais toutes ses avances, tous ses efforts venaient se briser contre la nature sauvage des deux jumeaux.

Un jour pourtant il crut avoir trouvé un moyen de les ramener à lui, car il les savait intéressés et envieux de tout ce qu'ils ne possédaient pas.

Entre les trois domaines, sur la limite de chacun d'eux, mais relevant cependant du fief de Hirschberg, s'étendait un vaste étang qui nourrissait les plus beaux poissons de la contrée, et c'était pour les jumeaux un dépit non médiocre que leur père n'eût pas compris ce magnifique vivier dans leur part d'héritage. Ils étaient trop orgueilleux pour y venir pêcher sans l'agrément de leur frère, et jamais ils ne se fussent résignés à lui en demander la permission ; mais Cuno n'ignorait pas que l'étang leur tenait au cœur, et il les fit inviter un jour à s'y rencontrer avec lui.

Par une belle matinée de printemps, les trois frères arrivèrent presque simultanément au lieu du rendez-vous.

« C'est superbe d'exactitude, s'écria le petit Schalk; pour moi, je suis descendu de Schalksberg juste au coup de sept heures.

— J'ai quitté Hirschberg à la même heure, dit Cuno.

— Et moi Zollern, ajouta Wolf.

— Eh bien! cela prouve que l'étang est juste au centre de nos domaines, reprit le petit Schalk. Ah! c'est une belle pièce d'eau.

— Oui, dit Cuno, et c'est précisément pour cela que je vous ai donné rendez-vous ici. Je sais que vous êtes tous deux grands amateurs de pêche, et, bien que je m'amuse parfois moi-même à mouiller

un hameçon, le vivier contient assez de poissons cependant pour les trois châteaux, et ses bords sont assez larges pour que nous y puissions trouver place tous les trois, alors même qu'il nous prendrait fantaisie d'y pêcher aux mêmes heures. Je veux donc qu'à dater de ce jour nous en jouissions en commun, et j'entends que désormais vos droits sur cet étang soient égaux aux miens propres.

— Ah bah ! dit le petit Schalk, moitié surpris, moitié railleur, monsieur notre aîné se montre bien gracieux envers nous, oui-da ! six jours de pêche et du poisson sans compter, c'est superbe ! Mais que devrons-nous lui donner en retour ? car, comme disent nos paysans, Gratis est mort !

— Et c'est gratis pourtant que je vous l'offre, reprit Cuno. Puissé-je seulement, par suite de cet arrangement, vous rencontrer quelquefois au bord de cette eau, vous voir, vous parler !... Nous sommes fils d'un même père, entretenons donc des rapports fraternels.

— Au point de vue du sentiment, tout cela est bel et bon, dit le petit Schalk d'un ton narquois, mais il n'y a pas moyen de s'arranger ainsi ; je ne connais rien de si bête, pour ma part, que de pêcher en société, car il arrive toujours que l'un chasse les poissons vers l'autre. Faisons mieux ; partageons-nous les différents jours de la semaine ; par exem-

ple, les lundis et jeudis pour toi, Cuno; les mardis et vendredis pour Wolf, et pour moi, les mercredis et samedis. Cela me paraîtrait ainsi tout à fait bien réglé.

— Pas à mon sens! s'écria le sombre Wolf. Je n'ai besoin des présents de personne, et j'entends aussi n'entrer en partage avec quiconque. Tu as pardieu bien raison, d'ailleurs, honnête Cuno, de nous offrir le vivier, car nous y avons tous des droits égaux; mais nous pouvons jouer aux dés à qui le possédera seul à l'avenir.

— Je ne joue jamais, repartit vivement Cuno, attristé jusqu'au fond de l'âme de l'endurcissement de ses frères.

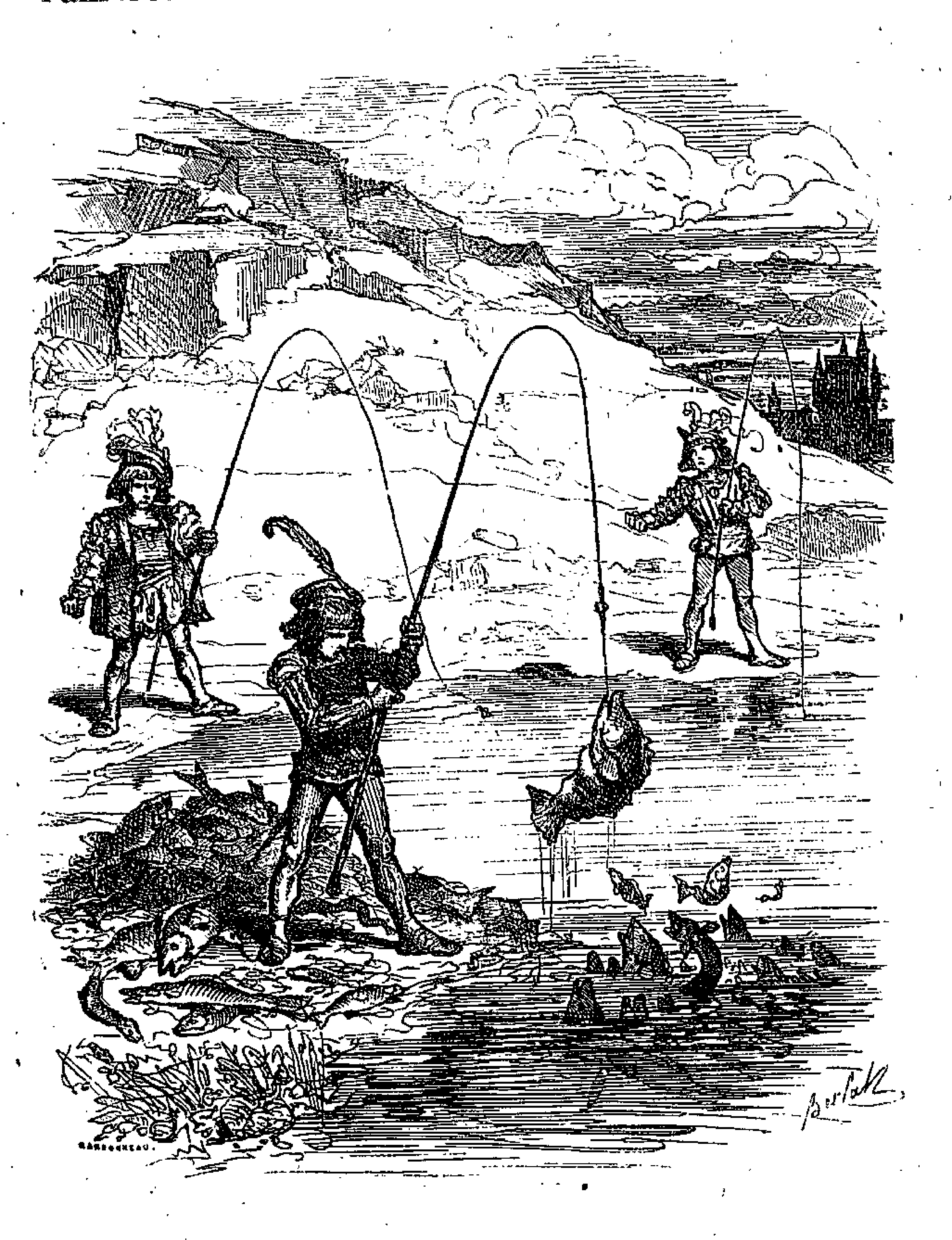
— Oui, vraiment! ricana le petit Schalk; oh! c'est un pieux personnage que le cher frère, et sans doute il tient le jeu de dés pour péché mortel. Mais puisqu'il en est ainsi, je vous proposerai autre chose, dont le plus naïf moinillon ne saurait se scandaliser: allons chercher nos lignes et tout notre attirail de pêche, et celui qui, dans la matinée, jusqu'à ce que la grosse cloche de Zollern fasse entendre les douze coups de midi, aura pris la plus grande quantité de poissons, celui-là demeurera le maître du vivier.

— C'est une folie, en vérité, dit Cuno, de consentir à jouer ainsi ce qui m'appartient légitimement par héritage; mais afin que vous soyez bien convaincus

que ma proposition de partage était sérieuse, j'accepte l'épreuve que vous m'offrez : allons donc chercher nos lignes. »

Les trois frères se séparèrent sur-le-champ, et remontèrent chacun vers son château. Les deux jumeaux avaient mandé leurs serviteurs en grande hâte, et, tout en apprêtant leurs engins, ils faisaient retourner sens dessus dessous les vieilles pierres moussues qui gisaient dans les fossés, et sous lesquelles ils espéraient trouver des vers pour amorcer leurs hameçons. Cuno cependant s'était contenté de prendre sa ligne ordinaire avec les appâts artificiels que la vieille Barbara lui avait appris jadis à préparer, et le premier il fut de retour au bord de l'étang. Il attendit que ses frères fussent revenus, leur laissa choisir encore par excès de courtoisie les places les meilleures et les plus commodes à leur gré, et ce n'est que lorsqu'ils furent tous deux installés, qu'il se décida enfin à jeter lui-même sa ligne à l'eau. Mais, ô miracle! ce fut soudain comme si les poissons, reconnaissant en lui le maître de l'étang, se fussent empressés de venir lui rendre hommage; d'interminables bandes de carpes et de brochets montaient, montaient sans cesse des profondeurs du vivier, et grouillaient et fourmillaient autour de la ligne de Cuno. Les plus vieux et les plus gros glissaient par-dessus les petits ou les écartaient

d'un coup de queue pour s'emparer eux-mêmes de l'amorce convoitée.



Il ne se passait pas une minute que Cuno ne retirât sa ligne chargée d'un superbe poisson, et

lorsqu'il la relançait de nouveau, vingt, trente, cent gueules avides étaient déjà béantes et toutes prêtes à gober l'hameçon. En moins de deux heures, et bien avant l'expiration du délai fixé, le sol se trouva jonché tout autour de lui des plus beaux poissons du lac. Il cessa alors de pêcher et s'approcha de ses frères pour voir où en étaient leurs affaires.

Le petit Schalk avait attrapé un carpillon et deux méchants poissons blancs. Trois barbillons et deux goujons maigres formaient le lot du sombre Wolf; et les deux jumeaux considéraient l'étang d'un air piteux, car, de leur place, ils avaient fort bien vu la pêche miraculeuse de leur frère.

Lorsque Cuno aborda Wolf, celui-ci se leva soudain avec une rage concentrée, brisa sa ligne, rompit le roseau, en lança les débris dans l'étang, et d'une voix étranglée par la colère, il s'écria : « Cela n'est pas naturel! il y a quelque magie là-dessous. Et comment donc sans cela, comment ferais-tu, lourdaud, pour pêcher en une heure plus de poisson que nous n'en pourrions attraper, nous, dans toute une année?

—Oui, oui, tu as raison, interrompit le petit Schalk, et je me rappelle à présent qu'il a appris jadis chez cette vieille sorcière de Barbara toutes sortes de pratiques de magie. Nous étions fous, vraiment, de vouloir jouter avec lui. Notre aîné en remontrerait aux bergers de Zollern en fait de sortiléges.

— Méchants que vous êtes! s'écria Cuno, je n'ai eu que trop le temps depuis ce matin d'apprécier votre mauvais cœur, votre insolence et votre brutalité. Partez, partez donc à présent, je ne vous retiens plus. Mais croyez-moi, mieux eût valu pour votre salut éternel qu'au lieu de ces richesses dont vous usez si mal, le ciel vous départît un peu de la piété sincère et de la bonté d'âme de cette pauvre femme que vous insultez du nom de sorcière.

— Sorcière! entendons-nous, dit le petit Schalk, en riant ironiquement : les sorcières, cela prédit l'avenir; mais la Barbara, elle, ressemble à une devineresse comme une oie à un cygne. N'a-t-elle pas dit un jour au père que tout son héritage ne vaudrait pas un florin? Va! va! la Barbara n'est qu'une vieille gueuse, et toi, quand tu vivrais cent ans, tu ne seras jamais que le niais Cuno. »

Après avoir lâché ces paroles insolentes, le petit, redoutant quelque correction manuelle, se hâta de gagner le large, et le sombre Wolf le suivit en jurant.

Cuno remonta vers son château, attristé jusqu'au fond de l'âme : il était convaincu désormais qu'aucun rapprochement ne pourrait jamais s'opérer entre ses frères et lui, et le dur accueil qu'il avait reçu d'eux dans cette dernière circonstance lui fut même si sensible, que le pauvre garçon en fit une

grosse maladie et ne dut son salut qu'à la sollicitude du digne père Joseph et aux puissants breuvages de la bonne Barbara.

Les deux jumeaux, cependant, en apprenant que leur frère était alité, s'étaient réunis dans un joyeux banquet, et, devenus plus expansifs sous l'influence du vin, ils ne craignirent pas de s'avouer mutuellement leurs exécrables espérances. Il y avait à peine une année que le Tonnerre de Zollern était sorti de ce monde, et déjà ses deux dignes fils, qui n'avaient profité de leur émancipation que pour se jeter dans toutes sortes d'excès et d'extravagances, en étaient réduits aux expédients pour se procurer l'argent nécessaire à leurs plaisirs. Après avoir dépensé tout ce que leur père leur avait laissé, ils s'étaient jetés dans les mains des usuriers juifs et lombards, et les revenus de leurs domaines ne suffisaient même plus à présent pour acquitter les intérêts des sommes énormes qu'ils avaient gaspillées. Dans cette détresse, la mort de Cuno, qui avait recueilli seul les biens immenses de la comtesse Hedwige, se présenta à eux comme un coup de fortune inespéré, et, n'eût été la peur d'être découverts et punis, les deux misérables n'eussent pas hésité, je crois, à précipiter la fin de leur frère par le fer ou par le poison.

« Il paraît qu'il est au plus mal, » dit Wolf en vidant son verre.

Le petit Schalk remplit le sien jusqu'au bord, et le haussant avec un rire diabolique : « Bon voyage à monsieur notre frère ! dit-il.

— Bon voyage! répéta le sombre Wolf.

— Mais il est entouré d'un tas de gueux et de mendiants, fit observer le petit Schalk, et l'on pourrait bien, sous prétexte de legs pieux, mettre la main sur l'argent et les joyaux avant notre arrivée. Il ne s'agit pas de s'endormir. »

Les deux frères convinrent donc que, si Cuno venait à se laisser mourir, le premier informé ferait tirer aussitôt tous ses canons, afin d'avertir l'autre de cette heureuse nouvelle; et de plus, afin de stimuler leur vigilance, il fut arrêté entre eux que le premier rendu à Hirschberg aurait le droit de choisir et de prendre par préciput, dans les celliers de Cuno, la meilleure pièce de vin qui s'y pourrait trouver.

Depuis lors, Wolf fit tenir constamment un serviteur en sentinelle dans le voisinage de Hirschberg. Quant au petit Schalk, toujours ami des moyens tortueux, il corrompit à prix d'argent un domestique de Cuno, afin qu'il accourût rapidement lui annoncer quand son maître serait à ses derniers moments.

Mais ce valet était plus attaché à son bon et doux seigneur qu'au méchant comte de Schalksberg. Un soir donc, ayant interrogé la bonne Barbara, qui

était comme l'intendante générale de la domesticité, sur la santé de son maître, et celle-ci lui ayant dit que le comte était maintenant tout à fait hors de danger, le fidèle serviteur révéla alors à la bonne femme le complot des deux jumeaux et les salves de joie qu'ils se proposaient de tirer à la mort du noble comte de Zollern. Dans son indignation, l'honnête Barbara alla sur l'heure rapporter la chose au comte, et, comme il se refusait à croire à tant d'impudeur de la part de ses frères : « Faites-en l'épreuve, monseigneur, lui dit-elle; laissez répandre le bruit de votre mort, et vous saurez bientôt à quoi vous en tenir sur les dispositions de votre parenté. »

Le comte manda devant lui le serviteur que le petit Schalk avait essayé de corrompre, et, après qu'il l'eut encore interrogé, il lui ordonna de partir sur-le-champ pour Schalksberg et d'y répandre le bruit de son agonie.

Au moment où ce valet descendait tout courant les pentes de Hirschberg, un piqueur du comte Wolf l'arrêta au passage pour lui demander où il allait si rapidement. « Hélas! dit-il, je cours chercher le médecin, mais c'est bien inutile, mon pauvre maître est au plus mal, il ne passera pas la soirée.

— En vérité! » s'écria le piqueur; et sautant sur son cheval, il le lança d'un si furieux galop, que le pauvre animal s'abattit épuisé aux portes de Zollern,

et que le messager lui-même ne put que jeter ces mots : « Le chevalier Cuno se meurt! » et tomba évanoui.

Aussitôt tous les canons de Zollern tonnèrent au-dessus de la vallée, et le comte Wolf, qui se réjouissait déjà avec sa mère du bel héritage qu'ils allaient recueillir, s'émerveillait en même temps du superbe écho qui répercutait le bruit de son artillerie, lorsqu'il s'aperçut tout à coup que ce qu'il avait pris pour l'écho n'était autre chose que les canons de Schalksberg tirant à toute volée.

« Bon! dit Wolf à sa mère en éclatant de rire, il paraît que le petit sournois entretenait aussi un espion là-bas et qu'il nous faudra partager le vin comme le reste. Qu'à cela ne tienne! mais il faut se dépêcher, car si le volereau arrivait avant moi, il pourrait bien détourner quelque joyau. »

Les deux jumeaux se rencontrèrent au bord de l'étang, et, malgré leur impudence naturelle, ils ne purent s'empêcher de rougir un peu l'un devant l'autre de la mutuelle défiance que témoignait leur empressement. Du pauvre Cuno d'ailleurs, pas un mot; mais en revanche ils se disputèrent fraternellement sur la manière dont le partage devrait s'opérer, et notamment à savoir lequel des deux conserverait Hirschberg.

Comme ils venaient de franchir le pont-levis et d'entrer dans la grande cour du château, les portes

du perron s'ouvrirent toutes grandes devant eux, et leur frère apparut sur le seuil. Les jumeaux furent terrifiés à cette vue. Ils s'imaginèrent d'abord être en présence d'un revenant, et la peur les fit se signer en tremblant. Cependant la muette apparition persistant toujours, Wolf s'écria enfin : « Hé! qu'est-ce donc? quelle sotte farce est-ce là? on te disait mort!

— Bah! ce qui est différé n'est pas perdu, » dit le petit Schalk en lançant à son frère un regard venimeux.

Mais lui, prenant la parole d'une voix de tonnerre : « A partir de cette heure, tous les liens de la parenté sont brisés entre nous. J'ai entendu et j'ai compris vos salves joyeuses. Mais prenez-y garde! moi aussi j'ai mes créneaux garnis de coulevrines, et je les ai fait charger jusqu'à la gueule en votre honneur. Fuyez donc, démons! et tâchez de vous mettre promptement hors de la portée de mes boulets, ou vous apprendrez comment on tire à Hirschberg! »

Les jumeaux ne se le firent pas répéter deux fois; car, au ton solennel et courroucé de Cuno, ils comprirent que la foudre pouvait rapidement suivre l'éclair. Tournant donc bride soudain, et donnant de l'éperon à leurs chevaux, ils descendirent la montagne ventre à terre et sans regarder derrière eux. Un coup de canon dont leur frère fit appuyer

sa menace leur siffla si près des oreilles que tous deux saluèrent profondément en se pliant sur le cou de leurs chevaux; mais Cuno n'en voulait point à leur vie, et sa canonnade n'avait eu pour but que de les effrayer.

« Ah çà! pourquoi diable as-tu tiré? demanda le petit Schalk encore pâle de terreur, lorsqu'ils furent au bas de la montagne; c'est toi, malheureux, qui as causé cette équipée.

— Non pas, coquin; c'est toi!

— Moi? mais je n'ai tiré qu'après t'avoir entendu.

— Fort bien! mais c'est ton espion qui avait trompé mon piqueur. Oui, c'est par ta faute, méchant putois, que nous avons subi cette honte. »

Le petit ne demeura pas en reste de gracieusetés avec son frère; et quand ils furent arrivés au bord de l'étang, ayant échangé encore quelques douzaines des plus beaux jurons dont ils avaient hérité du Tonnerre de Zollern, les deux jumeaux se séparèrent le dépit et la rage dans le cœur.

Peu de temps après, la vieille Barbara s'éteignit dans sa centième année, et sa mort fut suivie de près par celle du bon père Joseph.

« En voilà déjà deux de partis; à quand le troisième? » se dirent les jumeaux, qui, comme deux vautours, rôdaient incessamment autour de Hirschberg, attendant impatiemment le moment de se précipiter sur leur proie.

Or, voici la nouvelle qu'ils recueillirent un jour de la bouche d'un de leurs espions : le chevalier Cuno, qui paraissait depuis longtemps atteint d'une profonde tristesse, était sorti le matin, suivi d'un seul écuyer, pour faire une promenade dans la forêt. Que lui était-il arrivé? qu'était-il devenu? On n'en savait rien. Mais sur le midi, son cheval était rentré seul à Zollern, écumant, l'œil effaré, la bride pendante, les étriers coupés. On avait battu la forêt en tous sens, et sur le bord d'un ravin, dans le fond duquel roulait à grand bruit un torrent, on avait remarqué que le sol était foulé et piétiné et les branches des arbres froissées et brisées comme si quelque lutte eût eu lieu dans cet endroit. Du comte et de son écuyer, nulle trace, si ce n'est qu'on apercevait le manteau de ce dernier flottant à quelque broussaille dans le fond du ravin, ce qui fit supposer que le malheureux avait été précipité dans ce gouffre après avoir vainement essayé de défendre son maître.

Le comte avait-il été attaqué par des brigands vulgaires, n'ayant en vue que de le dépouiller de sa chaîne d'or et des autres bijoux qu'il portait sur lui? était-il tombé sous les coups d'ennemis particuliers? On allait de l'une à l'autre de ces suppositions, sans savoir à laquelle s'arrêter.

Le comte avait disparu, voilà ce qui était certain; et les recherches infructueuses auxquelles on s'était

livré pour le retrouver, ainsi que les indices recueillis dans la forêt, faisaient croire à tous qu'il avait perdu la vie dans une attaque en même temps que son écuyer.

Quoi qu'il en soit, les deux jumeaux crurent devoir s'abstenir cette fois de toute canonnade; mais ils se mirent aussitôt en route pour Zollern, afin de faire main basse sur les biens de leur frère, en leur qualité d'héritiers uniques du feu comte.

Comme ils gravissaient les rampes de Hirschberg, ils aperçurent au milieu de leur suite un cavalier qu'ils ne connaissaient pas. Pensant que ce pouvait être quelque ami de leur frère, ils l'abordèrent avec un air d'affliction, en marmottant de vagues paroles de condoléance. Pour la première fois, l'éloge de Cuno sortit de leur bouche : ils vantèrent la bonté de son cœur, déplorèrent sa fin prématurée, et le petit Schalk, ému par sa propre éloquence, parvint même à répandre quelques larmes de crocodile. L'inconnu s'inclina sans mot dire et continua de marcher muet et grave aux côtés des deux jumeaux.

« Nous y sommes enfin! s'écria Wolf en descendant de cheval dans la cour du château au milieu des valets rassemblés. Or çà! mettons-nous à notre aise à présent. Du vin! sommelier, et du meilleur! »

Montant ensuite les escaliers, ils pénétrèrent,

toujours suivis par le cavalier mystérieux, dans une vaste salle au centre de laquelle se dressait une table de marbre qu'entouraient de lourds bancs de chêne. Quand les deux jumeaux se furent assis, l'inconnu tira de sa poche une pièce d'argent, et l'ayant jetée sur la table de manière à la faire rebondir et sonner, d'une voix grave il dit : « Mes-



seigneurs, voilà votre héritage : un florin au cerf, ni plus ni moins. »

Les deux frères se regardèrent un instant étonnés; puis affectant de rire, ils demandèrent insolemment ce que signifiait cette méchante plaisanterie.

Le noir cavalier, toujours impassible, exhiba

alors un parchemin revêtu de tous les sceaux obligés.

C'était le testament du comte de Hirschberg.

Prévoyant le cas où il quitterait ce monde par mort naturelle ou autrement, et après avoir dévoilé la conduite indigne de ses frères à son égard, le chevalier Cuno déclarait enfin que tout ce qu'il possédait, meubles et immeubles, hormis les joyaux de sa défunte mère, était et demeurait vendu au Wurtemberg, moyennant un simple florin au cerf payable à ses héritiers naturels.

Quant aux joyaux de la comtesse Hedwige, ils devaient être vendus au plus offrant, et le prix devait en être appliqué à la construction d'un hôpital dans la ville de Balingen.

La stupéfaction des jumeaux allait croissant toujours à chaque paragraphe de cette lecture, qu'accentuait d'une voix mordante le sombre cavalier. Leur envie de rire était passée, et ils grinçaient les dents d'avidité déçue et de rage impuissante; car, de plaider contre le Wurtemberg, ils n'y pouvaient songer! Et les immenses domaines de leur frère, forêts, champs, rivières, et la ville de Balingen, et le vivier tant convoité, tout était perdu pour eux; et à la place de ce superbe héritage qu'ils croyaient déjà tenir, on leur offrait, amère dérision! un misérable florin au cerf!

Sans desserrer les lèvres, Wolf ramassa la pièce

sur la table d'un geste de colère, et se levant brusquement, il sortit de la salle sans daigner saluer le commissaire wurtembergeois.

Le lendemain, comme sa mère le fatiguait de ses doléances et de ses regrets au sujet de l'héritage et surtout des diamants perdus, il la quitta impatienté et vint trouver son frère à Schalksberg.

« Veux-tu jouer notre héritage ou le boire? lui demanda-t-il.

— Le boire me paraît préférable, répondit le petit Schalk; de cette manière, nous en profiterons tous deux. Descendons à Balingen, et montrons aux gens que nous n'en sommes pas plus tristes pour avoir été outrageusement frustrés de leur bicoque.

— Soit! dit Wolf. Aussi bien, je sais un petit vin, *au Mouton*..., l'empereur n'en boit pas de meilleur. »

Les deux frères partirent donc pour Balingen. Ils entrèrent au cabaret du *Mouton*, et, s'étant enquis du prix du vin, ils vidèrent pots sur pots jusqu'à concurrence du florin entier.

Wolf alors tirant de sa poche la pièce d'argent avec le cerf bondissant sur le revers : « Voilà, dit-il, en jetant le florin sur la table; c'est le compte, pas vrai? »

Le cabaretier ramassa la pièce, et l'ayant tournée et retournée entre ses doigts, il dit en riant : « Oui, cela ferait bien mon compte, si ce n'était pas un

florin au cerf; mais hier soir, il est arrivé ici un messager de Stuttgart, et ce matin même on a publié à son de trompe, au nom du comte de Wurtemberg, auquel la ville appartient présentement, que les florins au cerf ont cessé d'avoir cours. Veuillez donc bien, je vous prie, messeigneurs, me donner une autre pièce. »

Furieux de ce nouvel affront que leur attirait encore l'héritage de Cuno, les deux frères se regardèrent en pâlissant de dépit.

« Paye! dit l'un.

— N'as-tu pas d'argent? dit l'autre.

— Non.

— Ni moi. »

Bref, ils durent rester débiteurs d'un florin à l'hôte du *Mouton*.

Ils s'en allaient silencieux et pensifs; mais lorsqu'ils furent arrivés au milieu d'un carrefour où le chemin se bifurquait et tournait à droite vers Zollern, à gauche vers Schalksberg, le petit Schalk prenant la parole :

« Eh bien! dit-il, la déconvenue est complète à cette heure! l'héritage est aussi mince que possible; et par-dessus le marché le vin était exécrable.

— Oui! fit le sombre Wolf avec un soupir étouffé; et ce qu'avait dit la vieille Barbara, qu'un jour viendrait où, de tous les domaines du père, ses

héritiers ne posséderaient peut-être plus un florin, cette prédiction s'est accomplie pourtant! et de notre dernière pièce nous n'avons pas même pu nous payer un pot de méchant vin.

— Connu! répondit le petit Schalk, affectant de railler.

— Des bêtises! » riposta Wolf sur le même ton.

Mais au fond ils étouffaient de rage tous les deux, et lorsqu'ils se furent séparés pour remonter chacun chez soi, ils se soulagèrent en vomissant solitairement l'interminable kyrielle des imprécations paternelles et quelques autres encore.

Une année s'était écoulée. Le voile mystérieux qui recouvrait la mort ou plutôt la disparition de Cuno n'avait pas été soulevé. On en était toujours aux conjectures à ce sujet. Seulement, les dispositions du testament du comte de Hirschberg, en révélant ouvertement les dissensions intestines des trois frères, avaient fait naître un terrible soupçon contre les deux jumeaux. Le sentiment populaire s'égarait dans cette occasion; mais les jumeaux étaient tellement détestés qu'il n'y avait pas de crime dont on ne les crût capables. Loin de s'arrêter d'ailleurs dans la voie funeste où ils étaient entrés, ils n'avaient fait que se plonger tous les jours plus avant dans le désordre et la débauche. Leur ruine était entière à cette heure, et ils ne vivaient plus que de pillage et d'escroqueries infâmes. Chassés de leurs châteaux,

devenus la proie des usuriers, ils s'étaient jetés dans une bande d'aventuriers qui mirent bientôt un tel désordre dans le pays, que l'empereur dut faire marcher un corps d'armée contre eux afin de les réduire. Dans un engagement contre les troupes impériales qui eut lieu sur les bords du Starzel, au pied même du manoir de Hohenzollern, les deux jumeaux furent blessés mortellement.

Tandis qu'ils gisaient sur le champ de bataille, les yeux demi-voilés déjà par les ombres de la mort, une étrange apparition surgit devant eux : un cavalier, que sa riche armure et les nombreux officiers qui l'entouraient désignaient comme le chef des troupes de l'empereur, parcourait le champ de bataille; la visière de son casque était levée, et d'un œil triste il contemplait les morts et les mourants dont le sol était jonché. Au moment où il passait devant les deux jumeaux, un même cri s'échappa de leur poitrine haletante : « Cuno! » et, brisés par l'émotion suprême qu'ils avaient ressentie à la vue du fantôme de leur frère, ils retombèrent sur le flanc pour ne plus se relever.

« Dieu leur fasse paix! » dit Cuno d'une voix grave; car c'était bien lui en effet, et non son fantôme, qui *revenait* sur les bords du Starzel.

Las du monde après la mort de ses vieux amis, et l'endurcissement de ses frères à son égard ne faisant que s'accroître chaque jour, il avait été sur le point

un moment de demander à une mort volontaire l'oubli des tristesses dont sa vie avait été semée. La religion le soutint, et, prenant un parti plus noble, il se contenta d'élever entre ses frères et lui une infranchissable barrière en se faisant passer pour mort et en abandonnant de son vivant ses domaines héréditaires. De tous ses biens, il ne garda que son épée, qu'il alla offrir à l'empereur en lui demandant de servir dans ses troupes en chevalier d'aventure, désireux seulement d'être envoyé aux postes les plus périlleux et partout enfin où la défense de la patrie l'exigerait.

Au bout de peu de temps, il s'était signalé par de tels exploits que l'empereur le nomma d'abord son conseiller privé, puis chevalier de la Toison d'or, puis enfin juge de la chambre impériale, et c'est en cette dernière qualité qu'il avait été envoyé contre les rebelles parmi lesquels le sort voulut qu'il rencontrât ses frères.

Après la mort de ceux-ci, l'empereur remit le chevalier Cuno en possession du fief de Hohenzollern, et sa descendance a continué de le posséder jusqu'à ce jour.

« Voilà ce que rapporte la tradition sur les sires de Zollern, dit le taillandier en finissant; et ceci n'est pas une histoire inventée à plaisir, car je la tiens d'un de mes amis que sa profession de guide con-

duit souvent dans les montagnes de la Souabe, et qui lui-même l'a entendu raconter à l'aubergiste de Durwangen, lequel demeure, comme vous savez, non loin des trois châteaux.

—Réelle ou inventée, votre histoire est pleine d'intérêt, dit l'étudiant; mais, tandis que vous parliez, il m'est revenu à l'esprit une légende assez singulière.

—Oh! racontez, racontez! s'écrièrent le taillandier et Félix.

— Volontiers, répondit l'étudiant; que mon tour vienne maintenant ou plus tard, cela m'est égal. »

Il se tournait vers ses compagnons et s'apprêtait à commencer, lorsque l'hôtesse, posant sa quenouille, se leva et s'avança auprès de la table qu'entouraient les voyageurs. « Allons, messieurs, dit-elle, c'est l'heure de se coucher; il est neuf heures sonnées, et vous aurez tout le temps de causer demain matin.

— Eh bien! allez dormir si bon vous semble, dit l'étudiant; donnez-nous seulement encore une bouteille de vin, et nous ne vous retiendrons pas plus longtemps.

— Pas de ça, pas de ça, répliqua l'aubergiste d'un air de mauvaise humeur; aussi longtemps qu'il y a des voyageurs dans la salle, ni moi ni mes valets ne pouvons nous retirer. En deux mots, messieurs, veuillez gagner vos chambres, je suis fati-

guée, et d'ailleurs il n'est pas dans les usages de ma maison de servir à boire après neuf heures.

— Mais s'il nous plaît à nous de ne pas nous coucher, qu'est-ce que cela peut vous faire, dit le taillandier ébahi. Quel dommage cela peut-il vous causer que nous demeurions ici dans cette salle basse, tandis que vous irez dormir tout à votre aise? Nous sommes d'honnêtes gens et ne détournerons rien, ni ne partirons sans payer, soyez tranquille!

—Eh! répliqua la femme, dont la colère allumait les yeux, pensez-vous pas que pour chaque méchant compagnon qui viendra dépenser ici une douzaine de kreutzers, je vais déranger l'ordre de ma maison? Je vous le répète pour la dernière fois, l'usage est chez moi de se coucher à neuf heures, et je ne le changerai pas pour vous. »

Le taillandier s'apprêtait à discuter encore, mais l'étudiant lui fit signe de ne pas insister, en même temps qu'il lançait aux autres un coup d'œil d'intelligence. « Bon! dit-il, puisque madame l'hôtesse n'entend pas de cette oreille-là, allons nous coucher. Mais nous voudrions bien du moins avoir de la lumière pour trouver notre chemin.

— Désolée de vous refuser, répondit la femme, mais ma provision est épuisée, et il faudra bien que vos camarades se couchent sans chandelle. Pour vous, ce petit bout sera bien suffisant; d'ailleurs, c'est tout ce que j'ai ici. »

Le jeune homme prit la lumière sans rien dire et se leva; les autres en firent autant, et les compagnons, ayant ramassé leur paquet, suivirent l'étudiant, qui les éclairait du haut de l'escalier.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'étage supérieur, l'étudiant les pria de marcher légèrement et les fit entrer chez lui; puis, sa porte refermée, il les regarda tous avec un hochement de tête : « Eh bien! à présent, il n'y a plus de doute, dit-il, c'est assez clair. Nous sommes tombés dans un traquenard. Vous avez remarqué l'empressement de l'hôtesse à nous faire coucher, et comme elle nous a ôté, autant qu'elle a pu, en nous refusant de la lumière, la possibilité de veiller? Son plan se comprend de reste : elle pense qu'en nous isolant on aura meilleur marché de nous.

—Fuyons! s'écria Félix; nous serons vraiment plus en sûreté dans la forêt que dans cette chambre.

— Impossible! les fenêtres sont grillées, dit l'étudiant, qui s'efforçait en vain d'ébranler un des barreaux. Non, la seule issue que nous ayons, si tant est qu'elle nous reste encore, c'est la porte de la maison; mais d'après les dispositions qu'on nous a témoignées, je doute fort que l'on consente à nous l'ouvrir à cette heure.

— Essayons toujours, dit le voiturier; je vais voir d'abord si nous pouvons d'ici descendre dans la cour; après, nous aviserons. »

Otant donc aussitôt ses gros souliers ferrés, dont le bruit l'eût trahi, il se glissa sur la pointe des pieds le long de l'escalier, tandis que ses compagnons l'attendaient pleins d'anxiété dans la chambre de l'étudiant. Le voiturier était arrivé déjà sans encombre jusqu'au bas de la rampe; mais, au moment où son pied quittait la dernière marche, un énorme bouledogue, se dressant tout à coup devant lui de toute sa hauteur, lui jeta ses lourdes pattes sur les épaules en lui appliquant contre le visage deux rangées de dents monstrueuses. Le malheureux n'osait plus avancer ni reculer; car, au plus petit mouvement, l'horrible chien pouvait lui planter ses crocs dans la gorge et l'étrangler tout net. « Au secours! à moi! » râla le pauvre diable d'une voix étouffée; et le molosse en même temps d'aboyer à pleine gueule, ce qui fit accourir soudain la maîtresse et le valet avec des lumières.

« Qu'est-ce? qu'y a-t-il? cria la femme.

— J'ai quelque chose à prendre dans ma voiture, répondit le voiturier tremblant de tous ses membres; car, au moment où la porte de la salle s'était ouverte, il avait aperçu, groupées autour du poêle, plusieurs figures sinistres.

— Aurez-vous bientôt fini tous vos tours? dit la femme d'un ton bourru. Ici, Fassan! ferme donc la porte, Jacob, et conduis cet homme à sa voiture. »

A l'appel de sa maîtresse, le chien rentra ses crocs

formidables, et, retombant lourdement sur ses pattes, il alla se recoucher en grondant sourdement au pied de l'escalier, tandis que le valet, débouclant la porte de la cour, accompagnait le voiturier avec une lanterne à la main jusqu'à son chariot.

De s'enfuir, il n'y avait pas à y songer; mais comme il fallait que notre homme fît semblant de prendre quelque objet dans sa voiture, il se rappela fort à propos un paquet de cierges qui faisait partie de son bagage et qu'il devait porter à la ville prochaine. « Le petit bout de chandelle de là-haut peut à peine durer un quart d'heure, se dit-il, et cependant il faut absolument que nous y voyions clair. » Il prit donc deux cierges qu'il fourra dans ses manches, et, jetant ensuite son manteau sur son épaule en affectant de grelotter, il dit au valet qu'il voulait s'en faire une couverture, l'air de la nuit lui semblant un peu frais.

Aussitôt rentré dans la chambre, il se laissa tomber sur un siége, en racontant à ses compagnons la désagréable rencontre qu'il avait faite au bas de l'escalier, et comme quoi il avait aperçu à la dérobée dans la salle basse plusieurs figures suspectes.

« C'est fait de nous, soupira-t-il en terminant, c'est notre dernière nuit!

— Mais c'est impossible! s'écria l'étudiant. Je ne

puis croire ces gens assez fous ou assez scélérats pour vouloir égorger quatre hommes en vue d'un profit aussi mince que celui qu'ils ont à attendre de nous. Et puis, ne nous défendrons-nous pas? S'il faut faire un sacrifice, d'ailleurs, j'y suis tout disposé. Mon cheval est déjà en leur pouvoir, qu'ils le gardent, j'y consens : il m'a pourtant coûté cinquante bons ducats, il n'y a pas encore un mois, et s'ils l'exigent, je leur donnerai volontiers encore par-dessus le marché ma bourse et mes habits, car, en fin de compte, ma peau vaut encore mieux que tout cela.

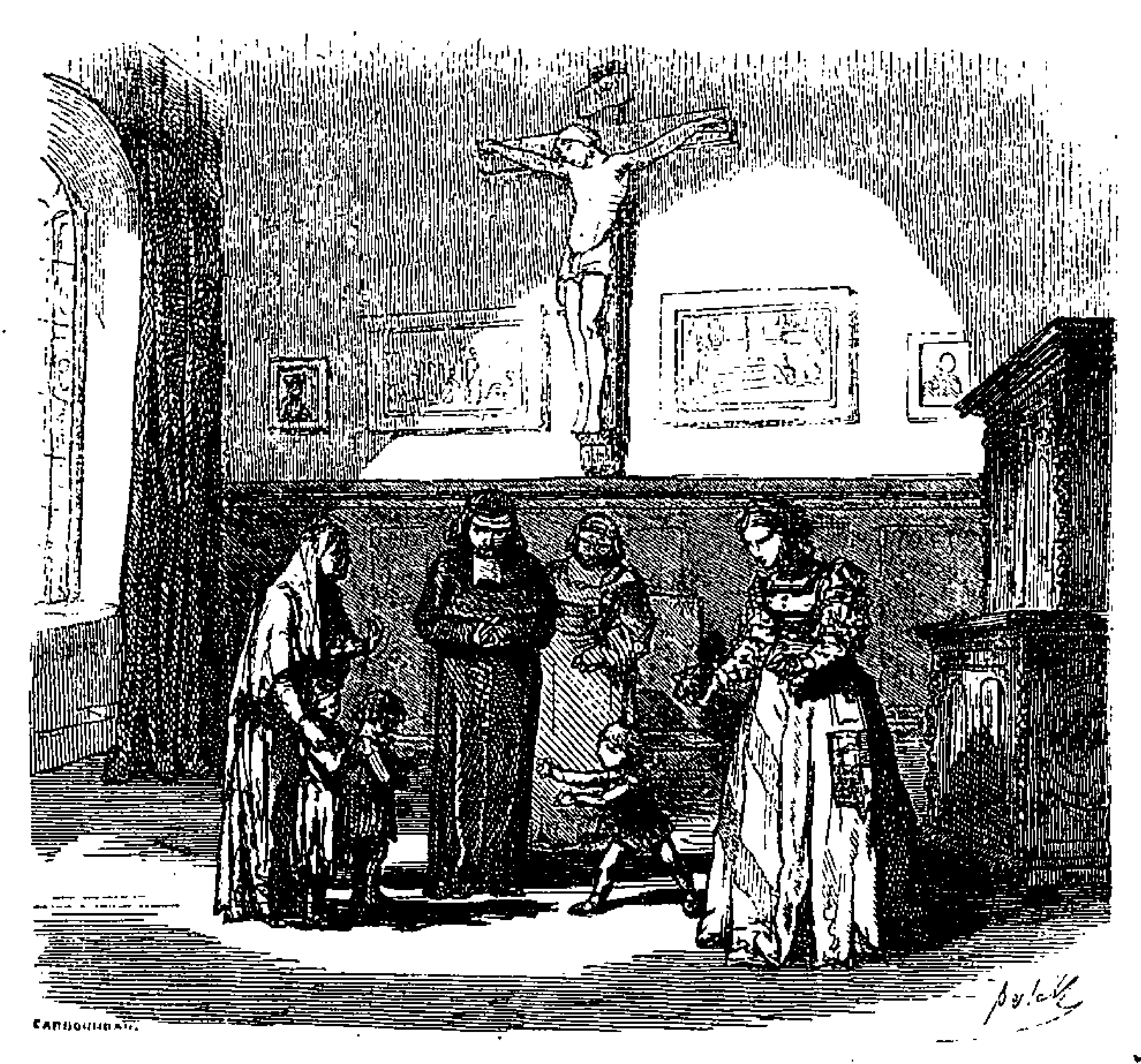
— C'est fort bien dit, répliqua le voiturier, pour vous qui êtes riche et qui vous souciez peu de perdre aujourd'hui ce que vous pourrez remplacer demain; mais moi, pauvre diable de messager de village, ma carriole et les marchandises qu'elle renferme composent toute ma fortune avec les deux chevaux que j'ai à l'écurie, et s'il me fallait perdre tout cela d'un coup, je n'aurais plus qu'à mendier.

— Non, il ne me paraît pas probable que ces gens-là veuillent s'attaquer à vous, remarqua subtilement le jeune orfévre : un messager volé, cela ferait trop de rumeur dans le pays. »

Tandis que s'échangeaient ces paroles, le voiturier avait tiré ses cierges de ses manches, et après les avoir collés sur la table et les avoir allumés :

« Attendons ce que Dieu nous réserve, dit-il; cependant restons toujours ensemble et reprenons nos histoires pour nous tenir éveillés.

— Soit! répondit l'étudiant, et puisque mon tour était venu, écoutez ma légende. »



Éducation de l'enfant (p. 28).

LE CŒUR FROID

LE CŒUR FROID.



voyageur qui traverse la Souabe doit au moins donner en passant un rapide coup d'œil à la forêt Noire. Je n'entends pas parler ici de ses arbres séculaires, et cependant nulle part ailleurs peut-être on ne pourrait trouver une aussi grande quantité de sapins énormes et superbement élancés, mais ce qui excitera surtout la curiosité et l'intérêt de l'observateur, ce sont les habitants, dont la physionomie générale

diffère si remarquablement de celle de leurs voisins. Plus grands que le commun des hommes, carrés des épaules, de musculature puissante, il semble que l'air fortifiant qui souffle le matin à travers les sapins, et qu'ils respirent depuis leur enfance, leur ait donné un jeu plus libre des poumons, un regard plus vif et plus assuré, comme aussi un cœur plus ferme qu'aux habitants des vallées et des plaines.

Et ce n'est pas seulement par leurs mâles allures et leur taille élevée, mais aussi par leurs costumes et leurs mœurs que les *Schwarzwælder* se distinguent nettement des populations qui les entourent.

Ceux de la région badoise se font remarquer par une grande recherche dans leurs vêtements. Les longues barbes des hommes, qu'ils laissent pousser à tous crins, leurs vestes noires, leurs amples pantalons finement plissés, leurs bas rouges et leurs chapeaux pointus qu'entoure un large cuir, prêtent à leur air quelque chose d'étrange, mais en même temps de digne et de sévère. La plupart travaillent dans les verreries; les autres s'adonnent à la fabrication de ces grossières horloges de bois, vulgairement nommées *coucous*, et dont la forêt Noire a le privilége de fournir la moitié du monde.

Sur le versant opposé de la forêt se sont établis des

enfants de la même race ; mais leurs travaux de nature différente leur ont donné aussi d'autres mœurs et d'autres habitudes qu'aux verriers. C'est leur forêt même qui fait l'objet de leur commerce. Ils abattent et équarrissent leurs sapins et les font flotter par le Nagold jusque dans le Neckar, puis du haut Neckar dans le Rhin, par où ils gagnent enfin la Hollande et la mer, où les bûcherons de la forêt Noire et leurs longs radeaux sont en grande réputation.

Pendant le trajet, ils s'arrêtent devant chacune des villes qui bordent le fleuve, et là, fièrement campés sur leur radeau, ils attendent sans se déranger qu'on vienne marchander leurs poutres et leurs planches, mais en ayant soin toujours de réserver leurs plus belles pièces, celles qui sont propres à la construction des vaisseaux, pour les vendre aux *mynheers* qui les leur payent au poids de l'or.

Ces hommes s'habituent ainsi à une vie rude et errante : descendre les fleuves sur d'immenses radeaux, voilà leur joie ; leur ennui le plus insupportable, c'est d'être contraints de cheminer paisiblement par terre pour opérer leur retour. Ces mœurs, si différentes de celles des verriers, leur ont fait adopter aussi des costumes tout autres que ceux de leurs voisins : une veste de toile de couleur brune couvre leurs épaules ; des bretelles vertes, larges d'une main, se croisent sur leur poitrine et soutiennent leurs culottes de peau noirâtre, dont la poche

laisse sortir à moitié, comme un insigne d'honneur, une équerre de cuivre pliante. Mais ce qui les caractérise surtout, ce qui est pour eux un véritable sujet de joie et d'orgueil, ce sont leurs bottes, les plus grandes assurément que l'on ait jamais chaussées en aucun lieu du monde, car elles montent deux empans au moins par-dessus le genou, en sorte que les flotteurs peuvent se promener hardiment dans trois pieds d'eau sans être mouillés.

Pendant longtemps les habitants de la forêt Noire ont cru à l'existence des esprits des bois, et ce n'est qu'assez récemment que leur foi à cet égard a commencé d'être ébranlée.

Un détail curieux à noter, d'après les légendes qui courent sur ces êtres surnaturels, c'est le partage qu'ils se sont fait des diverses régions de la forêt et des costumes de leurs habitants. Ainsi l'on raconte que le *petit homme de verre*, un bon petit génie de trois pieds et demi de haut, ne se montre jamais autrement qu'en petit chapeau pointu à larges bords, veste noire et culotte plissée laissant voir d'élégants petits bas rouges, tel qu'un brave verrier enfin; tandis que le *Hollandais Michel*, qui hante l'autre côté de la forêt, n'apparaît au contraire que sous la figure d'un garçon gigantesque aux épaules carrées et en habit complet de flotteur.

Il existe encore nombre de gens qui prétendent

avoir rencontré ce dernier, et qui protestent qu'ils ne voudraient pas être condamnés à payer de leur bourse les veaux dont les dépouilles ont été employées à faire ses bottes. Si grandes, si grandes elles sont, disent-ils, ces bottes formidables, qu'un homme d'une taille ordinaire s'y engloutirait littéralement jusqu'au cou.

On rapporte qu'un jeune garçon de la forêt eut autrefois avec ces deux esprits une aventure merveilleuse ; et c'est justement cette histoire ou cette légende que je veux vous raconter :

I

Jadis, donc, vivait dans la forêt Noire une pauvre veuve nommée Barbe Munk. Son mari avait exercé toute sa vie l'état de charbonnier, et, après sa mort, dame Barbe, demeurée sans ressources, engagea son fils, alors âgé de seize ans, à continuer le métier paternel.

Le jeune Peter Munk, un adroit garçon d'ailleurs, ne demanda pas mieux, de prime abord, que de se conformer aux désirs de sa mère. Aussi bien, dès son enfance, il n'avait pas vu faire autre chose. Toute la semaine se traîner autour d'un fourneau fumant, ou bien, le visage plus

noir qu'un diable, descendre dans les villes pour y vendre son charbon : il ne connaissait pas d'autre vie.

Mais un charbonnier a beaucoup de temps pour réfléchir sur soi-même et sur les autres ; et quand Peter était accroupi devant son fourneau, le sombre feuillage des arbres qui l'entouraient et le silence solennel des bois éveillaient dans son cœur mille sentiments confus, d'où résultait à la longue une sorte de mélancolie qui parfois allait jusqu'aux larmes. Tantôt en proie à de vagues tristesses, tantôt s'emportant en de soudaines irritations, il ne savait à quoi attribuer cette disposition fébrile et douloureuse de son âme. Enfin, à force de songer et de rêver, il découvrit la cause de ses tourments intérieurs : c'était son état !

« Être charbonnier ! se disait-il avec un sombre dépit ; toujours solitaire ainsi qu'un hibou, et sale et noir à faire peur, ah ! c'est une misérable vie ! Des gens considérés, ce sont les verriers, les horlogers, et même les musiciens, le dimanche soir ! Mais moi, qu'il m'arrive de descendre au village, proprement lavé et paré, avec ma veste des dimanches à boutons d'argent et des bas rouges tout neufs, certainement les gens qui viennent derrière moi ne peuvent s'empêcher de se dire : « Ah ! ah !
« voilà un garçon bien mis ; qui ça peut-il être ? »
Et ma tournure et mon costume leur paraissent tout

à fait convenables. Puis ils me dépassent, me reconnaissent, et je les vois alors me toiser du haut en bas avec un air qui signifie : « Tiens ! ce n'est que le « charbonnier Munk Peter ! »

Les flotteurs et les bûcherons de l'autre partie de la forêt n'excitaient pas moins son envie. Lorsque ces géants venaient se promener du côté des verriers, dans leurs riches habits de fête et portant sur leur corps, en boutons, boucles et chaînettes, un demi-quintal d'argent ; lorsqu'ils assistaient à la danse, les jambes écarquillées et se donnant des airs importants, jurant en hollandais et fumant, comme les plus gros *mynheers*, dans des pipes de Cologne longues d'une aune, il semblait alors à Peter que la plus parfaite image du bonheur ici-bas, c'était un flotteur. Et lorsque ces êtres qu'il jalousait si fort plongeaient leurs grosses mains dans leurs poches et les en retiraient toutes pleines de larges thalers qu'ils jouaient insoucieusement, jetant cinq florins ici, dix là, le pauvre charbonnier en perdait quasi l'esprit, et, l'âme pleine de trouble et de chagrin, il regagnait sa hutte la tête basse ; car maint dimanche il avait vu tel de ces bûcherons risquer sur une seule carte plus que lui-même ne gagnait dans toute une année.

Il y avait trois personnages principalement entre lesquels hésitait son admiration. L'un d'eux était un homme gros et fort, de visage sanguin, et qui

passait pour le plus riche qui fût à la ronde. l'appelait le gros Ézéchiel. Deux fois par an i conduisait des bois de construction à Amsterdam, et il avait la chance de se défaire toujours de sa marchandise à des prix si avantageux que, tandis que ses compagnons regagnaient à pied leur pays, lui ne manquait jamais de faire pompeusement sa rentrée en voiture.

Le second, tout l'opposé du précédent au physique, était bien le plus long et le plus maigre individu qui se pût trouver dans toute la forêt Noire; ce n'était pas un homme, c'était une perche, un échalas : aussi l'avait-on surnommé le long Schlurker. Ce que Peter enviait dans celui-là, c'était son aplomb et son incroyable sans-gêne. Il contredisait à tout et donnait aux gens les plus respectables les démentis les plus insolents. Était-on déjà trop à l'étroit dans quelque salle d'auberge, le long Schlurker accaparait à lui seul plus de place qu'il n'en eût fallu pour quatre colosses, s'épatant les deux coudes sur la table, ou bien allongeant sur le banc ses interminables jambes, sans se soucier de ceux que cela pouvait incommoder. Et cependant personne n'osait lui faire la moindre observation : de même que le gros Ézéchiel, le long Schlurker était énormément riche !

Quant au troisième personnage que jalousait

Peter, c'était un jeune et beau garçon d'une adresse sans égale à tous les exercices du corps, et qui surtout dansait à ravir toutes les danses imaginables.



Le Roi des danseurs (on ne le désignait jamais que sous ce nom) avait été jadis un assez pau-

vre diable; mais tout d'un coup, alors qu'il n'était encore que simple valet chez un ventier, la fortune lui était arrivée sans qu'on pût savoir par où ni comment. Les uns disaient qu'il avait trouvé un grand pot plein d'argent au pied d'un vieux sapin; d'autres prétendaient qu'un jour, non loin de Bingen, sur le Rhin, à l'aide d'un de ces harpons dont se servent quelquefois les pêcheurs pour piquer le poisson, il avait ramené du fond de l'eau un coffre tout rempli d'or et provenant des trésors des Nibelungen, qui, d'après la tradition, avaient été enfouis dans ce lieu. Bref, le Roi des danseurs était devenu subitement opulent, et jeunes et vieux, sans plus se souvenir de sa condition passée, le traitaient à l'envi comme un prince.

Ces trois hommes, le charbonnier Peter Munk ne pouvait les chasser de sa pensée lorsqu'il se retrouvait seul dans la forêt à cuire son charbon. Tous trois, à la vérité, avaient un vice ignoble qui les rendait odieux aux gens: c'était leur cupidité, leur avarice inhumaine, leur insensibilité envers les débiteurs et les pauvres; car généralement les Schwarzwælder ont le cœur doux et compatissant. Mais hélas! on sait comment va le monde! ces richards insolents et durs que l'on détestait, que l'on maudissait tout bas, on leur témoignait en face une considération profonde; car ils étaient

riches, richissimes, et ils jetaient les thalers et les florins au vent, comme si l'on eût récolté l'argent en secouant des sapins !

« Cela ne peut pas durer plus longtemps ainsi, » se dit un jour Peter Munk avec amertume. Ç'avait été fête la veille précisément ; toute la journée les cabarets avaient été encombrés de buveurs, et Peter avait revu là tous les objets de son envie. « Si je ne me crée pas bientôt une position plus sortable, poursuivit-il, je me tuerai ! » Et, continuant à rêver et à divaguer tout haut : « Que n'ai-je tant seulement un peu de la chance du gros Ézéchiel ou de l'aplomb du long Schlurker ? en voilà qui sont heureux ! Si du moins j'étais renommé pour quoi que ce soit et que je pusse, comme le Roi des danseurs, jeter aux musiciens des poignées de thalers au lieu d'un misérable kreutzer ! » Puis, par une réflexion soudaine : « Mais d'où diable a pu lui venir son argent à celui-là ? »

Peter se mit alors à passer en revue tous les moyens possibles de faire fortune ; mais aucun ne lui paraissait assez sûr ni surtout assez prompt. Finalement il lui revint à l'esprit certains récits qu'il avait entendu faire autrefois de gens subitement enrichis par l'aide du *Hollandais Michel* ou du *petit homme de verre.*

Du temps que son père vivait, il venait parfois dans sa hutte d'autres pauvres gens de sa sorte,

et là, tout en vidant un pot de petite bière, on causait de choses et d'autres, des voisins, de leur fortune, de la manière dont elle était venue; et toujours ou presque toujours, dans les récits de ce genre, le petit homme de verre jouait un rôle. A force d'y réfléchir, Peter parvint même à retrouver en partie dans sa mémoire la formule d'évocation qu'il fallait prononcer au milieu de la forêt, sur le sommet du Tannenbühl, pour faire apparaître le bon petit génie. Cela commençait ainsi :

Petit verrier, gardien des trésors souterrains,
Plus de cent ans chargent ta tête blanche;
Ton domaine est partout où croissent les sapins....

Mais quelque effort qu'il fît sur sa cervelle, le pauvre charbonnier ne put jamais se rappeler un vers de plus. Le sens et les mots, tout avait fui de sa mémoire. Il songea souvent à demander à quelque vieux bonhomme s'il ne saurait pas la fin de la petite formule; mais il se sentait toujours retenu par la crainte de révéler ainsi le secret de ses préoccupations. Aussi bien se disait-il que la légende du petit verrier devait être peu connue, et que peu de gens sans doute savaient la formule d'évocation, car les richards n'étaient pas nombreux dans la forêt Noire. Et puis une autre réflexion venait encore le décourager : pourquoi son

père et les autres pauvres diables qui savaient, eux, la manière d'évoquer le petit homme de verre, n'avaient-ils pas tenté la chance? Il devait y avoir encore quelque mystère là-dessous.

Un jour cependant, la même idée l'obsédant sans relâche, Peter amena adroitement sa mère à lui parler du petit verrier. La bonne femme ne lui apprit guère que ce qu'il savait déjà ; de même que lui, elle n'avait retenu que les premiers vers de l'invocation; mais si elle ne put l'aider en ce point, elle lui fournit néanmoins un précieux détail : à savoir, que le petit génie n'apparaissait qu'aux gens nés un dimanche entre onze heures du matin et deux heures de l'après-midi. Or cela faisait à merveille l'affaire de notre ami Peter, s'il pouvait déterrer quelque part la fin de sa formule; car il était précisément venu au monde un dimanche, sur le coup de midi.

Lors donc que la bonne veuve eut fait cette révélation au jeune charbonnier, la joie qu'il en ressentit et le désir ardent qu'il avait de tenter l'aventure le mirent quasi hors de lui. Il y songeait le jour, il y rêvait la nuit, et à force d'examiner la chose sous toutes ses faces, il se persuada qu'étant né un dimanche, ce qui lui paraissait la principale condition à remplir, il serait suffisant qu'il débitât le commencement de son invocation pour que le petit verrier lui apparût.

Tout son charbon se trouvant donc vendu, Peter n'alluma pas un autre fourneau; mais ayant endossé l'habit de cérémonie qu'il tenait de son père, ayant chaussé de superbes bas rouges, et planté sur sa tête son chapeau des dimanches, il empoigna sa canne d'épine noire haute de cinq pieds et vint prendre congé de sa mère. « Il faut que j'aille à la ville, au bailliage, lui dit-il; on va bientôt tirer pour la milice, et je veux encore une fois représenter au bailli que vous êtes veuve et que je suis votre fils unique. » La vieille Barbe approuva sa résolution, et Peter se mit en route sur-le-champ, non pour le bailliage, mais pour le Tannenbühl.

II

L'endroit vers lequel se dirigeait Peter, et qui forme le point culminant de la forêt Noire, était à cette époque complétement désert. A deux lieues à la ronde on n'aurait pu trouver je ne dis pas un village, mais seulement une simple cabane. Les paysans, dans leur langage superstitieux, disaient qu'*il y revenait*. Rarement aussi on y abattait du bois, si grands et si beaux qu'y fussent d'ailleurs les sapins, car souvent il était arrivé aux bûcherons qui travaillaient aux alentours d'étranges et ter-

ribles accidents. Un jour, c'était la cognée d'un brave coupeur de bois qui s'était démanchée tout à coup et lui était tombée violemment sur les pieds; un autre jour, après trois coups de hache et bien avant qu'on pût s'y attendre, un arbre énorme s'était abattu soudain, écrasant sous sa masse des légions d'ouvriers. D'ailleurs, malgré leurs proportions superbes, les arbres de cette région n'eussent jamais pu être vendus que comme bois à brûler. Les flotteurs se fussent bien donné de garde en effet d'en introduire une seule bille dans la composition de leurs trains; car, d'après la légende, tout pin du Tannenbühl mis à l'eau entraînait infailliblement le naufrage du train et la mort des hommes qui le montaient.

Cette partie de la forêt Noire n'étant donc point exploitée, il en est résulté que les arbres y ont poussé si dru et y ont pris un tel développement qu'au beau milieu du jour il y fait presque nuit. Peter ne put se défendre d'un certain frisson en pénétrant sous cette sombre voûte. Aucune voix, aucun bruit de pas ne s'y faisaient entendre; les coups mesurés de la cognée ne retentissaient point aux environs; partout solitude et silence! et les oiseaux eux-mêmes semblaient fuir avec terreur la froide obscurité de ce lieu.

Cependant l'ambitieux charbonnier avait atteint le sommet du Tannenbühl, et devant lui se dressait

un sapin d'une telle circonférence qu'un constructeur de navires hollandais eût donné plus de cent florins pour le voir dans son chantier. Peter en fut émerveillé. « Ce doit être ici, pensa-t-il, que réside le gardien des trésors. » Otant donc respectueusement son grand chapeau des dimanches, il fit devant l'arbre une profonde révérence, et, d'une voix chevrotante d'émotion : « Je vous souhaite bien le bon jour, seigneur Verrier, » balbutia-t-il; mais il ne reçut aucune réponse à sa politesse, et tout continua de demeurer silencieux et désert autour de lui ainsi qu'auparavant.

« Il paraît, pensa Peter, que cela ne peut pas aller sans la petite formule; » et, raffermissant sa voix du mieux qu'il put, il se mit à marmotter :

Petit verrier, gardien des trésors souterrains,
Cent ans et plus chargent ta tête blanche;
Ton domaine est partout où croissent les sapins....

Tandis qu'il prononçait ces mots, il vit à son grand effroi une toute mignonne et singulière figure se dessiner vaguement derrière le gros sapin. Cela lui fit bien l'effet d'être le petit homme de verre, tel qu'on le lui avait dépeint : veste noire, bas rouges, petit chapeau coquettement incliné sur l'oreille, rien n'y manquait, et Peter eut même le temps d'observer ce petit visage pâle, mais fin et

rusé, que la légende prêtait au petit génie. Mais hélas! à peine avait-il entrevu cette apparition, qu'elle s'était évanouie.

« Seigneur Verrier, s'écria Peter Munk après un moment d'attente pendant lequel il se remit un peu de son trouble, seigneur Verrier, daignez, je vous prie, ne pas me traiter comme un sot; si vous croyez que je ne vous ai pas aperçu, vous vous trompez beaucoup, mon cher seigneur : oui, oui, et je vous vois fort bien encore me guigner derrière votre arbre. »

Toujours point de réponse: seulement, par intervalles, Peter croyait entendre derrière l'arbre comme un petit rire étouffé. A la fin, son impatience l'emporta sur la peur qui l'avait dominé jusque-là. «Tu ne veux pas venir, s'écria-t-il; eh bien! attends, mon garçon, je t'aurai bientôt.» D'un bond, il sauta derrière le sapin; mais de génie, pas l'ombre; et Peter n'aperçut qu'un gracieux petit écureuil qui s'enfuit à son approche et s'élança dans les branches.

Peter Munk hocha la tête. « J'ai manqué mon coup, » se dit-il; et réfléchissant à l'apparition un instant entrevue et presque aussitôt évanouie, il comprit qu'il avait bien récité la formule jusqu'à un certain point, mais qu'il y manquait encore quelque chose, un seul vers peut-être, pour forcer le petit bonhomme à sortir de son trou. De plus belle, il

s'ingénia, se tourmenta, se martela la cervelle; vingt fois au moins il reprit le commencement de son couplet, espérant toujours rattraper le fil brisé: vains efforts! sa mémoire infidèle défaillait toujours au même endroit.

Cependant le petit écureuil qu'il avait mis en fuite s'était familiarisé et rapproché peu à peu. Il se tenait présentement sur les branches les plus basses du sapin, et, tout en s'épluchant, se pourléchant et faisant ondoyer sa belle queue au-dessus de sa tête ainsi qu'un fauve panache, il regardait le charbonnier avec ses petits yeux malins, dans lesquels semblait percer une expression tour à tour amicale ou railleuse.

Peter, qui s'était d'abord amusé de ce manége, finit par s'effrayer de se trouver seul avec cette petite bête, dont les fantasques allures exerçaient sur lui une sorte de fascination. Par moments, l'écureuil lui paraissait avoir une tête d'homme que surmontait un chapeau à trois cornes, et puis tout à coup cette vision s'effaçait, et Peter n'avait plus devant lui qu'un écureuil ordinaire, si ce n'est pourtant que ses pattes de derrière lui semblaient chaussées de bas rouges et de souliers noirs à boucles d'argent. Bref, c'était une fort drôle de bête et très-comique; mais néanmoins le charbonnier frissonnait en la regardant, car il se disait tout bas que toutes ces visions, apparitions et transformations n'étaient pas

naturelles, et qu'il y avait bien sûr quelque magie là-dessous.

Prenant donc ses jambes à son cou, maître Peter détala du Tannenbühl plus rapidement encore qu'il n'y était venu. L'ombre paraissait s'épaissir de plus en plus autour de lui, les arbres lui semblaient devenir toujours plus drus, et la peur le talonnait de telle sorte que, bien que le souffle lui manquât presque, il ne s'arrêta de courir qu'en entendant aboyer des chiens dans le lointain et en apercevant à travers les arbres la fumée d'une hutte.

Il atteignit enfin ce refuge; mais, en y pénétrant, il reconnut aux costumes des gens que, dans sa frayeur, il avait pris justement la direction opposée à celle qu'il devait suivre, et qu'au lieu de revenir du côté des verriers, il était tombé chez les flotteurs.

La hutte était habitée par une famille de bûcherons : un vieillard à cheveux blancs, son fils, homme d'une quarantaine d'années, et quelques enfants grandissants. Ils reçurent bien le charbonnier Munk Peter, qui leur demandait un gîte pour la nuit, et, sans s'inquiéter indiscrètement de son nom ni de sa demeure, ils lui versèrent d'abord un grand coup de cidre; le soir, un coq de bruyère, le plus fin morceau de la forêt Noire, fut posé sur la table du souper.

Après le repas, la ménagère et ses filles s'approchèrent avec leurs quenouilles de la grosse torche

de fine résine fabriquée par les enfants; les hommes allumèrent leurs pipes, et les enfants, assis à terre autour du poêle, se mirent à sculpter au couteau des fourchettes et des cuillers de bois. Chaque groupe semblait fort attentif à son occupation, et le silence de la cabane n'était troublé que par le sourd bourdonnement du rouet tournant avec rapidité sous les pieds agiles des filandières.

Cependant le vent s'était levé avec impétuosité au dehors et remplissait la forêt de ses hurlements. On entendait çà et là retentir des coups violents et les arbres craquer et se fendre comme s'ils se fussent tordus sous la main d'un géant. Les enfants, téméraires comme on l'est à cet âge, voulaient sortir de la cabane pour contempler à la lueur des éclairs ce spectacle grandiose et terrible; mais le grand-père élevant la voix : « Arrêtez, malheureux ! leur cria-t-il, que personne ne franchisse la porte ! Par tous les saints du paradis ! celui qui sortirait en ce moment pourrait bien ne revenir jamais. » Et, d'un ton plus bas, il ajouta : « Pour sûr, le *Hollandais Michel* se construit cette nuit un nouveau radeau. »

Les enfants s'arrêtèrent saisis d'effroi. Plus d'une fois déjà, sans doute, ils avaient entendu parler du *Hollandais Michel*, mais jamais avec cet accent solennel, et ils n'y avaient guère pris garde. Vivement impressionnés ce jour-là par le ton mystérieux de

leur aïeul, ils le supplièrent de satisfaire une bonne fois leur curiosité, et de leur raconter complétement l'histoire de ce personnage fantastique. Peter Munk, qui, lui aussi, avait recueilli de l'autre côté de la forêt quelques traditions incohérentes et confuses sur le *Hollandais Michel*, joignit ses instances à celles des enfants, et le vieillard, cédant à leur désir, raconta ce qui suit.

III

« Le Hollandais Michel est le maître de cette forêt, dit le bonhomme s'adressant à Peter, et pour que vous ignoriez cela, à votre âge, il faut que vous demeuriez de l'autre côté du Tannenbühl, et peut-être même bien loin par delà. Je vous redirai volontiers d'ailleurs ce que l'on m'a appris de cet être singulier et de ses méchants tours.

« Il y a cent ans environ (ainsi du moins me l'a raconté mon aïeul), on n'aurait pu trouver sur la terre un peuple de mœurs plus honnêtes que les habitants de la forêt Noire. A présent, et depuis qu'il y a tant d'argent dans le pays, les hommes sont devenus mauvais, âpres au gain et peu probes; les jeunes gens dansent et chantent le dimanche, et jurent au point de faire horreur. Au temps passé, il

en était autrement. Et quand il serait là, le maudit, oui, quand il serait là à nous épier à la fenêtre, je le dirais de même, et je l'ai souvent dit : l'unique auteur de cette corruption, c'est le *Hollandais Michel.*

« Donc, il y a une centaine d'années, vivait ici près un riche ventier qui employait de nombreux compagnons. Son commerce s'étendait jusqu'au Rhin inférieur, et ses entreprises étaient bénies, car c'était un homme droit et craignant Dieu. Un soir, un inconnu se présenta devant sa porte ; son costume était semblable en tout à celui des gens de la forêt Noire ; mais le gars était, lui, d'une bonne tête plus haut que le plus grand d'entre eux. Jamais on n'eût pu croire qu'il existât un pareil géant. Il demanda au ventier s'il pouvait lui donner du travail ; celui-ci, qui, du premier coup d'œil, avait reconnu qu'il avait affaire à un gaillard solide et capable de remuer les plus lourds fardeaux, débattit brièvement avec lui le prix de ses services, et ils tôpèrent.

« Michel, à parler vrai, était un ouvrier comme on n'en avait jamais vu dans aucune vente. Il en valait trois pour l'abatage des arbres, et quand ses camarades se mettaient à six pour soulever l'un des bouts d'une poutre, il enlevait l'autre bout à lui seul. Mais, après qu'il eut fait ce métier pendant une demi-année, il vint un jour trouver son maître et lui dit : « Voilà, par ma foi ! assez longtemps que je

« joue de la hache par ici, et j'aurais grande envie « de voir un peu où s'en vont les arbres que j'abats. « Qu'en dites-vous, maître? si je partais avec le pre- « mier train?

« — Si tu as envie de courir un peu le monde, » répondit le ventier, « je ne veux pas contrarier ton « désir, mon cher Michel; quoique, à vrai dire, des « gaillards bâtis comme toi me soient plus utiles « pour mes coupes de bois que pour conduire un « train, où il suffit de quelque adresse et d'une cer- « taine habitude; mais enfin, puisque cela paraît « te réjouir tant, j'y consens de bon cœur : qu'il « soit fait ainsi que tu le veux pour cette fois. »

« Le radeau sur lequel Michel devait partir se composait de huit tronçons dont les derniers étaient formés des arbres les plus beaux qui se pussent trouver. Mais voilà que le soir d'avant le départ, Michel mit encore à l'eau huit nouveaux troncs d'une grosseur et d'une longueur telles que jamais on n'avait vu leurs pareils ; notre géant les apporta l'un après l'autre sur son épaule, comme il eût fait d'un aviron, ce dont tous ses camarades demeurèrent grandement ébahis. Où les avait-il coupés ? nul ne l'a jamais su et ne le saura jamais! Le ventier cependant se réjouissait fort en voyant cela, car il supputait en lui-même ce que chacun de ces arbres pouvait valoir. Sa besogne terminée, Michel dit avec un gros rire : « Voilà! ceux-ci sont pour

« me porter. Je ne saurais faire un mouvement, « moi, sur vos espèces d'allumettes. »

« Son maître voulut, en manière de remercîment, lui faire cadeau d'une paire de bottes de flotteur, mais Michel les jeta de côté et en produisit une paire d'une taille véritablement monstrueuse. Mon grand-père m'a assuré qu'elles pesaient bien cent livres et n'avaient pas moins de cinq pieds de haut.

« Le radeau se mit en route, et, de même que Michel avait jadis étonné les bûcherons, il émerveilla à présent les flotteurs. Bien loin en effet que le train fût alourdi dans sa marche par les poutres surajoutées, ainsi qu'on aurait dû s'y attendre, il fila au contraire comme un trait d'arbalète aussitôt qu'on fut entré dans le Neckar. Si la rivière formait un coude, ce qui d'ordinaire obligeait les flotteurs aux plus grands efforts pour maintenir le radeau dans le chenal et l'empêcher de s'ensabler ou d'atterrir, Michel alors sautait à l'eau; d'une seule poussée il dirigeait le train à droite ou à gauche, et le faisait passer outre sans accident. Arrivait-on enfin en plein courant, il s'élançait en tête du radeau, faisait poser tous les avirons, et fichant son énorme perche dans le gravier, d'un coup de sa forte épaule il donnait au train une telle impulsion que la terre, les arbres, les villages, semblaient fuir en courant le long des rives.

« Grâce au puissant concours de Michel, les flot-

teurs atteignirent en moitié moins de temps qu'à l'ordinaire la ville de Cologne sur le Rhin, où ils avaient coutume de se défaire de leur chargement. Mais là, Michel leur dit : « Vous me faites l'effet, ma « foi ! de fameux commerçants, et vous entendez « joliment vos intérêts ! Vous imaginez-vous, sim- « ples que vous êtes, que les gens de Cologne met- « tent en œuvre eux-mêmes tout ce bois que vous « leur apportez de la forêt Noire ? Eh ! non pas ; ils « vous l'achètent à bas prix et le revendent, eux, « moitié plus cher aux Hollandais. Laissons donc « ici nos menues poutres, si vous le voulez ; mais « conduisons nous-mêmes en Hollande nos pièces « de choix, et ce que nous les pourrons vendre « au-dessus du prix habituel sera autant de profit « pour nous. »

« Ainsi parla l'astucieux Michel aux flotteurs, et la curiosité entraînant les uns, l'appât du lucre excitant les autres, ils adoptèrent tous son avis avec joie. Il n'y en eut qu'un qui se conduisît honnêtement dans cette circonstance ; mais en vain voulut-il dissuader ses camarades de s'exposer à compromettre le bien de leur maître ou de le tromper sur la plus value, ils refusèrent de l'entendre, ou du moins ils s'empressèrent d'oublier ses paroles : quant au Hollandais Michel, il ne les oublia pas.

« Nos gens cependant s'étaient remis en route sous la conduite du géant, et continuant toujours

de descendre le Rhin, ils eurent bientôt atteint Rotterdam. Là, on leur offrit de leur bois le quadruple du prix qu'ils avaient accoutumé de le vendre, et les énormes poutres de Michel notamment furent payées gros par les acquéreurs.

« Quand les naïfs Schwarzwælder se virent en présence d'un tel monceau d'argent, ils ouvrirent de grands yeux, et le cœur leur bondit de satisfaction. Michel fit le décompte : une part pour leur maître, et les trois autres pour eux ; et nos gens, se sentant la poche garnie, se mirent alors à courir les cabarets, en compagnie des matelots et autres gens de même acabit, avec lesquels ils passaient les jours et les nuits à boire et à jouer. Quant au brave garçon qui avait voulu les détourner d'entreprendre ce voyage, Michel le vendit à un recruteur qui l'emmena aux Grandes-Indes, et jamais plus on n'a entendu parler de lui.

« Depuis lors, les compagnons de la forêt Noire tinrent la Hollande pour un vrai paradis, et le Hollandais Michel fut considéré par eux comme leur roi. Les ventiers ignorèrent longtemps le trafic clandestin des flotteurs, et peu à peu l'argent, les jurons, les mauvaises mœurs, l'ivrognerie et le jeu nous arrivèrent de Hollande et perdirent le pays.

« Lorsque cette histoire vint à se répandre, le Hollandais Michel avait disparu; mais il n'est pas mort pour cela! Depuis cent ans passés, il fait rage à

travers la forêt, et l'on dit qu'il en a aidé plusieurs à s'enrichir, mais au prix de leur pauvre âme, hélas! Ce qui est bien sûr, c'est qu'à présent encore, quand la tempête rugit comme ce soir sur le Tannenbühl, où il est interdit de couper du bois, le Hollandais Michel choisit, lui, et abat n'importe où les arbres les plus beaux. Mon père, un jour, en a vu un gros de quatre pieds qu'il avait tordu comme un roseau! Il fait don de ces arbres à ceux qui s'écartent du droit chemin pour recourir à lui; ceux-ci en construisent un radeau qu'ils lancent à la rivière sur le coup de minuit, et mynheer Michel les accompagne jusqu'en Hollande. Mais si j'étais, moi, seigneur et roi de Hollande, je ferais tirer à mitraille sur ces gens-là et sur leur marchandise, car tout navire qui renferme du bois du Hollandais Michel, ne fût-ce qu'une seule poutre, est condamné à périr misérablement. Et voilà d'où vient qu'on entend parler de si fréquents naufrages! S'expliquerait-on autrement que d'immenses et solides vaisseaux, grands comme des églises, pussent être submergés tout d'un coup comme des coquilles de noix? Mais chaque fois que le Hollandais Michel, dans une nuit de tempête comme celle-ci, abat un nouveau sapin sur le Tannenbühl, au même moment un de ses aînés se détache de la coque d'un navire, l'eau s'y engouffre et le bâtiment périt corps et biens.

« Telle est la légende du Hollandais Michel, et tout le mal qui se commet dans la forêt Noire lui est justement attribué. Ah! il se peut bien qu'il puisse enrichir quelqu'un tout d'un coup, dit le vieillard d'un air mystérieux en terminant son récit, mais moi je ne voudrais rien tenir de lui. Non, à aucun prix, je ne voudrais être dans la peau du gros Ézéchiel ou du long Schlurker; et j'imagine que le Roi des danseurs a dû aussi conclure avec lui quelque pacte! »

Tandis que parlait le vieillard, la tempête s'était apaisée peu à peu. Toutes frissonnantes encore du récit qu'elles venaient d'entendre, les femmes allumèrent leurs lampes et se retirèrent. Les hommes étendirent, en guise de matelas, sur le banc du poêle, un sac plein de feuilles pour notre ami Peter Munk, et, lui souhaitant une bonne nuit, ils s'éloignèrent à leur tour.

IV

Jamais le sommeil de Peter n'avait été troublé par des songes aussi fatigants que ceux qui le poursuivirent durant cette nuit. Tantôt il lui semblait que le sombre et gigantesque Michel poussait la fenêtre en dedans et lui tendait avec son bras

énorme une bourse gonflée de pièces d'or, qu'il secouait et faisait tinter à son oreille comme un clair et joyeux carillon; tantôt il croyait revoir le mignon et gracieux petit verrier chevauchant autour de la chambre sur une énorme bouteille verte, et il s'imaginait entendre de nouveau le petit rire étouffé du Tannenbühl. Un instant après bourdonnait à son oreille gauche une sorte de refrain confus :

En Hollande, il y a de l'or !
A bon marché,
Si tu le veux, tu peux l'avoir :
De l'or ! de l'or !

mais en même temps, comme un écho lointain, lui revenait l'invocation du petit verrier, et une douce voix murmurait à son oreille droite : « Maladroit charbonnier, maladroit Peter, une pauvre petite rime pour aller avec *blanche*, tu ne peux pas la trouver? et cependant tu es né le septième jour de la semaine, au coup de midi. Rime, pauvre Peter, rime donc! »

Le malheureux soupirait et gémissait tout en dormant. Il se fatiguait l'esprit à chercher une rime; mais n'ayant de sa vie entrepris pareille besogne, toute la peine qu'il se donna en songe fut complétement perdue.

Cependant, lorsqu'il s'éveilla aux premières rougeurs de l'aube, les singulières visions de la nuit

lui trottaient encore dans la cervelle. Il s'assit les bras croisés derrière la table, et se mit à réfléchir sur les paroles confuses qu'il avait entendues et qui lui bourdonnaient encore dans les oreilles : « Rime; pauvre Peter! rime donc, » se disait-il à lui-même, et de sa main crispée il se frappait le front, mais aucun rime n'en voulait jaillir.

Comme il était dans cette situation, regardant vaguement devant lui et cherchant toujours une rime à *blanche*, trois compagnons qui traversaient la forêt vinrent à passer devant la maison, et l'un d'eux chantait en marchant :

Il faut la voir dans ses atours,
Rouge corset et jupe blanche,
Sur l'oreille un nœud de velours;
Il faut la voir, Grett', mes amours,
Comme elle est brave le dimanche!

Ces paroles, comme un éclair éblouissant, illuminèrent soudain l'obscure intelligence de Peter. Mais il n'était pas sûr d'avoir bien entendu ; se levant donc brusquement, il se précipita hors de la maison et s'élança après les trois compagnons.

« Holà, s'écria-t-il en saisissant le bras du chanteur; holà, l'ami! qu'avez-vous fait rimer tout à l'heure avec *blanche?* faites-moi l'amitié de me dire ce que vous avez chanté.

— Qu'est-ce qui te prend, drôle? répondit le

compagnon ; je chante ce que je veux ; et lâche mon bras vivement, ou.....

— Non, il faut que tu me dises ce que tu as chanté, » s'écria Peter quasi hors de lui, et il serrait le compagnon encore plus fort. Mais alors, les deux autres d'intervenir, et tombant à poings fermés sur le pauvre Peter, ils l'assommèrent de bourrades jusqu'à ce que, vaincu par la douleur, il eût lâché la veste de leur camarade et fût tombé épuisé sur les genoux.

« Eh bien! tu as ton compte à présent, lui dirent-ils en riant aux éclats de sa piteuse mine, et tu te souviendras dorénavant, stupide animal, qu'il ne fait pas bon s'attaquer sur le grand chemin à des gens comme nous.

— Oh! oui, je m'en souviendrai, certainement! dit le charbonnier avec un soupir plus gros qu'une montagne ; mais puisque j'ai eu les coups, soyez donc assez bons du moins pour me redire ce que l'un de vous a chanté. »

L'étrangeté de cette demande excita de nouveau les rires et les moqueries des compagnons; mais le chanteur, joyeux compère, voulut bien cependant redire son lied au pauvre battu, et, riant et chantant, il poursuivit sa route avec ses camarades.

« *Dimanche*, *dimanche*, *dimanche*, marmottait à mi-voix Peter Munk en se relevant péniblement ;

dimanche avec *blanche*. Bon! je ne l'oublierai plus; et maintenant, petit verrier, il faudra que nous causions un peu ensemble. »

Tout courant, Peter revint à la hutte; il empoigna son chapeau et son long bâton d'épine, dit adieu à ses hôtes et reprit aussitôt le chemin du Tannenbühl. Il allait à pas lents néanmoins, et tout en marchant il se creusait la cervelle, car il lui fallait encore bâtir un vers pour y enchâsser sa précieuse rime. Enfin, comme il approchait du Tannenbühl et que déjà les sapins plus grands et plus gros versaient une ombre plus épaisse, il vint à bout d'ajuster son « dimanche » à la queue d'un lambeau de phrase, et tout fier de son œuvre, il en bondit de joie comme un jeune chevreau.

Sur ces entrefaites, un homme d'une taille prodigieuse, en habit de flotteur et portant sur l'épaule un aviron aussi long qu'un mât de navire, apparut derrière les sapins. Peter Munk faillit se laisser choir de saisissement en voyant ce personnage marcher à ses côtés. « Sûrement, pensait-il, ça ne peut être que le Hollandais Michel! » L'effrayante figure cependant demeurait toujours silencieuse, et Peter lançait de temps à autre, à la dérobée, un timide coup d'œil de son côté. Le flotteur était d'une bonne tête plus grand que l'homme le plus grand que Peter eût jamais vu. Son visage n'était plus jeune, et pourtant il n'accusait pas non plus la vieil-

lesse, quoiqu'il fût tout sillonné de profondes rides; la veste accoutumée couvrait ses épaules, mais les bottes monstrueuses qui montaient par-dessus ses culottes de peau n'étaient que trop connues du pauvre charbonnier, d'après la légende, pour qu'il pût conserver le moindre doute sur l'identité du personnage.

« Peter Munk, que fais-tu dans le Tannenbühl? » demanda finalement le roi de la forêt d'une voix sourdement tonnante.

— Bien le bonjour, pays! répondit Peter en s'efforçant de se montrer calme, mais il tremblait horriblement; comme vous voyez, je reviens à la maison par le Tannenbühl.

— Peter Munk, répliqua le géant en jetant sur le charbonnier un regard perçant, ton chemin ne passe pas par ce côté du bois.

— Il est vrai, pas précisément, insinua Peter; mais la chaleur est grande aujourd'hui, et j'ai pensé qu'il ferait plus frais par ici.

— Ne mens pas, charbonnier! s'écria le Hollandais Michel avec une voix de tonnerre, ou je te ferai sentir le poids de mon aviron. T'imagines-tu, poursuivit-il d'un ton plus doux, que je ne t'ai pas vu déjà gueusant dans les parages du petit? Va, va, c'était une sottise, et il est heureux pour toi de n'avoir pas su la formule. C'est un ladre, le petit coquin! il ne donne pas grand'chose d'abord, et celui

à qui il donne n'a jamais plus un moment de bon temps le reste de sa vie. Un garçon si beau, si fringant et qui pourrait si bien faire figure dans le monde, être condamné à cuire du charbon! ah! c'est une triste vie!

— C'est vrai, vous avez raison : une bien triste vie! soupira le charbonnier.

— Eh bien! il ne tiendra pas à moi que cela ne change, poursuivit Michel. J'ai déjà secouru dans le besoin plus d'un brave garçon, et tu ne serais pas le premier, entends-tu? que j'aurais tiré d'affaire. Dis un peu, combien de centaines de thalers te faudrait-il pour commencer? »

Et tout en parlant, il remuait de l'argent à poignée dans son énorme poche, et cela tintait et résonnait à l'oreille de Peter comme dans son rêve de la nuit précédente. Cependant le cœur du pauvre garçon battait anxieusement et douloureusement en entendant ces propositions : le feu lui montait à la joue, et tout d'un coup il se sentait glacé, car maître Michel ne lui faisait pas l'effet de devoir ainsi donner son argent par compassion pure et sans rien demander en échange. En même temps lui revenaient en mémoire les paroles mystérieuses du vieux bonhomme touchant les enrichis, le gros Ézéchiel, le long Schlurker, etc., et, poussé par une angoisse et une terreur insurmontable, il s'écria : « Grand merci! monsieur; mais je n'ai

rien à démêler avec Votre Grandeur ; on sait de vos tours aussi ; » et il s'enfuit en courant de toutes ses forces.

Mais le géant, avec ses enjambées énormes, était toujours à ses côtés, et il grommelait d'une voix sourde et menaçante : « Tu peux encore te raviser, Peter ; d'ailleurs, cela est écrit sur ton front, cela



se lit dans tes yeux, tu ne peux m'échapper. Voyons, ne cours donc pas si fort, imbécile, écoute seulement un mot de raison ; voilà que nous touchons à mes limites. »

Lorsque Peter entendit ces mots, et qu'en effet, non loin de lui, il aperçut une sorte de petit fossé, il se hâta plus encore, et si bien que Michel se vit à la

fin contraint de courir lui-même, toujours jurant et menaçant, derrière les talons du charbonnier, auquel la peur donnait des ailes. Rassemblant ses forces dans un élan désespéré, car il voyait déjà suspendu sur sa tête le monstrueux aviron du géant, le jeune homme bondit par-dessus le fossé et toucha heureusement l'autre bord. Au même moment, un craquement violent se fit entendre : l'aviron s'était brisé dans l'air comme s'il eût rencontré un invisible mur de diamant, et un long éclat de bois vint tomber aux pieds de Peter.

Tout triomphant de son agilité, notre héros avait ramassé le morceau de bois pour le relancer au brutal Michel; mais tout à coup il sentit que ce qu'il avait saisi s'agitait étrangement dans sa main, et qu'on juge, s'il est possible, de l'horreur dont il fut pénétré en découvrant qu'il avait empoigné une couleuvre énorme. Il la lâcha bien vite, mais déjà l'affreuse bête avait enroulé ses anneaux autour de son bras, et dardait sa langue fourchue contre le visage du malheureux charbonnier, lorsque soudain partit bruyamment derrière lui un superbe coq de bruyère qui saisit dans son bec la tête de la couleuvre et l'emporta à travers les airs.

Mynheer Michel, qui, de l'autre côté du fossé, suivait toutes les péripéties de cette lutte, jura, pesta, cria et blasphéma à faire écrouler les cieux;

en voyant le serpent vaincu par un être plus puissant que lui; mais ce fut tout : au delà de cette limite, son pouvoir expirait.

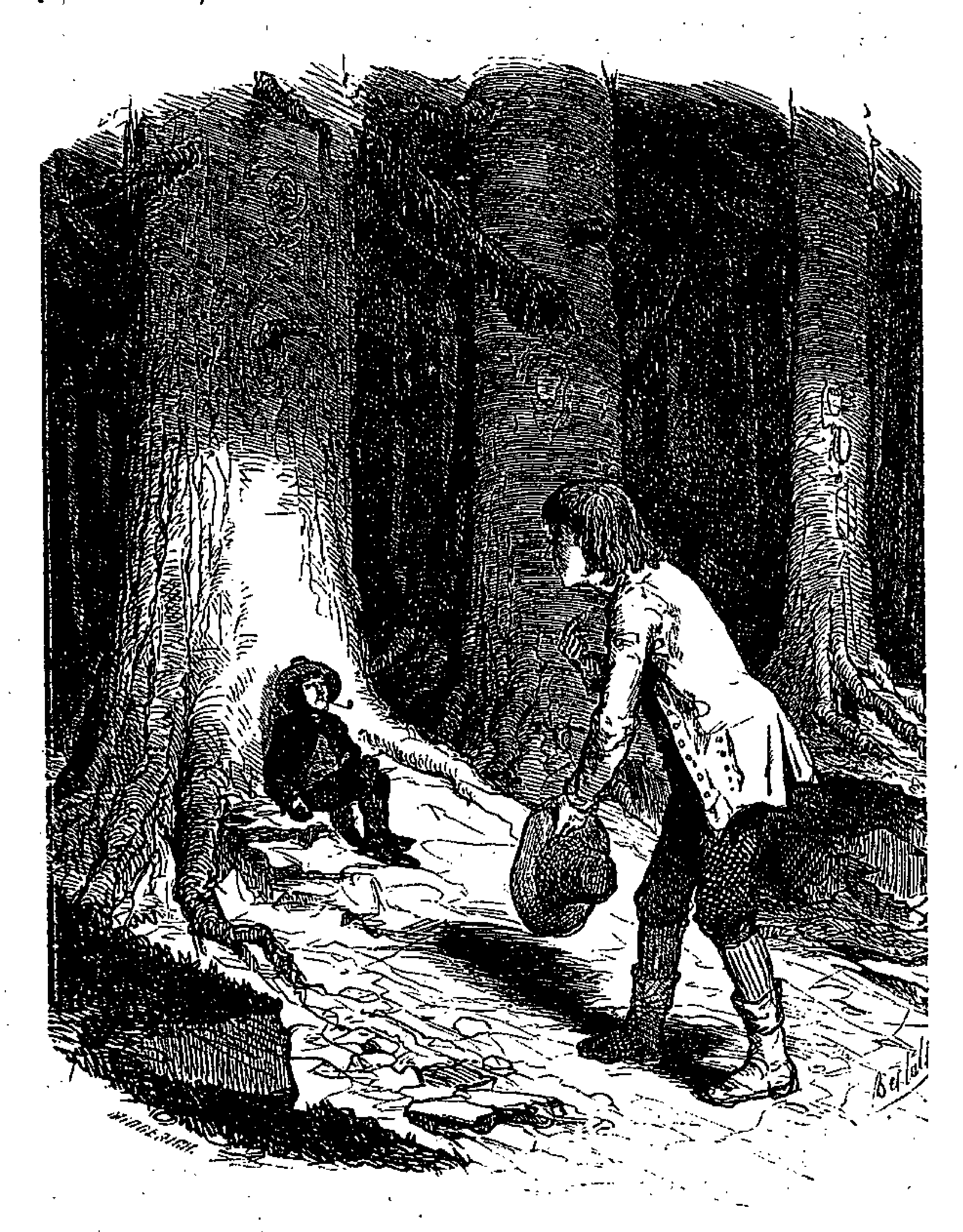
V

Bien qu'épuisé par la course qu'il venait de fournir, et tremblant encore d'effroi, l'impatient Peter ne laissa pas de poursuivre son chemin. Le sentier était roide, la contrée sauvage et déserte, et bientôt le charbonnier se retrouva en présence du gros sapin derrière lequel il avait cru déjà apercevoir le petit verrier. De même que la veille, il fit ses révérences à l'invisible génie, et sur-le-champ se mit à lui débiter son couplet :

Petit verrier, gardien des trésors souterrains,
Cent ans et plus chargent ta tête blanche;
Ton domaine est partout où croissent les sapins:
Apparais à la voix d'un enfant du dimanche.

« Ça n'est pas tout à fait cela, mais comme c'est toi, charbonnier Munk Peter, je veux bien m'en contenter, » dit à côté de lui une petite voix délicatement timbrée. Émerveillé, Peter se retourna vivement. Sous un magnifique sapin était assis un vieux petit bonhomme avec la veste noire, les bas

rouges, et coiffé du grand chapeau traditionnel. Une petite barbe, aussi ténue que des fils d'araignée,



garnissait son visage, sur lequel respirait d'ailleurs une douce cordialité. Il fumait, chose curieuse à voir, dans une mince pipe de verre bleu, et quand

Peter se fut approché de lui, il s'aperçut, non sans étonnement, que les habits du petit homme, son chapeau, ses souliers et le reste étaient faits également de verre coloré, mais souple comme s'il était encore chaud, car il se prêtait comme un tissu de soie à tous les mouvements du petit personnage.

« Tu as rencontré ce rustre de Michel, dit le petit fumeur en toussotant d'une façon singulière entre chaque mot. Il a voulu t'effrayer avec son bâton magique, mais j'ai bien su, moi, faire lâcher prise à sa couleuvre, et elle ne mordra plus personne désormais.

— Il est vrai, seigneur trésorier, répondit Peter avec une profonde révérence, j'étais en grand effroi, et, puisque c'est vous qui êtes accouru si à propos sous la figure d'un maître coq pour happer la couleuvre, je vous en fais mes très-humbles remercîments. Or donc, mon cher seigneur, je venais auprès de vous pour vous demander un conseil : mes affaires vont mal, très-mal. Charbonnier, ça ne mène pas loin; et cependant, je suis jeune encore, me dis-je, et je pourrais faire quelque chose de mieux. Et puis j'en vois tous les jours auxquels la fortune est venue si rapidement!... Prenons seulement le gros Ézéchiel et le Roi des danseurs; ceux-là remuent l'argent comme de la paille.

— Peter, interrompit sévèrement le petit homme

en soufflant au loin derrière lui la fumée de sa pipe, Peter, ne me parle jamais de ces gens-là. La belle avance pour eux, d'ailleurs, si pour avoir joui pendant une couple d'années peut-être d'un semblant de bonheur, ils doivent après n'en être que plus misérables! Ne méprise pas ton état, mon garçon; ton père et ton grand-père étaient d'honnêtes gens, et ils ont bravement exercé le même métier. Peter Munk, ajouta-t-il en regardant le charbonnier entre les deux yeux, j'aime à croire que ce n'est pas l'amour de l'oisiveté qui t'amène vers moi? »

Peter, intimidé par la gravité du petit homme, sentit le rouge lui monter au visage. « Non, non, à Dieu ne plaise! se hâta-t-il de répondre; l'oisiveté, je le sais bien, engendre tous les vices; mais vous ne me ferez pas un crime, n'est-ce pas, seigneur trésorier, de ce qu'un autre état me plairait mieux que le mien? Un charbonnier, cela fait piètre figure dans le monde, tandis que les verriers, les flotteurs, les horlogers et tant d'autres, sont tenus, eux, pour de notables personnages.

— L'orgueil est souvent cause de chute, répondit le petit homme du Tannenbühl en manière d'avertissement, mais d'ailleurs d'un ton tout amical. Vous faites vraiment une singulière engeance, vous autres hommes! poursuivit-il; je ne sais pas s'il en est un seul qui soit content de l'état dans lequel il est né et a été élevé. Et tiens, j'en fais la gageure :

si tu étais verrier, tu souhaiterais d'être maître d'une vente; ventier, tu envierais la place du forestier; forestier, celle du bailli!... Mais soit, que tu me promettes seulement de bravement travailler, et je consens à te faire un sort plus doux. A chaque enfant né le dimanche, et qui sait arriver jusqu'à moi, j'ai coutume d'accorder trois souhaits : les deux premiers, entièrement libres, sont remplis sur-le-champ. Je puis rejeter le troisième, s'il est déraisonnable. Demande-moi donc quelque chose à présent. Mais, tu m'as bien entendu, mon brave Peter, quelque chose de bon et d'utile.

—Oui-da! vous êtes le meilleur génie que je connaisse, ô bon petit verrier! et l'on a bien raison de vous nommer le maître des trésors.... Eh bien donc, puisque je puis souhaiter ce que mon cœur envie, je veux d'abord pouvoir danser encore mieux que le Roi des danseurs, et posséder toujours autant d'argent en poche que le gros Ézéchiel.

— Fou! double fou! s'écria le petit homme tout courroucé. Quel pitoyable souhait formes-tu là? Les jambes d'un pantin! l'argent d'un joueur! N'as-tu pas honte, ô stupide Peter, de te tromper aussi grossièrement dans ta recherche du bonheur? De quelle utilité sera-t-il pour toi et pour ta pauvre mère que tu saches danser d'une façon plus ou moins élégante? Quel profit tireras-tu d'un argent qui, d'après ton souhait, ne sera destiné qu'à payer

le cabaretier et passera tout entier dans sa caisse, de même que celui de ce bellâtre idiot qu'on appelle le Roi des danseurs? Allons! il te reste encore un souhait à former librement; mais réfléchis un peu avant de parler, et fais en sorte de demander quelque chose de raisonnable. »

Peter se gratta l'oreille, hésita un moment et dit : « Je souhaite donc d'avoir la plus belle et la plus riche verrerie de la forêt Noire, avec tous ses accessoires et dépendances, et l'argent nécessaire pour l'exploiter.

— Rien de plus? demanda le petit homme d'un ton soucieux; rien de plus, Peter?

— Bon! vous pouvez encore ajouter un cheval et une petite voiture....

— O niais et stupide charbonnier, s'écria le petit génie (et, dans son irritation, il lança contre le tronc d'un sapin sa jolie pipe de verre qui se brisa en mille morceaux), des chevaux! une voiture!... De la raison, te dis-je, de la raison, du simple bon sens, l'intelligence de ton métier, voilà ce que tu devais demander, et non des chevaux et des voitures. Allons! n'aie pas l'air si penaud maintenant; nous allons tâcher d'arranger les choses pour le mieux. Ton second souhait, en somme, n'était pas absolument insensé; une bonne verrerie nourrit son maître. Il fallait seulement, je te le répète, il fallait demander en même temps l'esprit nécessaire pour

la diriger: les chevaux et les voitures seraient ensuite venus d'eux-mêmes.

— Mais, seigneur trésorier, répondit Peter, j'ai encore un souhait de reste, et je pourrais bien demander cet esprit, si toutefois j'en avais besoin, comme vous le pensez.

— Non, tais-toi; c'en est assez pour aujourd'hui. Tu pourras d'ailleurs te trouver encore dans l'embarras, et tu seras trop heureux alors d'avoir réservé ton troisième souhait. Et maintenant, mon garçon, il est temps de songer à regagner ton logis. Voici, poursuivit le petit esprit des bois en tirant de sa pochette une bourse honnêtement rebondie, voici deux cents florins; c'est tout autant qu'il t'en faut pour ton affaire : et ne t'avise pas de me venir de nouveau rebattre les oreilles pour me demander encore de l'argent, je te pendrais sur l'heure au plus élevé de ces sapins. Ecoute bien seulement ce qu'il me reste à te dire : Il y a trois jours est mort le vieux Winkfritz, celui qui possédait la plus belle verrerie de l'Unterwald; dès demain matin va trouver ses héritiers, offre-leur un prix convenable, et l'usine est à toi. Conduis-toi bien après cela, sois à ton affaire, et de temps en temps je te ferai une petite visite pour t'apporter aide et conseil, puisque aussi bien tu as négligé de demander l'esprit de direction qui t'était nécessaire. Mais, je te le redis très-sérieusement, ton premier souhait a été véritablement

insensé. Méfie-toi des visites au cabaret, Peter, cela n'a jamais bien tourné pour personne. »

Tout en parlant, le petit verrier avait tiré de sa poche une nouvelle pipe du plus beau cristal. Après l'avoir bourrée de petites pommes de pin desséchées, il l'introduisit dans sa petite bouche sans dents, et se tournant ensuite du côté du soleil, il l'alluma au moyen d'une épaisse lentille de verre. Cela fait, il tendit amicalement la main à Peter, lui donna encore deux ou trois bons conseils, et, toujours aspirant et soufflant toujours de plus en plus rapidement, le petit génie finit par s'évanouir dans un épais nuage de fumée exhalant l'odeur du plus pur tabac de Hollande, et dont les ondes laiteuses se balancèrent longtemps encore en moutonnant à la cime des sapins.

VI

Quand Peter Munk rentra au logis, il trouva sa mère en grande inquiétude à son sujet. La bonne femme ne pouvait s'imaginer autre chose, sinon que son fils était tombé à la milice. Lui cependant, la joie au cœur, le visage épanoui, se mit sur-le-champ à raconter à sa mère comme quoi il avait rencontré dans la forêt un brave ami qui lui avait

avancé de l'argent pour entreprendre un autre état que celui de charbonnier.

Depuis trente ans passés, Barbe Munk habitait une hutte enfumée, et ses yeux n'étaient pas moins habitués au noir visage des gens que ceux de la meunière à la mine enfarinée du meunier; et pourtant lorsque son fils lui eut fait entrevoir un sort plus brillant, elle fut assez peu sage pour mépriser son ancien état, et se rengorgeant, elle dit : « Mais alors, garçon, moi, la mère d'un gros verrier, je suis d'un autre bois que les voisines Grett' et Bett', et j'aurai dorénavant une place à l'église du côté des gens comme il faut. »

Peter Munk eut bientôt conclu son affaire avec les héritiers du vieux Winkfritz. Aucun des ouvriers n'avait encore quitté l'usine; Peter les rengagea tous et, faisant reprendre les travaux sur-le-champ, il ordonna de fabriquer du verre jour et nuit.

Dans le commencement, du reste, il parut prendre goût à son nouveau métier. Il descendait régulièrement à la verrerie et parcourait gravement les ateliers, les mains dans ses poches, en affectant des airs entendus. Il s'arrêtait devant un ouvrier, passait à un autre, par-ci par-là hasardait un conseil et ne s'apercevait pas, tant la prospérité l'aveuglait, que ses compagnons riaient tout bas de ses remarques. Mais ce qui l'amusait le plus, c'était de voir souffler les bouteilles. Parfois même, maître Peter ne dé-

daignait pas de se mettre à ce travail en propre personne, et si, dans ces occasions-là, le patron ne faisait pas mieux que ses ouvriers, au moins faut-il reconnaître qu'il faisait autrement : les dames-jeannes les plus formidables eussent été des Pygmées auprès des monstres qu'enfantait le chalumeau de l'ex-charbonnier.

Mais bientôt le travail l'ennuya. Il ne vint plus à l'atelier qu'une fois par jour d'abord, puis tous les deux jours, puis une fois par semaine seulement; bref, on finit par ne presque plus l'y voir, et les ouvriers faisaient ce qu'ils voulaient dans l'usine, c'est-à-dire rien de bon. Ce funeste relâchement ne venait pas d'autre chose que des visites au cabaret.

Le dimanche qui suivit son excursion au Tannenbühl, le glorieux Peter ne se put tenir d'aller faire montre de sa fortune au cabaret. Le Roi des danseurs y était déjà et se démanchait le corps à faire ses cabrioles, tandis que le gros Ézéchiel, assis dans un coin à côté d'un énorme pot de bière, tenait tête à dix joueurs et faisait rouler devant lui les dés et les thalers. En apercevant ce dernier, Peter se fouilla vivement : il était inquiet de voir si le petit verrier lui avait tenu parole. O merveille! ses poches regorgeaient d'or! Dans le même moment, il sentit ses jambes frétiller et se trémousser comme si elles eussent voulu danser toutes seules. Aussitôt donc qu'un nouveau quadrille se forma, il vint se placer

avec *sa dame* à côté du Roi des danseurs; et celui-ci s'enlevait-il de trois pieds en l'air, Peter s'enlevait de



quatre; et son rival battait-il cinq ou six flicflacs, Peter allait à la douzaine, aux grands applaudissements de la galerie, qui ne se lassait pas d'admirer les deux antagonistes et de les exciter par ses joyeux hourras!

Mais tout cela n'était encore qu'un faible prélude : et quand le bruit se répandit dans la salle de danse que Peter avait acheté la verrerie du vieux Winkfritz; quand on se fut aperçu qu'en passant devant les musiciens, après chaque contredanse, il leur jetait une pièce de six batz, ce fut alors dans tout le cabaret un étonnement, une admiration sans bornes. « Il aura trouvé quelque trésor dans la forêt, disaient les uns. — Peut-être bien quelque héritage inattendu qui lui sera arrivé, » insinuaient les autres. Mais tous, à quelque cause qu'ils attribuassent son changement de position, lui témoignaient force respects à présent et le tenaient pour un homme d'importance. Il était riche!....

Peter cependant s'était approché des joueurs afin d'essayer aussi sa chance de ce côté-là. L'épreuve ne lui fut pas favorable; mais, quoiqu'il eût perdu environ une vingtaine de florins, l'argent ne continua pas moins de cliqueter et de résonner dans sa poche comme si elle eût contenu des centaines de thalers. Il était quasi hors de lui de joie et d'orgueil en voyant les marques de considération qu'on lui prodiguait. Dans son enivrement, il semait à pleines mains l'argent sur sa route et voulait généreusement que les malheureux eussent part à sa fortune. Il n'avait pas encore eu le temps d'oublier les rudes épreuves de la pauvreté.

Depuis lors, les cabrioles du Roi des danseurs,

tant vantées jadis, furent complétement éclipsées par les tours de force de son compétiteur, auquel fut décernée d'une commune voix la palme du triomphe avec la dénomination pompeuse d'*Empereur de la danse.*

Les plus forcenés joueurs du dimanche furent également dépassés par lui ; mais s'ils risquaient de moindres enjeux que Peter, aussi perdaient-ils moins. Ce qui sortait de sa poche était incalculable, et cependant, plus il perdait et plus il paraissait gagner. C'était la conséquence du premier souhait que lui avait concédé le petit verrier. Peter avait demandé d'avoir toujours autant d'argent en poche que le gros Ézéchiel, et précisément c'était contre lui qu'il jouait : perdait-il dix, vingt, trente florins d'un coup, il les avait à peine donnés qu'ils lui revenaient immédiatement en double, au moment même où le gros Ézéchiel les emboursait.

Une fois lancé sur cette pente, Peter s'enfonça petit à petit dans les débauches et le jeu plus profondément qu'aucun des plus mauvais compagnons de la forêt Noire, et bientôt on l'appela moins souvent l'Empereur de la danse que Peter le joueur ; car il jouait presque constamment, et il n'y avait plus pour lui de jours ouvrables.

Au milieu de tout cela, les affaires de la verrerie allaient assez mal, et c'était là qu'éclatait dans tout son jour l'imprudence et l'inhabileté de l'ex-char-

bonnier. Il ne savait que commander de fabriquer et de fabriquer toujours; mais avec son usine, le trop léger garçon n'avait pas acheté l'art d'en écouler les produits aux conditions les plus avantageuses. Ne sachant que faire à la fin de cette masse d'objets fabriqués qui encombraient ses magasins, il se vit forcé de les vendre à vil prix à des marchands ambulants, et ce fut à peine s'il en retira seulement de quoi payer la main-d'œuvre.

Un soir, il regagnait en chancelant son logis, au sortir du cabaret, et, malgré l'énorme quantité de vin qu'il avait bue pour s'étourdir, il ne pouvait s'empêcher de songer avec effroi à sa ruine prochaine. Tout à coup, il s'aperçut que quelqu'un marchait à ses côtés; il s'arrêta court et se retourna pour dévisager le personnage : c'était le petit verrier !

L'ivresse lui montant au cerveau, Peter fut saisi alors d'une colère insensée, et, s'emportant en paroles furibondes, il reprocha au petit génie d'être l'unique cause de son infortune. « Qu'ai-je à faire à présent d'un cheval et d'une voiture ? s'écria-t-il ; et quel profit est-ce que je tire de ma verrerie et des milliers de bouteilles qui l'encombrent? Oui, par ma foi ! j'étais plus heureux n'étant qu'un misérable charbonnier ! au moins n'avais-je point d'inquiétudes ! et à cette heure je suis criblé de dettes et j'attends le bailli d'un moment à l'autre; demain

peut-être sera-t-il chez moi avec ses recors pour inventorier et saisir ce qui me reste.

— Ah! c'est ainsi que tu le prends, Peter? répondit le petit verrier: si tu es malheureux, c'est donc moi qui en suis cause? Est-ce ainsi que tu me remercies de mes bienfaits? Qui t'obligeait d'ailleurs à faire des souhaits si insensés? Tu veux être verrier, et tu ne sais pas le premier mot de ton état; est-ce ma faute? Ne t'ai-je pas invité au contraire à bien réfléchir sur les souhaits que tu avais à former? La raison, Peter, la prudence, voilà ce qui t'a manqué.

— La raison! la prudence! reprit insolemment Peter hors de lui de dépit et de rage, eh, mordieu! je suis aussi avisé que pas un, et tu vas le voir, nabot! »

Ce disant, il empoigna fortement le petit homme au collet, et se mit à crier à tue-tête : « Ha! ha! je te tiens maintenant, mon gaillard, et je prétends obtenir sur l'heure l'accomplissement du troisième souhait que tu dois m'accorder. Je veux donc, monsieur le trésorier de la forêt, je veux à l'instant même 200 000 thalers, une maison à la ville, une.... Miséricorde! » hurla tout à coup le souhaiteur insatiable, en secouant désespérément sa main.

Le petit génie, se transformant instantanément en une masse de verre incandescente, s'était évanoui entre les doigts de Peter, mais non sans y laisser la trace de cruelles brûlures.

Pendant plusieurs jours, la main enflée du pauvre diable lui rappela douloureusement son ingratitude et sa sottise ; mais avec sa blessure s'effacèrent ses remords.

« Bast ! finit-il par dire, qu'ils vendent ma verrerie s'ils le veulent, et ma maison et le reste ; ils ne m'ôteront toujours pas le gros Ézéchiel, et, tant que celui-là aura de l'argent le dimanche, je ne manquerai de rien.

— Fort bien, Peter ! Mais si le gros Ézéchiel allait ne plus rien avoir ? »

Et cela arriva un jour ; et ce fut en vérité un curieux exemple de calcul, ainsi qu'une frappante image de cette fureur aveugle qui entraîne le joueur.

Un dimanche donc (ses affaires s'embrouillaient de plus en plus, et le jeu seul pouvait l'arracher à ses soucis), Peter se rendit en voiture au cabaret.

Au bruit de son arrivée, les gens mirent la tête aux fenêtres.

« Voilà Peter le joueur ! » dit l'un.

Et l'autre : « Ah ! oui, l'Empereur de la danse, le riche verrier. »

Mais un troisième, branlant la tête, ajouta :

« Riche ! jadis, ça se peut bien ; mais à présent on cause fort de ses dettes, et, pas plus tard qu'hier, on m'a dit à la ville que le bailli ne tarderait pas longtemps à le venir saisir. »

Pendant que s'échangeaient ces propos, Peter

le richard saluait d'un petit air digne et protecteur les buveurs attablés.

« Bonsoir, tavernier, dit-il à l'hôte du Soleil-d'Or en descendant de voiture; le gros Ézéchiel est-il arrivé?

— Eh! dépêche donc, paresseux, répondit une grosse voix du fond du cabaret; il y a beau temps, ma foi! que nous sommes là à t'attendre cartes en main. »

Peter Munk se hâta d'entrer et vint s'asseoir à côté des autres autour du tapis vert; mais, en dépit de son ardeur à pousser les enjeux et malgré la hardiesse de ses coups, la partie se poursuivit longtemps avec des alternatives à peu près égales de perte et de gain : les joueurs ne pouvaient s'entamer.

Une fois la nuit venue, le cabaret se vida peu à peu, et bientôt il ne resta plus dans la grande salle, groupés autour d'une chandelle fumeuse et jouant toujours, que le gros Ézéchiel et Peter avec deux autres individus.

« Allons! c'en est assez pour aujourd'hui, » dirent ceux-là à leur tour en entendant sonner onze heures; il est temps d'aller retrouver nos femmes. Et ils se levèrent pour s'éloigner.

Ézéchiel se préparait à en faire autant; mais Peter, plus acharné que jamais, l'invita à rester encore et à continuer leur partie.

« Soit, dit Ézéchiel après quelques façons, mais il nous faut mener les choses rondement. Les cartes, c'est trop lent, et puis j'en suis las pour aujourd'hui; jouons donc aux dés à cinq florins le coup; moins, c'est un jeu d'enfant; cela te va-t-il? J'ai là, poursuivit-il en étalant sur la table le contenu de sa bourse, quelque chose comme cent florins.

— Moi, à peu près autant, dit Peter sans se donner la peine de compter.

—Dépêchons donc, » dit Ézéchiel; et, saisissant le cornet, il fit aussitôt rouler les dés.

Toute la soirée, avons-nous dit, les chances avaient été à peu près égales entre les joueurs, il n'y avait eu aucune veine marquée, et la partie s'était bornée en quelque sorte à un simple mouvement de va-et-vient. Mais à peine Ézéchiel et Peter se trouvèrent-ils seul à seul, que le gros homme, qui jusque-là avait plutôt gagné que perdu, vit soudain se déclarer contre lui la veine la mieux marquée. Il jurait comme trente charretiers, s'arrachait des poignées de cheveux et secouait les dés avec une violence toujours croissante. Parfois il lui arrivait d'amener un point assez élevé, mais Peter saisissait le cornet, le renversait négligemment, et toujours les points d'Ézéchiel étaient dépassés. Celui-ci, finalement, jeta sur la table ses cinq derniers florins.

« C'est mon reste, s'écria-t-il, mais nous ne nous

arrêterons pas pour cela, entends-tu? tu me prêteras bien une vingtaine de florins? Un bon compagnon n'a jamais refusé une revanche! et, par tous les diables d'enfer, je ne perdrai pas toujours.

— Vingt florins? cent, si tu veux, autant qu'il te plaira, » dit Peter exalté par le gain.

Pendant ce temps, le gros Ézéchiel secouait le cornet d'une main fiévreuse et faisait rebondir les dés sur la table.

« Dix-sept! s'écria-t-il; à la bonne heure donc! Je t'attends à présent, joue!

— Dix-huit! » cria Peter, et déjà sa physionomie s'épanouissait dans un large rire, lorsqu'une voix rauque, de lui bien connue, lui souffla dans l'oreille avec un accent ironique :

C'est le fond du sac!

Peter se retourna vivement; mais, en apercevant derrière lui la stature gigantesque du Hollandais Michel, un tremblement convulsif agita ses membres, et l'argent qu'il avait déjà ramassé s'échappa de ses mains.

Cependant le gros Ézéchiel, toujours tout au jeu et qui, lui, ne voyait pas le géant, demandait à Peter de lui prêter dix florins pour continuer la partie.

« Oui, oui, » dit Peter comme sortant d'un rêve.

Il fourra la main dans sa poche droite : elle était vide! dans la gauche: vide également! ici ni là

rien ne sonnait. Il tira sa veste, la palpa, la retourna, en inspecta les doublures ; mais il eut beau la secouer et la secouer encore, il n'en tomba pas un rouge liard.

« Malédiction ! s'écria-t-il tout à coup en se frappant le front, c'est fait de moi ! Ah ! triple fou que je suis ! »

Le malheureux venait de se rappeler son premier souhait : il avait demandé d'avoir toujours autant d'argent que le gros Ézéchiel. Celui-ci ayant tout perdu, du même coup les revenus de Peter s'étaient évanouis en fumée.

Tandis que le pauvre diable cherchait ainsi son argent sans le pouvoir trouver, l'hôte du Soleil-d'Or et le gros Ézéchiel le regardaient faire d'un œil stupéfait, et, malgré ses dires et ses protestations, ils ne voulaient pas croire qu'il n'eût plus rien sur lui. Pour les en convaincre, Peter leur abandonna ses poches à fouiller ; mais alors ils se fâchèrent tout de bon et jurèrent que l'ex-charbonnier n'était qu'un méchant magicien et qu'il avait fait disparaître son argent par quelque enchantement. Peter se défendait de son mieux et protestait que sa ruine était bien réelle ; mais la chose était trop invraisemblable pour qu'on pût l'accepter.

« Bon ! bon ! disait Ézéchiel, toute la forêt Noire saura le tour de gueux que tu m'as joué, misérable fripon !

— Et moi, ajoutait le cabaretier, dès demain matin, mon drôle, je veux courir à la ville et te dénoncer aux juges comme un infâme sorcier. Au moins aurons-nous la joie de te voir griller en place publique. »

Et tous les deux, tombant sur lui comme des furieux, lui mirent ses habits en pièces, le rouèrent de coups et le jetèrent à la porte du cabaret.

Tout penaud de sa déconvenue, la tête basse, Peter se glissait d'un pas furtif vers son logis. Pas une étoile ne brillait au ciel, point de lune; mais cependant, malgré l'ombre épaisse, le malheureux entrevoyait vaguement une sorte de colosse qui marchait à ses côtés.

« C'est fait de toi, Peter Munk, dit enfin le mystérieux personnage, tes prospérités sont à bout. Je te l'avais bien dit, le jour où tu refusas de m'écouter pour courir après ton nain stupide. Tu sais maintenant ce qu'il en coûte de mépriser mes conseils. Mais je ne t'en veux pas, j'ai compassion de ton sort au contraire; mets donc mon pouvoir à l'épreuve. Nul ne s'est jamais repenti, entends-tu, de s'être adressé à moi; et si les aspérités de la route ne te font pas peur, je serai demain tout le jour au Tannenbühl, prêt à te répondre si tu oses m'appeler. »

Peter avait bien reconnu tout d'abord celui qui lui parlait; mais les dents lui claquaient de terreur

en l'écoutant, et sans pouvoir articuler un seul mot, il s'enfuit vers sa maison, comme s'il eût eu mille légions de diables à ses trousses.

VII

Lorsque Peter Munk se rendit le lendemain matin à sa verrerie, pas un ouvrier n'était à son poste; mais, à leur place, il trouva certaines gens que l'on aime assez peu à voir chez soi : le bailli et ses recors.

Le bailli souhaita le bonjour à Peter et lui demanda d'un ton indifférent des nouvelles de sa santé. Tirant ensuite de sa poche une longue pancarte sur laquelle se déployaient en files interminables les noms des créanciers du pauvre diable, en regard des sommes par eux réclamées : « Pouvez-vous me solder cela, oui ou non? demanda-t-il avec un regard aigu et froid; dépêchons seulement, car je n'ai pas de temps à perdre, et il y a trois bonnes lieues d'ici à la prison. »

Peter accablé confessa sa ruine complète, et dit au bailli qu'il s'en rapportait à lui pour estimer au plus juste prix la maison et ses dépendances, la verrerie, les écuries, les chevaux, les voitures, etc. Mais, tandis que l'officier de justice, entouré de ses sergents, parcourait la maison

du haut en bas, inventoriant, prisant, verbalisant, le malheureux exproprié songeait, à part lui, qu'il n'y avait pas bien loin cependant de sa maison au Tannenbühl :

« Puisque le petit m'abandonne dans cette circonstance critique, se dit-il enfin, pourquoi n'essayerais-je pas une fois du géant ? »

Et la peur des sergents lui donnant des ailes, il vola plutôt qu'il ne courut vers le Tannenbühl.

En passant près de l'endroit où pour la première fois il avait parlé au petit verrier, il lui sembla qu'une main invisible s'efforçait de le retenir; mais il s'arracha à cette étreinte imaginaire et poursuivit sa course sans se retourner jusqu'aux limites qui séparaient les possessions des deux génies.

A peine eut-il franchi le fossé que, sans se donner le temps de reprendre haleine, il s'écria :

« Michel ! *Mynheer* Michel ! »

Et soudain le gigantesque flotteur se trouva devant lui, botté jusqu'aux cuisses et l'aviron sur l'épaule.

« Tu viens donc à moi? dit le colosse en riant d'un gros rire. Eh bien ! mon pauvre Peter, tes gredins de créanciers veulent donc t'écorcher vif et se partager tes dépouilles? Mais sois tranquille, va, ceux que je protége sont bien défendus. Tous tes malheurs, je te l'ai déjà dit, viennent de ton maudit nain de verre ; de ce piétiste, de ce bigot, de ce liardeur, la bouche toujours pleine de ser-

mons et les mains toujours vides. Eh, morbleu! quand on donne, on doit bien donner; et non pas comme ce grigou. Viens donc, poursuivit-il en s'enfonçant dans la forêt, suis-moi dans ma maison, nous verrons là si nous pouvons faire affaire ensemble. »

« Affaire ensemble, se dit Peter mentalement, qu'est-ce que cela signifie? que peut-il me demander? que puis-je lui vendre? devrais-je m'engager à le servir? que peut-il vouloir de moi? »

Tout en ruminant ainsi en lui-même, il grimpait péniblement derrière son conducteur un sentier escarpé qu'il ne connaissait pas et qui bientôt se trouva brusquement coupé par un profond et sombre ravin dont les flancs taillés à pic semblaient interdire toute idée de descente. Le Hollandais Michel n'en fit qu'une enjambée, ni plus ni moins que si c'eût été un simple degré d'escalier. Mais à peine fut-il parvenu au bas, qu'à la grande stupéfaction de Peter, il devint tout à coup aussi haut qu'une tour d'église; et, son bras s'allongeant dans l'espace, il tendit à notre héros une main aussi large qu'une table d'auberge :

« Assieds-toi là-dessus, lui cria-t-il d'une voix sourde et qui retentit lugubrement dans la vallée comme un glas funèbre, assieds-toi sur ma main, te dis-je, et retiens-toi à mes doigts pour ne pas tomber. »



Subjugué par la terreur, Peter prit place en tremblant sur la main formidable du géant, et se cramponna des deux bras à son pouce comme au fût d'une colonne.

Ils allèrent ainsi pendant quelque temps en s'enfonçant de plus en plus dans les profondeurs du ravin, et, chose étrange ! bien qu'ils descendissent toujours, l'obscurité n'augmentait cependant pas autour d'eux. Tout au contraire, la forêt était comme illuminée par une lueur fantastique d'un si fulgurant éclat, que les yeux de Peter avaient peine à la supporter.

Cependant, et tout en continuant de cheminer, le Hollandais Michel s'était rapetissé peu à peu, et il avait tout à fait repris sa taille habituelle, lorsqu'il s'arrêta avec mons Peter devant une maison d'honnête apparence et semblable en tout aux habitations des riches paysans de la forêt Noire.

La chambre dans laquelle ils entrèrent ne différait en rien non plus de celles des autres gens du pays, si ce n'est qu'elle avait l'air déserte et inhabitée.

C'était, du reste, le mobilier qui se voit partout : l'horloge de bois, l'énorme poêle à carreaux de faïence, les larges bancs de chêne le long des murs, et enfin, sur les dressoirs, les ustensiles de ménage accoutumés.

Après avoir fait signe à son hôte de prendre place

derrière une large table de noyer poli, Michel sortit un instant et revint bientôt avec une cruche de vin et des verres. Il versa, et tous deux se mirent à bavarder comme de vieilles connaissances. Michel, qui paraissait avoir vu du pays, s'étendit avec complaisance sur les joies de ce monde, et notamment sur les plaisirs réservés aux voyageurs. Il décrivit avec des paroles de flamme les beautés des pays étrangers, les villes monumentales, les fleuves immenses, et Peter, qui l'écoutait de toutes ses oreilles, laissa éclater enfin son ardent désir de quitter, lui aussi, sa paisible forêt Noire pour courir le monde à son tour.

Michel poursuivit :

« Mais ces joies de la vie que tu convoites, ce n'est qu'aux hommes forts qu'il est donné de les conquérir. Il faut pour les atteindre marcher hardiment au milieu des autres hommes, l'œil fixé sur le but où l'on tend, et jamais ne s'en laisser détourner par ces considérations niaises dont les faibles et les lâches prétendent faire des vertus, et qui ne sont autre chose que les tressaillements nerveux d'un cœur mou. Voyons, j'en appelle à toi-même. Quand tu as résolu quelque entreprise, malgré l'ardeur de ton désir et la force de ton bras, ne suffit-il pas de quelques battements de ton cœur stupide pour énerver ton courage et te faire trembler ? Scrupules imbéciles, ridicules froissements d'amour-propre, voilà

ce que vous ressentez presque tous dans chaque circonstance de la vie... Et pourquoi diable un garçon sensé se laisse-t-il chagriner par de pareilles sottises? Dis-moi, as-tu ressenti quelque chose dans la tête lorsque cet individu auquel tu avais gagné son argent t'appela l'autre jour tricheur et mauvais drôle ? As-tu souffert de l'estomac quand le bailli est venu te signifier d'avoir à déguerpir de la maison ? Qu'est-ce donc, je te le demande, qu'est-ce donc qui t'a fait mal ?

— Le cœur, dit Peter, tandis qu'il appuyait la main sur sa poitrine palpitante, car il sentait encore à ce souvenir son cœur se soulever douloureusement.

— Tu as jeté (que mes paroles ne te fâchent pas, je veux seulement t'instruire et t'éclairer), tu as jeté des centaines de florins à de misérables mendiants et autres canailles; à quoi cela t'a-t-il servi? Ils t'ont béni en retour et t'ont souhaité une bonne santé ; t'en es-tu mieux porté ? Eh ! maître sot, pour la moitié de la somme que tu as ainsi gaspillée, tu aurais entretenu près de toi un médecin dont les conseils auraient mieux valu, j'imagine, que toutes les patenôtres de tes porte-besaces. Des bénédictions ! ah ! oui, cela vous fait une belle jambe le jour où l'on est saisi et chassé de chez soi ! Et maintenant, dis un peu, qu'est-ce qui te poussait à fouiller dans ta poche, aussi souvent qu'un pauvre te tirait son chapeau crasseux ? Eh ! mon pauvre Peter, ton

cœur, encore ton cœur, et non pas tes yeux, ni ta langue, ni ton bras, ni tes jambes, mais ton cœur toujours. Vois-tu bien, mon brave Peter? tu prends, comme on dit, les choses trop à cœur.

— Mais comment se garantir de cela? Dans ce moment même, je me donne toutes les peines du monde pour comprimer les mouvements de mon cœur, et malgré moi il bat toujours et me fait mal.

— Oh! toi certainement, s'écria Michel en riant, toi, pauvre diable, tu ne peux rien là contre; mais moi, c'est différent. Donne-moi un peu cette petite machine qui bat sous ta mamelle gauche, et tu verras comme tu t'en trouveras aise.

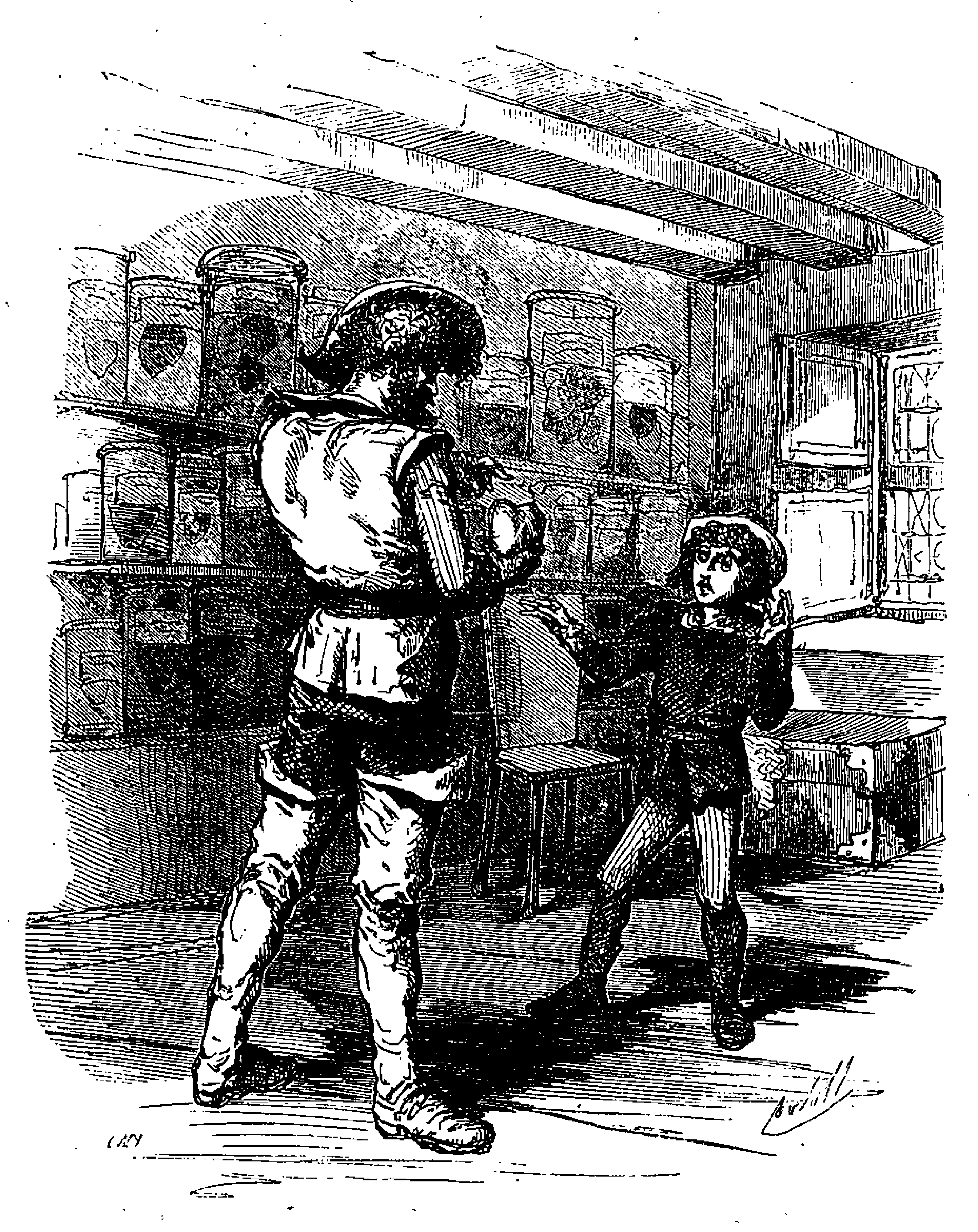
— A vous! mon cœur? s'écria Peter en se reculant d'effroi. Mais je mourrais à l'instant même!

— Rassure-toi, mon garçon, dit Michel d'un ton bonhomme : si l'un de messieurs vos chirurgiens ordinaires voulait te faire cette opération, tu en mourrais à coup sûr, mais avec moi c'est une autre affaire. Viens ici dedans, viens et convaincs-toi par tes propres yeux. »

En disant ces mots, Michel se leva; il ouvrit la porte d'une seconde chambre, et du geste il invita son hôte à l'y suivre.

Peter sentit son cœur se contracter convulsivement lorsqu'il franchit le seuil de cette chambre; mais il n'y prit pas garde, tant le spectacle qui s'offrit à ses regards était étrange et prodigieux.

Sur de nombreux rayons de bois disposés le long de la muraille, des vases de verre remplis d'une liqueur transparente et rougeâtre étaient rangés côte à côte,



et dans chacun de ces vases était renfermé un cœur d'homme, et sur les couvercles étaient collées des

étiquettes portant des noms que Peter lut avec une avide curiosité.

Là était le cœur du bailli de F...., le cœur du gros Ézéchiel, le cœur du Roi de la danse, le cœur du maître forestier. Plus loin, Peter compta six cœurs d'accapareurs de blé, huit d'officiers recruteurs, trois d'usuriers; bref, c'était la collection des cœurs des personnages les plus considérés de la province à vingt lieues à la ronde.

« Vois! dit le Hollandais Michel; tous ceux-là ont rejeté loin d'eux les soucis de la vie et ses tourments. Aucun de ces cœurs ne bat plus d'inquiétude et de douleur, et leurs anciens possesseurs se trouvent fort bien, je t'assure, d'avoir expulsé de leur maison cet hôte incommode.

— Mais à la place du cœur, que portent-ils donc maintenant dans la poitrine? demanda Peter en proie à une sorte d'égarement vertigineux.

— Ceci, répondit Michel; et en même temps il présentait au charbonnier un cœur de pierre.

— Est-il possible? s'écria Peter Munk d'une voix étranglée, et sans pouvoir réprimer un frisson qui lui courut tout le long de la peau, un cœur de marbre! Mais dites donc, *Mynheer*, cela doit être bien froid dans la poitrine?

— Je ne dis pas non; mais, loin de vous gêner, cela vous procure au contraire une fraîcheur délicieuse. Où donc, en définitive, où donc est la né-

cessité qu'un cœur soit chaud comme un tison? En hiver, cette chaleur-là ne sert pas à grand'chose, et si l'on a froid, un bon verre de kirsch vous réconforte mieux qu'un cœur chaud; en été, par contre, quand une atmosphère embrasée enveloppe la terre, tu ne saurais croire combien cela vous rafraîchit d'avoir un cœur de marbre. Et puis, ainsi que je te l'ai dit, avec ces cœurs-là, plus de soucis, de crainte, de sotte compassion ni de chagrin d'aucune sorte.

— Et c'est là tout ce que vous avez à me donner? dit Peter désappointé et mécontent; j'ai besoin d'argent et vous m'offrez un caillou.

— Un peu de patience donc, mon cher, et laisse-moi conclure. Voyons! cent mille florins te suffiront bien, j'imagine, pour commencer? D'ailleurs, si tu sais t'en servir en habile homme, tu ne tarderas pas à t'en faire un million.

— Cent mille florins! s'écria le pauvre charbonnier, éperdu de joie; vous avez dit cent mille florins, *Mynheer?* » Et portant vivement la main à sa poitrine : « Tout beau! mon cœur, ne bats pas si vite! nous allons bientôt nous séparer. Marché conclu, Michel; donne-moi la pierre et l'argent, et puisses-tu en même temps arracher de mon sein les soucis qui me rongent!

— A la bonne heure, donc! je savais bien que tu étais un garçon d'esprit, dit le géant avec un rire narquois. Viens par ici, mon brave Peter, que nous

buvions encore un coup, et puis je te compterai ton argent. »

Ils revinrent s'attabler dans la première chambre, et de rasade en rasade, le broc de Michel versant toujours et ne se vidant jamais, Peter, étourdi par les fumées du vin, finit par tomber dans un profond et lourd assoupissement.

VIII

Le ci-devant charbonnier fut réveillé par les joyeuses fanfares d'un cornet de postillon. O miracle! il était assis dans une superbe voiture que quatre chevaux courant ventre à terre emportaient sur une large route. Il mit la tête à la portière, et derrière lui, bien loin déjà, il aperçut dans un lointain bleuâtre les dernières cimes de la forêt Noire se découpant en silhouette vaporeuse sur l'azur du ciel.

« Où suis-je? est-ce bien moi? » s'écria tout d'abord notre héros en se palpant et se pinçant pour s'assurer qu'il ne rêvait pas; car il ne pouvait se persuader que c'était lui, le gueux de la veille, qui se trouvait à cette heure en si riche équipage. Ce qui le portait surtout à douter de son identité, c'est qu'en contemplant sa personne du haut en bas, il ne

retrouvait plus trace sur lui de son ancien costume. Mais peu à peu, il lui revint un souvenir si net de tout ce qui lui était arrivé, qu'en dépit des réflexions et des doutes que faisait naître en lui l'étrangeté de sa situation, il finit par s'écrier : « Eh! oui, oui, c'est positif, c'est bien moi, le charbonnier Peter, et non un autre! »

Cependant, tout en continuant de courir la poste, il s'étonnait de ne ressentir aucune émotion en quittant pour la première fois sa paisible patrie et les forêts qui l'avaient si longtemps abrité. Il pensa à sa mère, la pauvre vieille Barbe, qu'il abandonnait sans ressources, sans appui! et l'idée de sa misère ne put arracher une larme de ses yeux, un soupir de son sein!

« Ah! je comprends, se dit-il tout à coup avec un long bâillement : pleurs et soupirs, regret de la patrie, chagrins, tout cela vient du cœur, et le mien est bien loin à présent, et celui que m'a donné *Mynheer* Michel en échange est un cœur de pierre, et que rien n'émeut. »

Il appuya fortement sa main gauche sur sa poitrine : rien n'y battait plus.

« Bon! se dit Peter, si le vieux drôle me tient aussi bien parole pour les cent mille florins que pour le cœur, je suis à mon affaire. » Et il se mit à fouiller sa voiture en tous sens.

Les coffres regorgeaient d'habits magnifiques, de

bijoux, d'armes de luxe et de toutes ces mille inutilités dont s'entoure l'opulence. Peter, cependant, cherchait toujours et commençait à s'impatienter et à s'inquiéter de ne pas découvrir le trésor promis par Michel, et qui devait lui assurer la perpétuité des jouissances dont il n'avait eu jusqu'ici qu'un avant-goût. A force de fureter, il mit enfin la main sur le pot aux roses. Du fond d'une poche secrète toute gonflée de thalers d'or, il retira, d'une main fiévreuse, un portefeuille de maroquin rouge renfermant des traites et des lettres de crédit sur toutes les banques de l'Europe.

« Enfin ! s'écria-t-il d'une voix sourde en contemplant cette fortune avec des yeux étincelants. Enfin ! j'ai donc ce que je voulais ; je suis riche, je vais être heureux ! »

Tranquille désormais sur l'avenir, il s'installa confortablement dans un coin de sa berline, et, tandis que ses chevaux l'emportaient au triple galop et dévoraient l'espace, lui-même, s'abandonnant aux douceurs d'un demi-sommeil, laissa sa pensée vagabonder sans frein à travers les rêveries les plus extravagantes.

Pendant deux années pleines, le charbonnier Peter vécut ainsi de la vie d'un riche touriste. Courant de ville en ville et d'auberge en auberge, il se faisait montrer çà et là tout ce que chaque pays pouvait offrir à la curiosité d'un voyageur ; mais

ici ni là rien ne le réjouissait. Tableaux, monuments, musique, danse, chefs-d'œuvre des arts ou beautés naturelles, son cœur de pierre ne prenait part à rien : ses yeux et ses oreilles, comme des instruments émoussés, recevaient toujours l'impression matérielle des objets, mais sans pouvoir en dégager désormais le sens intellectuel et la beauté intime.

Manger et boire, et bien repu s'endormir, telle



était l'unique joie que fût capable de goûter encore notre misérable millionnaire. Et il vivait ainsi, courant le monde sans pensée et sans but, s'arrêtant de lassitude, mangeant pour se distraire et dormant le plus qu'il pouvait.

De temps à autre, cependant, et quelque soin

qu'il prît de s'étourdir, il lui revenait en pensée qu'il avait été plus gai jadis et plus heureux, alors qu'il n'était qu'un pauvre diable et qu'il lui fallait travailler pour gagner sa vie. Dans ce temps-là, il suffisait de quelque beau point de vue, d'un simple refrain montant de la vallée, d'un vague parfum apporté par la brise, pour que son âme s'épanouît et se sentît doucement remuée. Dans ce temps-là, lui, dont le palais blasé ne savait plus apprécier aujourd'hui que la cuisine la plus recherchée et la plus savante, dans ce temps-là, il attendait impatiemment pendant de longues heures, et il mangeait avec délices la nourriture grossière que sa mère lui apportait à son fourneau.

Tandis qu'il se retraçait ainsi sa vie passée, une idée vint frapper Peter Munk. Il lui parut extraordinaire, étrange, qu'à présent qu'il était riche et pouvait satisfaire tous ses caprices, il n'eût plus de ces accès de franc et large rire que faisait naître jadis en lui la plus légère plaisanterie. Maintenant, si d'autres riaient en sa présence, ou lui soumettaient quelque observation piquante ou railleuse, il tordait la bouche par politesse, afin de grimacer un sourire ; mais ses lèvres seules riaient, et non son cœur. Et il sentit alors qu'il était excessivement calme en effet, mais non heureux cependant; et, quoique son cœur de pierre ne lui permît de ressentir ni mal du pays, ni chagrin d'aucune sorte, le vide de son

existence, la satiété, l'ennui, le poussèrent à la fin à reprendre le chemin de sa patrie.

Au sortir de Strasbourg, et lorsque les vastes forêts qui avaient abrité son berceau déroulèrent devant ses yeux leurs sombres masses; lorsqu'il revit de nouveau la carrure puissante et les bonnes et cordiales figures des Schwarzwœlder, lorsque son oreille, enfin, reconnut cet accent du pays, rude et profond, mais sonore et bien timbré, il porta vivement la main à son cœur; car il lui semblait que son sang courait plus rapide au-dedans de lui, et il crut un instant qu'il allait pleurer et rire à la fois. Mais quelle folie d'aller s'imaginer cela! Peter Munk avait un cœur de pierre, et les pierres sont mortes, et elles ne peuvent ni rire ni pleurer.

Sa première visite fut pour le Hollandais Michel, qui le reçut comme un vieil ami.

« Eh bien! j'ai voyagé, lui dit Munk, j'ai été partout, j'ai tout vu; mais ce sont partout les mêmes visages et les mêmes sottises, la même nature et la même cuisine, et partout je n'ai trouvé qu'ennui, dégoût, satiété. Votre cœur de pierre vous garantit de maintes choses désagréables, il est vrai; je ne m'irrite jamais, je ne suis jamais affligé, mais aussi je n'ai jamais la moindre satisfaction, jamais un mouvement de joyeuse humeur, et vivre ainsi, voyez-vous, c'est être à moitié mort. Ne pourriez-vous donc pas m'amollir un peu ce cœur de pierre, le rendre

un peu plus susceptible d'émotion ? ou, par ma foi ! si cela ne se peut, j'aime encore mieux reprendre mon vieux cœur. Aussi bien, depuis vingt-cinq ans, nons étions habitués l'un à l'autre, et si parfois il me tourmentait ou me faisait faire quelque sottise, c'était en somme un cœur vif et gai, et qui m'allait encore mieux que votre caillou. »

Le géant ricana d'un air amer et farouche.

« Ta, ta, ta, ta, ta, comme tu y vas, mon gaillard, et comme tu dégoises cela ! crois-tu donc que c'est ainsi que l'on traite les affaires ? Tu veux, tu ne veux plus. Non, non, ce qui est fait est fait, mon cher, et il n'y a plus à s'en dédire, en cette vie du moins. Une fois mort, c'est autre chose : ton cœur mollasse et sensible te sera rendu alors, et tu pourras de nouveau, selon qu'il t'adviendra, ressentir la douleur ou la joie. »

Et comme Peter, abasourdi par cette révélation, ne répliquait pas un seul mot, Michel poursuivit :

« Laissons donc là ces enfantillages et parlons sérieusement. Tu as voyagé, dis-tu ? Tu as couru le monde en tout sens, et tu n'as rencontré au bout de toutes tes pérégrinations qu'ennui et dégoût ? Cela n'a rien d'étonnant, parbleu ! En vivant comme tu l'as fait pendant ce temps, en cherchant seulement à satisfaire une vaine curiosité bientôt émoussée, en ne donnant à tes courses aucun but, à ta vie aucun

intérêt, il était inévitable qu'il en fût ainsi. Mais fixe-toi à présent quelque part dans la forêt, construis une maison, marie-toi, fais valoir ta fortune, et je te réponds qu'avant peu tu ne regretteras plus ton marché. C'est une occupation seulement qui t'a manqué, mon brave Peter; c'est l'oisiveté de grand seigneur dans laquelle tu as vécu depuis deux années qui est la seule cause de ton ennui, et c'est à tort que tu en accuses le cœur que je t'ai donné. Suis donc mon conseil, je te le répète et tu t'en trouveras bien. »

Peter comprit que Michel avait raison, du moins en ce qui concernait l'oisiveté, et, pour donner un but à son activité, il se proposa de trafiquer et de spéculer à outrance, jusqu'à ce qu'il fût devenu plus riche à lui tout seul que tous les richards de la forêt Noire.

Michel sourit d'un air diabolique en entendant le charbonnier exprimer ce désir, et, pour l'encourager dans ces dispositions, il lui fit un nouveau cadeau de cent mille florins; après quoi Peter Munk serra la main du géant, et ils se quittèrent bons amis.

Bientôt le bruit se répandit dans la forêt Noire que le charbonnier Peter Munk, ou Peter le Joueur, comme on l'appelait plus habituellement, était de retour au pays, et qu'il était plus riche encore qu'on ne l'avait connu jadis.

Alors, comme toujours, on vit se jouer la farce ordinaire.

Quand Peter Munk s'était vu réduit à la besace, on l'avait chassé ignominieusement du *Soleil d'Or;* le jour où il y refit sa première apparition, par une belle après-midi de dimanche, les gens se précipitèrent en foule au-devant de lui et le félicitèrent à qui mieux mieux. Ceux-ci le complimentaient sur sa bonne mine; ceux-là s'inquiétaient, avec une sollicitude exagérée, de l'état de sa santé; les uns vantaient la beauté de son cheval, les autres s'empressaient de lui tirer leur chapeau : bref, c'était de toute part un assaut général de politesses et de prévenances envers *monsieur* Peter. Et quand *monsieur* Peter eut empoigné les cartes et qu'on le vit comme autrefois jouer un jeu d'enfer avec le gros Ézéchiel, le passé fut complétement oublié, et, bien qu'il eût jadis fait un trou à la lune, *monsieur* Peter fut tenu en aussi haute estime que jamais.

Il ne prit pas, du reste, le métier de verrier, qui jadis lui avait si mal réussi, mais celui de marchand de bois. Ce n'était pour lui d'ailleurs qu'une sorte de manteau derrière lequel il abritait ses opérations réelles. Sa principale affaire était le commerce des blés et la banque, ou, pour mieux dire, l'accaparement et l'usure. Petit à petit, vendant par-ci, prêtant par-là, achetant de toute main et trafiquant sur tout, la moitié de la forêt Noire se trouva sa débitrice.

Il vivait alors dans les meilleurs termes avec le bailli. Loin de lui en vouloir de la dureté avec laquelle il l'avait autrefois chassé de chez lui, il l'invitait au contraire à toujours agir de même vis-à-vis des débiteurs en retard. Si donc il arrivait que quelque pauvre diable ne pût s'acquitter au jour dit envers M. Peter Munk, aussitôt le bailli montait à cheval avec ses sergents, et, sans écouter réclamations ni doléances d'aucune sorte, il estimait, saisissait et vendait sur-le-champ les meubles et la maison, et chassait impitoyablement dans la forêt père, mère et enfants.

Dans les premiers temps, ces dures façons de procéder causèrent quelques ennuis au riche Peter. Les malheureux expropriés venaient en foule assiéger sa porte, les hommes le suppliant de leur accorder un délai, les femmes se lamentant et pleurant à ses pieds dans l'espoir d'amollir son cœur de pierre, les enfants enfin gémissant et criant de leurs petites voix grêles pour obtenir un petit morceau de pain; mais lorsqu'il eut acheté une paire d'énormes chiens de boucher, cette musique de chats, comme disait le brutal Peter, ne revint plus lui écorcher les oreilles. Si d'aventure quelques misérables déguenillés se présentaient devant sa porte, le féroce charbonnier faisait entendre un sifflet aigu, et soudain ses dogues s'élançaient sur ces infortunés qui s'éparpillaient en toute hâte en poussant des cris de détresse.

Parmi tous ces gueux, dont la misère le laissait insensible, mais dont la vue lui répugnait, une vieille femme le fatiguait particulièrement par son aspect désolé, et cette femme, ô crime! n'était autre que la pauvre Barbe Munk, la mère de Peter.

Après la vente de la verrerie, la bonne femme, qui ne possédait aucune ressource personnelle, était tombée dans le dénûment le plus absolu; et son fils, lorsqu'il fut redevenu riche, grâce aux sortiléges du Hollandais Michel, son fils au cœur de pierre avait quitté la forêt Noire, ainsi que nous l'avons vu, sans plus songer à la pauvre vieille dont le sein l'avait nourri et qu'il laissait derrière lui sans abri et sans pain.

Elle venait donc là de loin en loin, débile, caduque, demi-courbée sur un bâton. Elle s'arrêtait devant la porte, n'osant la franchir et s'avancer jusqu'au seuil du maître, car maintes fois elle avait été poursuivie par les chiens; mais elle y revenait toujours néanmoins, tant il lui était douloureux de vivre d'aumônes étrangères, tandis que son fils aurait pu si facilement subvenir à ses modestes besoins.

Quant à Peter, son cœur de marbre n'éprouva jamais le plus léger tressaillement en contemplant ces traits flétris par la misère, ce regard suppliant, ces mains amaigries et tremblantes; et quand la pauvre vieille venait le samedi soir frapper à sa

porte, pour s'en débarrasser au plus vite, il tirait de sa poche une pièce de six batz, l'enveloppait dans du papier et l'envoyait porter à la *mendiante.*

Et la *mendiante* murmurait d'une voix éteinte un remercîment et une bénédiction, et Peter l'entendait s'éloigner en toussant et d'un pas alourdi; mais un instant après, il avait tout oublié, sinon qu'il venait encore de débourser six batz inutilement.

IX

Peter devenait chaque jour de plus en plus riche: ses greniers étaient pleins, ses celliers encombrés; sa caisse regorgeait d'or; son portefeuille, bourré de billets, menaçait de crever; mais hélas! malgré la promesse de Michel, il n'en était pas plus gai pour cela.

Il résolut de se marier.

Peter savait bien que, dans toute la forêt Noire, il n'était pas un père qui ne se fût trouvé fort honoré de lui donner sa fille; mais notre millionnaire était difficile et glorieux, et, de même qu'il aimait à entendre vanter l'habileté avec laquelle il avait su conquérir une fortune qu'en réalité il devait au hasard seul, de même il voulait que dans cette occasion encore on n'eût qu'à louer son bonheur et son esprit. Il se mit donc à courir les villages et

les fermes isolées, inspectant par-ci, s'informant par-là, cherchant partout; mais aucune jolie fille du pays ne lui semblait l'emporter assez sur ses compagnes pour qu'il la jugeât digne de devenir Mme Peter Munk.

Il était sur le point de renoncer à sa poursuite, lorsqu'un jour, par hasard, au milieu d'un marché, il entendit vanter devant lui, comme une merveille de beauté et le plus rare assemblage de toutes les vertus, la fille d'un pauvre bûcheron du voisinage. Elle vivait, disait-on, d'une vie paisible et retirée, ne se répandant point au dehors, et conduisait avec tant d'habileté le pauvre ménage de son père, que, de la misère du bonhomme, elle avait su quasi faire une demi-aisance. Jamais, d'ailleurs, on ne l'avait vue à la salle de danse, non pas même le jour de la Pentecôte ou de la fête patronale du village.

« Modeste, soumise, casanière, habituée à la gêne et par conséquent connaissant le prix de l'argent; avec cela la plus belle fille du pays, c'est justement la femme qu'il me faut, » se disait à part lui l'avare Peter en écoutant de toutes ses oreilles les éloges enthousiastes que prodiguaient à cette merveille de la forêt Noire tous ceux qui la connaissaient.

Montant donc à cheval aussitôt, il partit tout d'un trait dans la direction qu'on lui avait indiquée.

Le père de la charmante Lisbeth, peu habitué

à de pareilles visites, fut grandement surpris en voyant un *beau monsieur* s'arrêter et mettre pied à terre devant sa misérable hutte. Mais son étonnement, ou pour mieux dire sa stupéfaction ne connut plus de bornes, et il faillit tomber à la renverse, lorsqu'il apprit que son hôte n'était rien moins que le riche Peter en personne et qu'il voulait devenir son gendre.

Le bonhomme n'éleva pas d'objection, on peut le croire, et ne fit pas comme certains beaux-pères qui demandent à voir, à réfléchir, à s'informer. Il s'imaginait, le pauvre diable, que ses soucis et sa misère et les fatigues de sa bonne Lisbeth allaient enfin avoir leur terme. Il s'empressa donc d'adhérer aux brusques propositions de Peter, sans seulement consulter sa fille ; et la douce enfant était si soumise, et elle aurait tant craint de troubler la joie que manifestait le vieillard en paraissant hésiter à ratifier sa parole, que, sans faire la moindre observation, elle consentit à devenir huit jours après Mme Peter Munk.

Mais hélas ! il n'en alla pas aussi bien pour les pauvres gens qu'ils se l'étaient imaginé de prime abord.

Lisbeth savait tenir un ménage, certes, et conduire une maison avec économie ; elle croyait bien, si modeste qu'elle fût, n'avoir rien à apprendre de ce côté-là : et pourtant, quoiqu'elle y apportât

une application de tous les instants, elle ne pouvait satisfaire son mari en rien.



La pauvre enfant était naturellement compatissante, et l'un de ses plus grands chagrins jadis était de ne pouvoir soulager tous les malheureux qui

s'adressaient à elle. Riche à présent par son mari, dans la naïveté et la bonté de son cœur, elle ne croyait pas mal faire, la tendre femme, en donnant par-ci par-là un pfennig à une mendiante, ou bien une petite goutte de schnaps à quelque vieux bonhomme. Mais lorsqu'un beau jour maître Peter s'aperçut des dispositions charitables de sa femme, il se fâcha tout rouge contre elle, et d'une voix rude et le regard courroucé, il lui dit:

« Qui t'a permis, drôlesse, de disposer ainsi de ma fortune et de la gaspiller comme tu le fais en la distribuant aux gueux et aux coureurs de grands chemins? As-tu apporté quelque chose dans la maison, pour avoir le droit de faire ainsi des largesses à tort et à travers? La besace de ton père ne contenait pas de dot, que je sache, et cependant tu fais danser l'argent comme une princesse. Que je t'y reprenne encore une fois, et tu sentiras le poids de ma main! »

A ces violentes et sauvages paroles, à ces reproches amers et blessants, la douce Lisbeth ne sut que baisser la tête; et bien souvent depuis lors, retirée tristement dans sa chambre, elle pleura et gémit sur la dureté de cœur de son époux.

« Ah! soupirait-elle avec douleur, que ne suis-je encore dans la pauvre hutte de mon père, plutôt que d'habiter la maison du riche mais avare Peter Munk! »

Et quelle douleur eût été la sienne, hélas! la pauvre naïve enfant, si elle eût su que son mari avait troqué le cœur qui lui venait de Dieu contre un affreux cœur de pierre, dur, glacé, et incapable d'amour pour elle ni pour personne!

Cependant, depuis que Peter s'était emporté contre elle en paroles si furibondes à raison de ses charités, lorsque la bonne Lisbeth était assise devant la porte et qu'un mendiant demi-nu, affamé, passait devant elle et la saluait en lui adressant une humble prière, la tendre femme fermait les yeux, afin d'essayer d'échapper à ce spectacle navrant, et sa main se contractait avec force, de peur qu'instinctivement, et malgré elle en quelque sorte, elle n'allât chercher dans sa poche un pauvre petit kreutzer.

Il advint de là que la bonne Lisbeth se vit décriée dans la forêt Noire tout autant que jadis on l'avait vantée; et bientôt même, la pauvre femme ne s'ouvrant à personne de la dure contrainte qu'elle subissait, elle passa pour être plus avare encore que son mari.

Or, voici qu'un jour dame Lisbeth était assise devant sa porte et filait en chantonnant un lied. Elle était seule à la maison; maître Peter était parti depuis le matin pour la ville et devait y passer tout le jour pour ses vilaines affaires d'argent. Au-dessus de la tête blonde de la fileuse, un ciel pur et bleu resplendissait gaiement; les oisillons chantaient

sous la ramée, l'insecte bruissait dans l'herbe ; c'était une de ces journées bénies où l'on se sent heureux de vivre, où l'on a besoin d'aimer. Et le cœur naïf de Lisbeth riait comme le ciel, et sa joie, de même que celle des oiseaux du bon Dieu, éclatait en chansons.

Sur ces entrefaites apparut sur la route un pauvre vieux petit homme, portant sur ses épaules courbées un grand sac de toile d'un volume et d'un poids énorme, et, quoiqu'il fût loin encore, on entendait le malheureux soupirer et gémir sous le faix qui l'écrasait.

Dame Lisbeth fut saisie de compassion à cette vue : « Est-il possible, se disait-elle, qu'il existe des êtres assez durs pour condamner un être si chétif à porter une charge aussi lourde ! »

Cependant le petit homme avançait, toujours haletant et chancelant. Mais lorsqu'il fut arrivé en face de dame Lisbeth, épuisé, n'en pouvant plus, il jeta bas son fardeau et faillit tomber lui-même de fatigue et de besoin.

« Hélas ! ma bonne dame, ayez pitié de moi ! gémit-il d'une voix éteinte. Un verre d'eau seulement, je vous en prie ; je ne saurais aller plus loin, je me meurs.

— Mais à votre âge aussi, mon brave homme, dit Lisbeth, doucement grondeuse, cela n'est pas raisonnable de porter un pareil fardeau.

— Il le faut bien, repartit le pauvre homme, quand la misère vous y contraint et qu'on ne peut autrement gagner le pain de chaque jonr. Ah! une dame riche comme vous ne sait pas ce que c'est que la faim, la fatigue, et combien cela vous soulage de trouver quelques gouttes d'eau fraîche par une pareille chaleur. »

Ces accents plaintifs, cette humble demande remuèrent la tendre Lisbeth jusqu'au fond de l'âme. Elle se précipita dans la maison, prit une cruche sur le dressoir et la remplit d'eau fraîche; mais comme elle revenait et qu'elle n'était plus qu'à quelques pas du pauvre petit vieux, en le voyant affaissé sur son sac, et l'air si misérable, si dolent, elle fut prise de pitié grande, et sa charité l'emporta sur sa soumission habituelle.

« Mon mari n'est pas à la maison, pensa-t-elle, il ne le saura pas; » et laissant là sa cruche, elle emplit de vin un large et haut gobelet, posa dessus une belle tranche de pain de seigle, et l'apporta au vieillard. « Tenez, mon bon père, dit-elle de sa voix d'ange, voici un bon coup de vin; cela vous vaudra mieux que de l'eau, car vous avez un bien grand âge. Mais ne buvez pas trop vite et mangez un peu de pain auparavant. »

Le petit vieillard regardait la jeune femme avec une émotion contenue. A la fin, de grosses larmes

jaillirent de ses yeux affaiblis, et, après avoir bu, il dit :

« Je suis bien vieux, et mon expérience est longue, mais je n'ai jamais rencontré, je vous le dis en toute vérité et reconnaissance, dame Lisbeth, je n'ai jamais rencontré de personne plus compatissante que vous et dont la cordialité sût mieux que la vôtre ajouter encore au prix du bienfait. Oui, tous les bonheurs vous sont dûs; tant de bonté ne saurait rester sans récompense.

— Non, par tous les diables! et la récompense ne se fera pas attendre, » cria une voix terrible.

Lisbeth et le vieillard se retournèrent effrayés : Peter Munk était devant eux, le visage empourpré de colère, la lèvre frémissante; ses yeux étincelaient.

« Et ce n'est pas encore assez, poursuivit-il d'une voix hachée par la fureur, ce n'est pas encore assez d'héberger de pareils gueux; tu leur verses mon meilleur vin, et dans mon propre verre! »

Lisbeth s'était jetée aux pieds de son mari et le conjurait de lui pardonner, en invoquant la grande misère du pauvre homme, et son âge, et sa faiblesse; mais le cœur de pierre ne comprenait rien à toutes ces choses. « Tiens, voilà ta récompense! » hurla Peter Munk, en faisant tournoyer dans l'air le fouet qu'il tenait à la main; et du pommeau d'ébène il frappa si rudement le front de l'infortunée Lis-

beth, qu'elle s'affaissa sans vie entre les bras du vieillard.

A cette vue, Peter éprouva pendant un moment une sensation étrange et comme un vague regret de son emportement. Il se pencha sur le visage de sa femme et posa sa main sur son cœur pour voir si elle respirait encore. Mais tandis qu'il était ainsi courbé sur le corps de sa victime, le petit homme lui dit avec une voix bien connue :

« Soins inutiles! charbonnier Munk Peter; Lisbeth était la plus belle et la plus aimable fleur de la forêt Noire. Ta main l'a brisée : elle ne saurait plus refleurir. »

A ces mots, tout le sang de Peter s'enfuit de ses joues; il se redressa l'écume à la bouche, et grinçant des dents, il dit :

« Ah! vous êtes le petit verrier, le trésorier de la forêt; eh bien! ce qui est fait est fait, et cela était écrit apparemment. Mais, dites donc, j'espère bien qu'à cette heure vous n'allez pas me dénoncer à la justice comme meurtrier.

— Misérable! éclata le petit génie, à quoi me servirait de faire accrocher ta carcasse à quelque gibet? ce n'est pas la justice des hommes que tu dois redouter, mais une autre plus sûre et bien plus terrible, car tu as vendu ton âme au démon.

— Eh bien! si j'ai vendu mon cœur, s'écria

Peter avec impudence, la faute n'en est à personne qu'à toi et à tes trésors fallacieux. C'est toi, perfide esprit, qui m'as conduit à la corruption ; c'est toi, c'est ta lésinerie, c'est ton refus de me venir en aide qui m'ont contraint à chercher du secours auprès d'un autre; et c'est sur toi, sur toi seul que doit retomber tout entière la responsabilité de mes actes. »

Mais à peine Peter Munk avait-il achevé de vomir ce torrent d'injures, que le petit homme de verre, grandissant et grossissant soudain, se trouva métamorphosé en un épouvantable géant. Ses yeux luisaient irrités, plus larges que des assiettes à soupe, et sa bouche semblait une gueule de four d'où s'échappaient des flammes dévorantes.

Peter Munk était tombé sur les genoux à demi mort de peur, et, malgré son dur cœur de marbre, il ne pouvait s'empêcher de frisonner de tous ses membres, comme la feuille du tremble au souffle de la brise. Le Génie, l'empoignant par la nuque avec des serres de vautour, le fit tournoyer dans l'air comme une feuille sèche dans un tourbillon, et le rejetant sur le sol avec tant de violence que toutes ses côtes en craquèrent, il lui cria d'une voix terrible et qui roulait dans l'espace comme un ouragan :

« Misérable ver de terre ! je pourrais t'anéantir à l'instant même, et ce ne serait que justice, car ta

bouche a blasphémé et ta main s'est souillée de sang. Mais au nom de celle que tu as tuée et qui m'a nourri et désaltéré, au nom de la douce Lisbeth, je te donne huit jours de répit. Si d'ici là tu ne t'es pas amendé, je reviens, je te broie les os et je rends pour jamais à l'enfer qui la réclame ton âme chargée de souillures et de crimes. »

X.

Il était nuit close, lorsque des gens qui passaient sur la route, trouvèrent le riche Peter Munk étendu sans mouvement sur le sol. Ils le manièrent et le tournèrent de cent façons, en cherchant à s'assurer s'il respirait encore, mais pendant longtemps leurs efforts furent vains : il ne bougeait non plus qu'une souche. A la fin, l'un des passants s'avisa d'aller chercher de l'eau dans la maison, afin d'en asperger le visage du moribond. Ce moyen réussit. Peter fit une profonde aspiration, soupira, ouvrit les yeux, et, après avoir longuement regardé autour de lui comme s'il eût cherché à se démêler au milieu de souvenirs confus, il demanda où était sa femme Lisbeth ?

Personne ne l'avait vue.

Cependant Peter s'était ranimé peu à peu, et après

avoir remercié les braves gens qui l'avaient secouru, il était rentré dans sa maison.

Là, toujours poursuivi par la même idée, il erra de la cave au grenier, cherchant partout la pauvre Lisbeth.

Partout elle était absente !

Et, d'instant en instant, la mémoire lui revenant plus nette et plus précise, Peter fut forcé de reconnaître à la fin la sombre réalité de ce qu'il avait pris jusque-là pour un horrible rêve : Lisbeth était morte ! et lui, Peter, était son meurtrier !

Un trouble étrange vint alors s'emparer de lui.

Non pas qu'il ressentît ni remords, ni regrets d'aucune sorte, son cœur dur et froid le rendait inaccessible à tout sentiment de ce genre, mais la mort de sa femme l'ayant conduit à songer à sa propre fin, il ne pouvait s'empêcher de se dire que le jour où lui-même devrait quitter ce monde, il s'en irait la conscience bien lourdement chargée des pleurs qu'il avait fait répandre, des gémissements auxquels il était demeuré sourd, des crimes qu'il avait commis.... Et quand il ne pouvait songer sans effroi au pauvre vieillard entrant chez lui et lui demandant : « Qu'as-tu fait de ma fille ? » que répondrait-il, son jour venu, au grand Dieu du ciel et de la terre ?

Toute la nuit, ces mêmes idées assaillirent son chevet; et si, par instant, sa paupière alourdie se

fermait, si le sommeil commençait à voltiger autour de ses tempes, aussitôt un léger bruissement pareil à un frôlement de robe se faisait entendre à ses côtés, et, plaintive et douce comme un chant de colombe mourante, une voix gémissait à son oreille troublée : « Peter, crée-toi un cœur plus chaud! » Cette voix le réveillait en sursaut, et dressé sur son séant, il promenait autour de lui des yeux égarés, mais il se hâtait de les refermer soudain, craignant de voir se dresser devant lui quelque sanglante image ; car, il n'en doutait pas, ce conseil attendri, ces accents si tristes et si doux ne pouvaient venir que de la pauvre Lisbeth.

Le lendemain, pour s'étourdir et secouer ses idées noires, Peter se rendit au cabaret. Il y rencontra le gros Ézéchiel. On se mit à causer à bâtons rompus de ceci et de cela, du beau temps, de la guerre, des impôts, et finalement aussi de la mort, et comme parfois, sans qu'on s'y attendît, elle venait vous empoigner tout d'un coup.

Là-dessus, Peter prit occasion de demander au gros Ézéchiel ce qu'il pensait de la mort, et s'il avait quelque idée de ce qui se passait dans l'autre monde.

« Eh bien, quoi! lui dit Ézéchiel avec un gros rire, une fois mort, on vous enterre. Voilà!

— Et les cœurs aussi, on les enterre? poursuivit Peter Munk.

—Certainement, on doit les enterrer aussi.

—Mais s'il se trouvait quelqu'un qui n'eût plus de cœur ? » insista Peter.

Ézéchiel tressaillit involontairement.

« Où en veux-tu venir avec tes suppositions saugrenues? s'écria-t-il ; veux-tu faire le mauvais plaisant? prétends-tu dire que je n'ai pas de cœur ?

—Oh ! vraiment si, tu en as un, et un solide encore, » répondit Peter froidement.

Ézéchiel le regarda avec des yeux ébahis, et jetant autour de la salle un rapide coup d'œil pour s'assurer que personne ne les écoutait : « D'où sais-tu cela ? dit-il; mais j'y songe, peut-être que, toi aussi, ton cœur ne bat plus?

— Il ne bat plus ici, du moins, répondit Peter Munk en frappant sa poitrine. Mais, à présent que nous nous comprenons, dis-moi un peu : que penses-tu qu'il arrive de nos cœurs quand nous serons morts ?

—Eh ! de quoi diable vas-tu t'inquiéter là, camarade ? s'écria en riant Ézéchiel. Tu as de quoi vivre abondamment sur cette terre, pas vrai ? n'est-ce donc pas tout ce qu'il faut ? et que nous importe le reste ? Voilà précisément l'avantage et l'agrément de nos cœurs froids, c'est que de pareils soucis ne les émeuvent guère.

— C'est juste ; mais on se souvient cependant, malgré qu'on en ait ; et si, à cette heure, je ne res-

sens aucune crainte, je me rappelle fort bien encore néanmoins les terribles appréhensions que me causait l'enfer, alors que j'étais un naïf et innocent petit enfant.

— Ah! parbleu, s'il fallait croire à toutes ces bêtises-là, il est sûr que nous serions assez mal lotis, repartit Ézéchiel en lançant au plafond la fumée de sa pipe. Il m'est arrivé un jour d'interroger là-dessus un maître d'école : « Après la mort, » m'a dit le frater, « les cœurs sont pesés avec tous les péchés « qu'ils ont commis ; les plus légers montent et ga- « gnent le ciel, tandis que les plus lourds empor- « tent les plateaux de la balance divine et sont pré- « cipités dans les enfers. » Et, dis donc, à ce propos, camarade, ajouta Ézéchiel en manière de péroraison et d'un ton goguenard, nos cailloux doivent peser gros tout de même!

— Tu as beau rire et beau dire, insista Peter, c'est une triste vie que la nôtre! Sans amour pour quoi que ce soit, indifférents à tout, incapables d'émotions, nous ne vivons pas, nous végétons : Michel nous a trompés.

— De l'amour! des émotions! quel galimatias nous fais-tu là? Fallait-il pas qu'avec la bourse rebondie d'un gros marchand de fromages hollandais, Michel te fît encore cadeau, par-dessus le marché, d'un cœur de poëte? Les deux choses ne vont pas ensemble, mon garçon, il faut choisir. Et puis,

des cœurs de poëtes, Michel n'en tient pas, ça n'est pas sa partie. Mais laissons donc un peu là toutes ces sornettes, continua Ézéchiel, et buvons ; c'est encore ce que je sais de mieux, vois-tu, pour renfoncer l'ennui quand il vous monte à la gorge. »

Et, joignant l'exemple au précepte, Ézéchiel vida d'un trait la choppe d'eau-de-vie qu'il avait devant lui et qui était encore à moitié pleine.

Peter imita son brutal compagnon et but outre mesure afin de s'étourdir; mais, malgré le lourd sommeil que lui procura l'ivresse, cette nuit-là encore, à cinq ou six reprises, il entendit *la voix* murmurer à son oreille : « Peter, crée-toi un cœur plus chaud. »

XI

Six jours s'écoulèrent ainsi, six jours pendant lesquels Peter se plongea dans tous les excès et remua l'or à pleines mains, dans l'espoir de secouer son immense ennui et de ranimer sa vie aux flammes de l'orgie et du jeu. Mais, quoi qu'il pût faire, à quelque expédient qu'il eût recours, endormi ou éveillé, une idée fixe s'était implantée dans son cerveau, et il lui était impossible de l'en arracher.

Ce n'était pas du regret, nous l'avons dit, que ressentait le malheureux charbonnier, mais une sorte d'accablement et d'inquiétude étrange, que tout ce qui l'entourait contribuait d'ailleurs à entretenir ou à provoquer. Ainsi, par exemple, quand il répondait aux questions de ses domestiques que sa femme était en voyage, il ne pouvait s'empêcher de blêmir en se demandant à lui-même : « Où voyage-t-elle, hélas ! la pauvre Lisbeth ? Pour quelles contrées mystérieuses est-elle partie ?... »

Le matin du septième jour (pendant la nuit le petit homme de verre lui était apparu, et la voix aussi s'était fait entendre), Peter sauta de sa couche en s'écriant : « *Elle* a raison ; oui, il faut que je me crée un cœur plus chaud ; c'est ce marbre maudit, c'est ce cœur glacé qui m'étouffe et m'oppresse, et m'empêche de sentir, d'aimer, de vivre enfin.... Ah ! si je pouvais ravoir mon pauvre vieux cœur ! »

Tout en parlant, Peter avait revêtu rapidement son attirail des dimanches, et, s'élançant sur son cheval, il galopa vers le Tannenbühl.

Lorsqu'il eut atteint le plateau supérieur, là où les arbres plus drus et plus gros ne laissent plus subsister trace de route, Peter attacha sa monture à quelque souche, et, d'un pas précipité, il gagna le sommet de la colline.

Aussitôt qu'il fut parvenu en face du gros sapin, sans se donner le temps de reprendre haleine, il

commença d'une voix entrecoupée à débiter la formule :

Petit verrier, gardien des trésors souterrains,
Cent ans et plus chargent ta tête blanche;
Ton domaine est partout où croissent les sapins :
Apparais à la voix d'un enfant du dimanche.

Le petit génie se montra soudain, mais non pas amical et familier comme à son ordinaire. Son visage était sombre et triste; des pieds à la tête, il était vêtu de verre noir; un long crêpe flottait à son chapeau, et Peter savait bien de qui il portait le deuil.

« Que veux-tu de moi, Peter Munk? demanda le génie d'une voix grave.

— J'ai encore un souhait à former, monseigneur, et si vous vouliez.... répondit Peter, les yeux baissés, balbutiant et sans pouvoir achever sa phrase.

— Les cœurs de pierre peuvent-ils donc souhaiter encore? demanda le petit homme avec amertume. Tu as tout ce qu'il faut, d'ailleurs, à tes méchants instincts, et je remplirais, je crois, difficilement tes désirs.

— Mais, vous m'avez promis cependant de m'accorder trois souhaits; et puisqu'il m'en reste encore un à former....

— Oui, mais tu sais aussi que le troisième souhait,

je puis refuser de l'accomplir s'il est déraisonnable. Parle cependant, je t'écoute. Allons, que veux-tu ?

— Par grâce, monseigneur, retirez-moi cette pierre inerte et glacée que je porte dans mon sein, et rendez-moi un cœur chaud et vivant.

— Est-ce donc moi qui ai fait cette affaire avec toi ? répondit le génie dédaigneux et ironique. Suis-je le ollandais Michel, moi, ce puissant enchanteur qui donne des millions et des cœurs de marbre ? Va ! va ! monsieur le millionnaire, va redemander ton cœur à l'honnête marchand auquel tu l'as vendu.

— Hélas ! gémit Peter, il ne revient jamais sur les marchés accomplis.

— Si mauvais que tu sois devenu, tu me fais pitié, malheureux Peter, dit le petit génie après un moment de réflexion. Il ne m'appartient pas de t'accorder ce que tu me demandes ; mais, puisque ton souhait part d'un bon mouvement, je ne te refuserai pas du moins de t'aider dans cette occasion. Écoute moi-donc. Toute force serait impuissante à te rendre ton cœur, et ce n'est que par adresse et par ruse que tu pourras t'en emparer. Cela ne sera peut-être pas aussi difficile que tu te l'imagines d'ailleurs ; car, en dépit de ses millions, le Hollandais Michel n'en est pas moins demeuré l'épais et sot Michel, et, bien qu'il se croie fort habile, il est toujours prêt à tomber dans tous les panneaux qu'on se donne la

peine de lui tendre. Va-t'en donc le trouver de ce pas, et fais ce que je te vais dire. »

Remettant alors à Peter une petite croix de cristal de roche, le petit génie ajouta :

« Prends ce talisman, tiens le dressé devant le géant, en même temps que tu réciteras une prière, et Michel ne pourra rien contre ta vie, et tu pourras t'échapper librement de son repaire. Va donc, et ton œuvre accomplie, reviens me trouver dans ce même endroit. »

Peter Munk s'empara avidement de la petite croix, et s'étant gravé soigneusement dans la mémoire les recommandations du génie, il se dirigea vers la demeure du Hollandais Michel.

Trois fois il l'appela par son nom, et soudain le géant apparut.

«Tu t'es donc débarrassé de ta femme? demanda-t-il à Peter avec un hideux ricanement. Eh bien! mon cher, entre nous soit dit, j'en eusse fait tout autant à ta place. Une gueuse, qui jetait ton argent par les fenêtres et faisait litière de ton bien à tous les vagabonds qui passaient devant ta porte! Seulement il te va falloir quitter le pays pour quelque temps au moins; car l'affaire ne manquera pas de faire rumeur, et la justice pourrait bien t'inquiéter. C'est cela qui t'amène, pas vrai? Tu as besoin d'argent pour assurer ta fuite et tu viens m'en demander.

— Tu es subtil, Michel, et tu as du premier coup deviné mes besoins; mais il ne s'agit pas d'une petite somme cette fois, il y a loin d'ici en Amérique. »

Michel passa devant et introduisit le charbonnier dans sa maison. Puisant ensuite de sa large main dans un énorme bahut, il en tira des rouleaux d'or à poignées et se mit à les ouvrir et à les étaler sur la table afin de les compter.

Tandis qu'il les alignait symétriquement en brillantes rangées sur le chêne sombre et poli, Peter lui dit tout d'un coup : « Il faut avouer que tu es un fameux hâbleur, Michel ! Tu m'as fait accroire que j'avais une pierre dans la poitrine, tandis que toi tu gardais ici mon propre cœur.

— Eh bien! n'est-ce pas vrai? demanda Michel d'un ton surpris. Sens-tu donc quelques battements sous ta mamelle gauche? éprouves-tu des chagrins, des craintes, des remords? rien enfin de ce qui trouble et désole l'humanité?

— Non, pas précisément; mais que pour cela tu m'aies enlevé mon cœur, c'est une autre affaire. Tu l'as endormi, je le veux bien, tu lui as imposé silence; mais je ne le sens pas moins à sa place habituelle dans ma poitrine : et il en est de même pour le gros Ézéchiel. Nous avons causé de tout cela ensemble, vois-tu? et nous tenons pour certain l'un et l'autre que tu nous as grossièrement trompés.

Avec cela d'ailleurs que tu as bien l'air d'un homme assez habile pour vous ouvrir le sein et en retirer le cœur sans qu'on s'en aperçoive, et sans plus de difficulté qu'on ouvre une prune pour en ôter le noyau ! Pour faire de ces tours-là, mon cher, il faudrait que tu fusses magicien !

— Magicien ou non, grommela Michel tout en continuant d'aligner ses thalers, tu peux être assuré, mon gaillard, que le gros Ézéchiel, et tous les richards de la forêt Noire avec qui j'ai fait affaire ont tous de même que toi un bon petit morceau de marbre dans la poitrine, et que moi je possède là dans ma chambre vos véritables cœurs.

— Tu joues bien ton rôle vraiment, riposta Peter d'un ton railleur, et tu mens avec un aplomb superbe ! Mais il faut aller conter tes bourdes à d'autres, mon brave. T'imagines-tu donc que, dans mes voyages, je n'ai pas vu faire de pareils tours d'adresse à la douzaine? Ce sont des cœurs de cire que tu as là dans ta chambre, farceur ! Certes, tu es un riche et bon compagnon, je te l'accorde; un jongleur adroit, si tu le veux, j'y consens encore; mais un magicien, oh ! non pas.

— Ah ! oui-da ! monsieur Peter, vous tranchez de l'incrédule, dit Michel, piqué de la légèreté avec laquelle Peter parlait de sa puissance : mes thalers vous semblent bons et bien trébuchants, mais ma science vous paraît fausse et de mauvais aloi ! Eh

bien, nous verrons tout à l'heure ce que vous en penserez. En attendant, voici toujours le magot; je suis bon prince et sans rancune. Allons, ramasse! »

Peter avança la main pour prendre une poignée d'or; mais, quoique la table resplendît toujours du fauve éclat du métal maudit, elle était lisse et nette comme si Michel n'y eût rien déposé. Mystifié et ahuri, le malheureux charbonnier regardait Michel avec la mine déconfite d'un chat qui poursuit une mouche derrière une vitre. Le géant riait aux éclats.

« Parbleu! s'écria Peter en tâchant de reprendre contenance, c'est encore un tour de passe-passe. J'en ai vu de plus malins que cela à la foire de Mayence.

— Mais du tout, répondit Michel, c'est toi seulement qui es un maladroit. »

Et posant ses larges mains aux deux extrémités de la table, il les ramena vivement l'une vers l'autre et ramassa tout l'or en un monceau.

Peter retomba dans son ébahissement.

« Allons! mon garçon, histoire de rire! dit Michel avec bonhomie; fourre-moi ça dans ta poche maintenant, et buvons une goutte. »

Peter hésitait. Sur les instances réitérées de Michel, il se hasarda à tenter un nouvel essai. Sa

main se crispa sur l'or; mais en la refermant, il sentit le métal fuir entre ses doigts, lourd et glacé, et semblable à du mercure.

Ses cheveux se hérissèrent, il frémit dans tout son être. L'or s'écoulait de la table en mille ruisseaux jaunâtres et tombait sur le sol en crépitant comme des gouttes d'eau sur une plaque de fer rouge. En même temps une vapeur suffocante s'élevait du plancher et remplissait la chambre en s'épaississant de plus en plus. Bientôt Peter sentit ses yeux s'injecter et s'obscurcir, ses oreilles bourdonnèrent, et quelque effort qu'il fit pour se défendre de l'engourdissement qui le gagnait, il finit par tomber dans une insensibilité absolue.

Peu à peu cependant la pensée lui revint, mais confuse encore et comme enveloppée des voiles du rêve.

Combien de temps avait-il dormi? il n'aurait pu le dire; mais, quoiqu'il n'eût pas souvenir de s'être déplacé, lorsqu'il se réveilla, il se trouvait avec Michel dans cette arrière-chambre dont l'aspect l'avait si vivement saisi la première fois qu'il y était entré. Il promena ses regards autour de lui; les mêmes vases de cristal contenant les mêmes cœurs étaient rangés le long des murs, et Peter put relire encore ces étiquettes sinistres qui lui avaient appris jadis les noms de tous les gens sans cœur de la province.

Tout à coup son regard tomba sur un vase portant cette indication :

CECI EST LE COEUR DU CHARBONNIER
PETER MUNK.

Le vase était vide!... et dans le même instant, ô miracle! Peter sentit sa poitrine se soulever et battre, et le sang y affluer rapide et chaud.

« Dieu! s'écria-t-il, en pressant avec force ses deux mains sur son sein, mon cœur bat! »

Et sa vie passée se retraçant soudain à ses yeux dessillés avec ses sombres péripéties, un sanglot douloureux s'échappa de sa poitrine oppressée par le remords, et des larmes amères vinrent inonder son visage.

« Eh bien! s'écria Michel triomphant, qu'en penses-tu, à cette heure? suis-je magicien?

— Oui, oui, j'en conviens, » se hâta de répondre Peter, ramené au sentiment de sa situation par la voix du géant, et rappelant tout son courage pour la lutte qu'il allait avoir à soutenir.

La souffrance qu'il éprouvait d'ailleurs n'était pas sans un certain mélange de volupté âcre; car cette souffrance même, ces déchirements intérieurs, ces remords, ces cris qu'il poussait, c'était la vie! et le malheureux, comme un autre Lazare, croyait sortir du tombeau.

« Vois un peu! dit Michel, feignant de s'intéresser

à la douleur de Peter, il n'y a pas deux minutes que je t'ai rendu ton vieux cœur flasque et mou, et te voilà déjà à geindre et à pleurer. Mes cœurs de marbre ne valent-ils pas mieux que cela, dis? »

Tandis que parlait le géant, Peter avait tiré furtivement de son sein le talisman du petit verrier.

« Arrière, Satan! » s'écria-t-il tout à coup en bondissant loin de Michel, auquel il présentait en même temps sa petite croix de cristal de roche.

Le géant fit mine de s'élancer sur lui.

« Par le saint nom de Dieu! arrière, maudit! » cria Peter avec plus de force.

Et se signant rapidement, il se mit à réciter avec volubilité toutes les prières qui lui revinrent à l'esprit, *Pater*, *Ave*, *Credo*, et toutes ces dévotes et naïves oraisons qu'il avait apprises étant petit enfant sur les genoux de sa mère, et que depuis bien longtemps ses lèvres n'avaient pas proférées.

Cependant Michel hurlait et se démenait comme un diable aspergé d'eau bénite. Il jetait ses bras de çà, de là, pour atteindre le fugitif; mais, aveuglé qu'il était par l'éclat surnaturel de la croix que Peter tenait toujours devant lui, ses mains ne saisissaient que le vide, et il battait l'air inutilement sans pouvoir d'ailleurs avancer d'un seul pas. Il semblait qu'il fût enfermé dans un cercle enchanté, et, phénomène étrange! sa taille diminuait, diminuait toujours; et bientôt, il ne parut plus aux yeux de Peter

que comme un misérable et hideux ver de terre se tordant sur le sol dans d'épouvantables convulsions.

Au même instant, tous les cœurs renfermés dans les vases se mirent à palpiter et à battre, en sorte que cela résonnait et bruissait tout autour de Peter comme dans la boutique d'un horloger.

A ce spectacle, notre charbonnier fut pris d'épouvante. Il avait tenu bon jusque-là; mais tous ces cœurs battant et palpitant dans leur prison de verre le remplirent d'une indicible horreur, et, prenant ses jambes à son cou, il s'élança hors de la chambre et de la maison, et gravit avec l'agilité d'un chamois les rochers à pic qui fermaient l'accès du repaire de Michel.

A peine en eut-il atteint le sommet qu'il partit comme une flèche dans la direction du Tannenbühl, tant sa peur était grande que le géant ne retrouvât ses forces et qu'il ne se mît à sa poursuite.

Et c'était en effet ce qui était arrivé aussitôt que le méchant enchanteur avait cessé de subir l'influence dominatrice du talisman du petit verrier. Mais Peter était déjà trop loin pour que Michel, si longues que fussent ses enjambées, pensât à rattraper le fugitif. Il ne put que lancer après lui et déchaîner sur sa route la plus effroyable tempête qui jamais ait rugi dans le Schwarzwald.

En un clin d'œil, la forêt fut en feu. Tandis que le vent soufflait et hurlait à travers les arbres, dont

il ployait les cimes jusqu'à terre, le tonnerre, grondant dans la nue, éclatait à chaque instant et venait tomber aux pieds du malheureux Peter, qu'il enveloppait de ses sillons sulfureux. Des sapins énormes étaient déracinés par l'ouragan comme une touffe de bruyère par la main d'un enfant; des roches de granit, qui dataient du déluge et semblaient défier le temps, volaient en éclats dans les airs, comme si la mine eût joué dans leurs flancs. Il semblait que ce fût la fin du monde et que la main de Dieu, cessant de soutenir l'univers, eût résolu de le laisser retomber dans le chaos.

Peter cependant luttait de toutes ses forces et de tout son courage contre les éléments déchaînés. Il atteignit enfin la région du petit homme de verre, et tout aussitôt il se trouva dans une atmosphère plus calme.

Mais en contemplant derrière lui les dernières fureurs de de l'orage, tandis que, au-dessus de sa tête, s'étendait, limpide et pur, un ciel de saphir, il lui sembla voir dans cette nature désordonnée une frappante image de sa vie d'autrefois. Ses ignobles convoitises, ses passions brutales, ses crimes monstrueux se représentèrent à son esprit : il songea à toutes les douleurs qu'il avait causées, à sa pauvre vieille mère, abandonnée par lui et mendiant le long des chemins, à la douce Lisbeth, assassinée dans un accès de colère sauvage.... Et se considérant lui-

même alors comme le rebut des créatures, il se laissa tomber à deux genoux sur le sol, en répandant des larmes amères accompagnées de sanglots et de cris déchirants.

Le petit verrier attendait Peter Munk assis au pied d'un sapin. Il fumait dans une élégante petite pipe de verre couleur d'émeraude, et, bien qu'il n'eût pas encore retrouvé sa bonne humeur et sa gaieté d'autrefois, les nuages qui naguère enveloppaient sont front semblaient pourtant s'être un peu dissipés.

« Pourquoi pleures-tu, Peter Munk? demanda-t-il d'un ton de commisération au désolé charbonnier, dont le désespoir allait toujours croissant. N'as-tu pas pu reconquérir ton cœur? Ton sein est-il toujours glacé?

— Ah! mon bon seigneur, soupira Peter, lorsque j'avais mon cœur de marbre, je ne pleurais jamais; mes yeux alors étaient aussi secs que la campagne en juillet. Mais à présent mon vieux cœur se brise au souvenir de ma vie passée.

— Peter Munk, tu as été un grand pécheur! Ta richesse mal acquise et l'oisiveté t'avaient desséché et corrompu à tel point que ton cœur s'était pétrifié et ne connaissait plus ni joie, ni peine, ni compassion, ni remords!... Mais le repentir expie.... et, si j'étais bien sûr que le tien fût sincère et durable, je pourrais encore faire quelque chose pour toi.

— Je ne désire plus rien, répondit Peter avec accablement; c'est fini de moi désormais! La vie ne saurait plus m'apporter aucune joie. Que ferais-je seul en ce monde? ma mère ne me pardonnera jamais ma conduite dénaturée, et peut-être, misérable! l'ai-je poussée au tombeau. Et Lisbeth, ma pauvre femme!... Ah! tuez-moi plutôt, seigneur verrier, et que j'échappe enfin au supplice que j'endure.

— Peter Munk! l'honnête homme doit, à toute heure, être prêt à la mort; jamais il ne doit l'invoquer. Il est plus difficile, sache-le bien, il est plus difficile et plus méritoire de vivre que de mourir! Tes crimes te font horreur et tu souhaites l'anéantissement et l'oubli, afin d'échapper au supplice de tes remords. Oublier n'est pas expier, Peter! Jusqu'ici tu n'as vécu que pour toi, tu n'as aimé que toi, tu n'as eu que toi pour but: tu sais maintenant si c'est là la voie du vrai bonheur! Mais il ne suffit pas de pleurer inutilement sur tes fautes, Peter, il faut les réparer. Il faut, s'il se peut, racheter ta vie passée par une vie toute nouvelle, et, t'oubliant toi-même aujourd'hui, te dévouer et te sacrifier aux autres aujourd'hui, comme jadis tu sacrifiais les autres à toi-même. Le dévouement, l'amour, l'abnégation, le sacrifice, tels sont les degrés mystiques par lesquels l'âme pécheresse peut remonter des profondeurs de l'abîme jusqu'au trône de Dieu. Tu m'as entendu, Peter Munk, et tu m'as compris, je l'espère?

— J'obéirai, gémit le malheureux, toujours agenouillé, la tête basse et pleurant à sanglots.

— Relève-toi donc, Peter, dit le petit génie; raffermis ton âme et prépare-toi à rentrer dans la vie comme un digne homme et comme un brave cœur. Vois! l'orage est passé; la nature a repris sa sérénité, la forêt plus verte ondule sous la brise en faisant étinceler au soleil ses rameaux chargés de pluie; le ciel sourit à la terre. Allons, enfant, allons! que ton cœur, rafraîchi et rasséréné par la pluie de tes larmes, se réveille et renaisse à son tour. »

Le pauvre Peter Munk se mit en devoir d'obéir à la voix du génie. Il contint ses sanglots, il essuya les pleurs qui voilaient ses yeux et promena tristement autour de lui un long regard.

Mais tout à coup un cri étouffé s'échappa de sa poitrine. L'œil fixe, sans pouls, sans voix, il demeura un instant immobile, n'osant bouger, ni respirer presque, de peur de voir s'évanouir les chères images qu'il avait sous les yeux; puis, emporté par une réaction soudaine, il s'élança en s'écriant :

« Lisbeth!... ma mère!... vous vivez!... »

Et tombant dans les bras des deux femmes qui le contemplaient avec un doux sourire, empreint cependant encore d'un peu de mélancolie, il ajouta en laissant aller sa tête sur leur sein :

« Est-il donc vrai que vous ayez pu me pardonner?

— Oui, dit le petit verrier, intervenant au milieu de cette scène touchante et répondant pour les deux femmes que l'émotion empêchait de parler; oui, mon enfant, tu es pardonné! La sincérité de tes regrets t'a mérité ta grâce; le passé est oublié. Et maintenant, mon garçon, poursuivit le petit homme,



rentre chez toi, dans la modeste demeure de ton père, et redeviens un simple charbonnier comme devant. Il n'est pas de sot métier, entends-tu? et si tu es un brave et honnête homme, tu relèveras ta profession, bien loin d'être abaissé par elle, et tes voisins t'aimeront et t'estimeront cent fois

plus que lorsque tu possédais des tonnes d'or. Adieu ! »

Ainsi dit le petit génie, et soudain il disparut.

Était-il rentré dans son gros sapin ? s'était-il évanoui dans l'air? Peter ne l'avait pu voir. Quoi qu'il en soit, il se joignit à sa mère et à sa femme pour rendre grâces à voix haute et d'un cœur ému au bon petit verrier, et tous trois ensemble s'éloignèrent à pas lents du Tannenbühl pour regagner leur demeure.

La superbe maison que s'était fait bâtir Peter Munk au temps de sa splendeur était anéantie; le tonnerre l'avait renversée et incendiée avec tous les trésors qu'elle contenait. Heureusement, non loin de là devait exister encore la cabane paternelle, et Peter se dirigea de ce côté, sans se montrer trop affligé de la grave perte qu'il venait de subir.

Mais quelle fut sa stupéfaction, en découvrant à la place de la misérable hutte, qu'il avait laissée jadis quasi sans toit ni porte, une bonne petite maison villageoise, dans l'intérieur de laquelle tout était simple et modeste, mais commode et propre!

« O bon petit verrier! s'écria Peter, c'est encore à toi que je dois ce présent!

— Comme c'est gentil! dit la naïve Lisbeth, promenant de tous côtés de grands yeux étonnés. Et puis, je ne sais si cela vous semble comme à moi,

mon bien aimé, mais ici, je me sens bien mieux *chez nous* que dans la grande maison où nous avions besoin de tant de serviteurs. »

Depuis lors, Peter Munk se montra toujours un très-brave homme et très-laborieux. Il était content de son sort et faisait son métier de bon cœur, de sorte qu'au bout d'un certain temps, et par sa seule industrie, il atteignit à une honnête aisance. Et comme cette fois sa fortune s'était faite petit à petit, au grand jour, honnêtement enfin et par des moyens avouables, en sus de la richesse, il obtint encore, conquête bien plus précieuse, l'amitié et la considération de tous les braves gens de la forêt Noire.

Jamais plus il ne querellait sa femme; il honorait sa mère et donnait libéralement aux pauvres qui frappaient à sa porte.

Moins d'une année après les événements que nous venons de raconter, la bonne Lisbeth mit au monde un gros garçon.

Mons Peter revêtit aussitôt son plus bel habit et partit pour le Tannenbühl, car il avait son idée en tête. Mais il eut beau réciter et réciter encore sa petite formule d'évocation devant le gros sapin, le petit homme de verre ne se montra pas.

« Seigneur verrier, monsieur le génie, criait-il bien haut, daignez m'écouter. Je ne viens pas vous importuner de demandes d'argent, je voudrais

seulement vous prier d'être le parrain de mon petit garçon! »

Vaines instances, supplications inutiles! le petit génie demeura invisible et Peter ne reçut aucune réponse.

Il se retirait un peu penaud de sa déconvenue, quand un léger coup de vent bruit à travers les branches, et fit tomber sur le gazon quelques pommes de pin.

« Allons! seigneur verrier, soupira Peter Munk, j'emporterai toujours cela en souvenir de vous, puisqu'il ne vous plaît pas de vous laisser voir aujourd'hui. »

Et fourrant les pommes de pin dans sa poche, notre charbonnier reprit le chemin de son logis.

Mais lorsque, en rentrant chez lui, Peter retira sa veste des dimanches, et que sa mère, avant de la ranger dans le bahut, se mit en devoir d'en retourner les poches, voici qu'il en tomba quatre énormes rouleaux d'argent. On les ouvrit, et c'était bel et bien de bons et purs thalers badois tout neufs et bien trébuchants.

Et ceci fut le cadeau de baptême du petit homme de verre du Tannenwald au petit Peter Munk.

Ils continuèrent à vivre ainsi paisiblement, honnêtement; et longtemps encore après, alors que Peter Munk avait déjà des cheveux gris, il disait souvent : « Mieux vaut se contenter de peu que

d'avoir de l'or et des biens en abondance avec un *cœur de pierre.* »

Au moment où l'étudiant prononçait ces derniers mots, un grand bruit s'éleva tout à coup au dehors. Une voiture venait de s'arrêter devant l'auberge : plusieurs voix appelaient, réclamant de la lumière, et l'on frappait en même temps fortement aux volets; ce qui eut pour premier effet de provoquer les aboiements de plusieurs chiens dans l'intérieur de la maison.

La chambre assignée au messager et aux deux compagnons donnait précisément sur la route. Ils se levèrent donc vivement, ainsi que l'étudiant, et coururent aux fenêtres pour voir ce qui se passait. A la faible lueur d'une lanterne que tenait le valet de l'auberge, ils purent reconnaître une grande berline de voyage, arrêtée au milieu de la route. Un homme de haute taille aidait deux dames voilées à descendre de voiture, et un cocher en livrée dételait les chevaux, tandis qu'un domestique détachait un coffre de l'arrière-train.

« Dieu soit en aide à ceux-ci ! souffla le messager. S'ils se tirent de ce bouge sains et saufs, je n'ai plus d'inquiétude pour ma carriole.

— Silence ! murmura l'étudiant. J'ai lieu de croire maintenant que ce n'est pas à nous qu'on en veut, mais à ces dames. Il est probable que les gens d'en

bas étaient informés de leur passage. Si l'on pouvait seulement leur donner l'éveil ! Mais attendez ! il n'y a dans toute l'auberge qu'une seule chambre convenable pour des dames, celle qui est à côté de la mienne : on va sans doute y conduire les voyageuses. Vous, demeurez tranquilles ici; je vais, moi, pendant ce temps, tâcher d'avertir un de leurs domestiques au passage. »

Le jeune homme rentra rapidement dans sa chambre et souffla les cierges, en laissant brûler seulement le lumignon de l'hôtesse; puis il se mit à épier derrière sa porte.

Il était à peine installé dans son poste d'observation, que l'hôtesse apparut au haut de l'escalier, précédant les deux dames, qu'elle conduisit, ainsi que l'étudiant l'avait supposé, dans la chambre voisine de la sienne. Après qu'elle eut vanté aux voyageuses l'excellence de ses lits et qu'elle les eut conviées de sa voix la plus mielleuse à se coucher bientôt, afin de se reposer des fatigues de la route, la mégère redescendit. L'étudiant, resté à son poste, ne tarda pas à entendre un pas d'homme retentir dans l'escalier. Il entre-bâilla sa porte avec circonspection et reconnut à travers une étroite fente, le personnage qui avait aidé les deux dames à descendre de voiture.

Vêtu d'un habit de voyage, un couteau de chasse au flanc, le nouveau venu semblait être le piqueur

ou l'écuyer des dames étrangères. Au moment où il passait devant la porte entr'ouverte de l'étudiant, celui-ci lui jeta ces mots à voix basse :

« Vous êtes tombé dans un repaire de voleurs. »

Et d'un geste rapide, il l'attira dans sa chambre et lui fit part en toute hâte des allures suspectes de la maison.

Cette communication parut jeter le chasseur dans une vive inquiétude.

« Mme la comtesse, dit-il au jeune homme, devait d'abord voyager toute la nuit sans s'arrêter; mais, à deux lieues de l'auberge environ, un cavalier nous a croisés, et, après nous avoir salués poliment, s'est enquis du but du notre voyage. Lorsqu'il eut appris que nous étions dans l'intention de poursuivre notre route, malgré la nuit, à travers le Spessart, il nous fit observer que cela était bien hasardeux en ce moment, et il ajouta : « Il y a non loin d'ici une auberge assez misérable, « il est vrai; mais, si mauvaise et si incommode « qu'elle puisse être, elle vous offrira du moins « un refuge contre les rôdeurs de grand chemin, « et je ne puis que vous engager à vous y arrêter. » Le cavalier était de bonne mine, il paraissait honnête; Mme la comtesse le remercia donc de son conseil et s'empressa de le suivre, en ordonnant au postillon de pousser ses chevaux dans cette direction et d'y faire halte. »

Son récit achevé, le chasseur crut de son devoir d'informer sa maîtresse du danger qui la menaçait... Il passa donc dans la pièce voisine et revint presque aussitôt, suivi des deux dames, dans la chambre du jeune homme.

La comtesse était une femme d'environ quarante ans, l'air noble, la démarche aisée. Elle s'avança blême d'effroi vers l'étudiant, et lui fit répéter encore une fois toutes les circonstances qu'il avait signalées déjà à son écuyer; on se consulta alors sur ce qu'il y avait à faire dans cette situation critique, et la fuite étant reconnue impossible, on résolut du moins de se défendre de son mieux.

Le cocher et le valet de pied étaient encore dans la cour, revenant de conduire les chevaux à l'écurie : on les appela sans affectation, comme pour leur donner un ordre, et la porte de la comtesse ayant été verrouillée et barricadée à l'aide de commodes, de chaises, de tables, les deux domestiques furent plantés devant en guise de sentinelles.

Cela fait, nos anciennes connaissances, le voiturier et les deux compagnons, rentrèrent avec l'écuyer dans la chambre de l'étudiant pour y attendre la fin de cette nuit agitée.

Il pouvait être onze heures et demie environ ; aucun bruit ne se faisait entendre dans l'auberge. Le taillandier prit la parole :

« Le jour n'est pas près de paraître encore, dit-il ;

la fatigue nous gagne de plus en plus, nous autres surtout qui avons une dizaine de lieues dans les jambes, et nous ne saurions mieux faire, je crois, pour combattre le sommeil, que de continuer comme nous avions commencé. Nous racontions des histoires, dit-il à l'écuyer, et si ce passe-temps vous agrée....

— Infiniment! et même, si vous le trouvez bon, je pourrai vous en redire une assez comique et que l'on m'a racontée, il y a huit jours, à Heidelberg.

— Dites! dites! monsieur l'écuyer, s'écrièrent à la fois tous les assistants en se groupant autour du narrateur. »

Avant de commencer, celui-ci fit jouer la batterie de sa carabine, afin de s'assurer qu'elle était en bon état, et la reposant ensuite entre ses jambes, il raconta ce qui suit :



LE JEUNE ANGLAIS

LE JEUNE ANGLAIS.

Grünwiesel est une petite ville du sud de l'Allemagne dont il serait au moins superflu que je vous fisse la description, car elle ne se distingue en rien de toutes les petites villes du monde.

Au centre, une place où se tient le marché; au milieu de la place, une fontaine; sur l'un des côtés, un vieux petit hôtel de ville; tout autour, les maisons plus ou moins vieilles, plus ou moins noires, mais à peu près semblables, du juge de paix et des plus gros marchands : c'est ce qu'on appelle le beau quartier. Le reste des habitants s'éparpille au hasard dans

une demi-douzaine de rues; et voilà la cité tout entière.

Tout le monde s'y connaît, chacun sait ce qui se passe ici ou là; et si, d'aventure, le pasteur, le bourgmestre ou le docteur a fait servir sur sa table un plat de plus qu'à l'ordinaire, la journée n'est pas écoulée que le fait est déjà connu dans toutes les familles. On l'expose, on l'amplifie, on le commente, et généralement on finit par conclure que, pour faire pareille *bombance*, le pasteur doit vraisemblablement mettre à la loterie et faire ainsi des bénéfices peu chrétiens. S'agit-il du bourgmestre; il se fait graisser la patte par ses administrés. Si c'est du docteur, il s'entend avec l'apothicaire pour rédiger de chères ordonnances dont ils se partagent le profit. Et mille autres suppositions toutes plus charitables l'une que l'autre.

D'après cette légère esquisse de la vie sociale de Grünwiesel, on peut imaginer combien il dut être désagréable, pour une ville aussi méthodiquement ordonnée, de voir un jour arriver *dans ses murs* un homme que personne ne connaissait, qui n'était recommandé à personne, et dont nul ne pouvait dire d'où il venait, ce qu'il faisait, de quoi il vivait : graves questions que ne manque jamais de se poser la gent provinciale à l'aspect d'un visage inconnu, et qui cette fois durent rester sans réponse.

Le bourgmestre avait reçu communication, il est

vrai, du passe-port de l'étranger; mais, quoiqu'il l'eût trouvé parfaitement en règle, quoique le visa apposé à Berlin indiquât bien la destination de Grünwiesel, le méticuleux magistrat ne laissait pas de croire cependant qu'il y avait *quelque chose là-dessous*. Et certain jour même, en présence de tous les gros bonnets de l'endroit réunis chez le docteur pour prendre le café, il alla jusqu'à dire que la mine de l'étranger lui paraissait passablement *équivoque*.

Le bourgmestre étant le personnage le plus considérable de la ville, l'étranger fut naturellement considéré, depuis cette sortie, comme un individu suspect au premier chef.

Aussi faut-il avouer que la manière de vivre du nouvel habitant de Grünwiesel n'était pas faite pour dissiper les soupçons qu'avait fait naître son arrivée.

D'abord il avait loué (à prix d'or, disait-on dans la ville, mais en réalité pour une somme assez modique) une maison tout entière depuis longtemps inhabitée, et qui, pour ce motif même, avait fini par inspirer une vague terreur.

On la nommait la *maison déserte*, et l'on peut bien penser qu'elle ne perdit rien de son caractère sinistre après qu'on eut vu l'étranger y introduire une pleine voiture de meubles et d'ustensiles bizarres, sentant la magie d'une lieue.

En outre, et c'était là au fond le plus énorme grief qu'on eût à lui reprocher, l'étranger vivait

retiré chez lui dans la plus absolue solitude, et ne laissait pénétrer dans son intérieur âme qui vive, si ce n'est un vieux bonhomme de Grünwiesel qui devait pourvoir à ses provisions. Encore celui-ci n'osait-il pas s'aventurer au delà du vestibule, où l'étranger venait recevoir de ses mains ce qu'il lui apportait.

Quiconque a vécu dans une petite ville comprendra quelle agitation, quel trouble, quelle fiévreuse inquiétude dut répandre dans Grünwiesel la venue de l'étranger. L'après-midi, il ne se montrait pas, *comme les autres*, au jeu de boules; le soir, il ne venait pas à la brasserie, *comme les autres*, commenter les gazettes en fumant sa pipe. En vain le bourgmestre, le juge de paix, le docteur, le curé, l'avaient invité l'un après l'autre à venir dîner ou prendre le café chez eux : il s'était toujours excusé. A bout d'imaginative et désespérant de jamais apprivoiser leur hôte, les Grünwieselois le tinrent, ceux-ci pour fou, ceux-là pour juif, tandis que d'autres soutenaient mordicus que c'était un enchanteur ou un sorcier.

Les jours, les mois, les années se passèrent, et le mystérieux personnage n'était toujours connu dans la ville que sous le nom de *l'étranger*.

Or, il arriva qu'un jour une troupe de bohêmes, qu'accompagnaient un certain nombre de bêtes curieuses, traversa Grünwiesel. D'après les bruits courant parmi la populace, il y avait un âne savant

ui jouait le whist presque aussi bien qu'un diplomate, un ours qui dansait la gavotte, enfin des chiens et des singes vêtus d'habits d'homme, et qui faisaient l'exercice et la petite guerre comme de vrais Prussiens.

Les gens difficiles purent trouver peut-être qu'on avait un peu surfait les grâces de l'ours et la science de l'âne; mais ce qui distinguait réellement cette troupe de toutes celles du même genre qu'on avait pu voir jusque-là à Grünwiesel, c'était un superbe orang-outang presque aussi grand qu'un homme, et dont l'intelligence ne paraissait pas moins rare que la souplesse.

Selon les us et coutumes des bateleurs, ceux-ci se mirent à parcourir la ville en tous sens, en s'arrêtant aux carrefours et sur les places, pour y faire cabrioler leurs bêtes savantes au son classique du fifre et du tambourin; et précisément voici qu'un beau jour le hasard les amena tout juste devant la maison déserte. A peine le tambour et le fifre avaient-ils entamé leur duo endiablé, que l'étranger apparut derrière ses fenêtres assombries par une épaisse couche de poussière; mais sa mine soucieuse et refrognée indiquait assez que la chose le récréait médiocrement. Peu à peu, cependant, les nuages de son front parurent se dissiper, et, au grand étonnement de la foule qui n'avait plus d'yeux que pour lui depuis son apparition, il ouvrit sa fe-

nêtre toute grande afin de mieux jouir du spectacle. Il considérait les baladins d'un air tout joyeux; il applaudissait à leurs tours, et l'orang-outang surtout paraissait l'amuser fort. Enfin, lorsque bêtes et gens eurent terminé leurs exercices, il les régala d'une si grosse pièce de monnaie, que le soir toute la ville en parla.

Le lendemain, la ménagerie quitta Grünwiesel. L'âne ouvrait la marche, portant sur son dos deux vastes corbeilles dans lesquelles les singes et les chiens étaient entassés pêle-mêle. L'ours venait ensuite, entouré d'une masse grouillante d'autres bêtes curieuses et de marmots sordides. Le chef de la troupe formait l'arrière-garde avec son orang-outang.

Ce même jour, à la stupéfaction du maître de poste, l'étranger envoya demander une chaise et des chevaux, en promettant doubles guides aux postillons, et, quelques instants après, il s'élançait hors de la ville en brûlant le pavé.

Cet événement plongea Grünwiesel dans la plus vive anxiété : son hôte mystérieux avait disparu, et nul ne pouvait dire le motif ou le but de ce départ subit.

L'absence de l'étranger ne fut pas de longue durée. Un peu après la nuit tombante il rentrait en ville, mais non pas seul comme il était parti. Une autre personne était assise à ses côtés dans la voi-

ture, les oreilles et la bouche soigneusement enveloppées de foulards, sans doute à cause du froid, et le chapeau profondément enfoncé sur les yeux.

Le gardien de la porte, comme sa consigne le lui prescrivait, s'adressa au nouvel arrivant en le priant de vouloir bien exhiber son passe-port; mais celui-ci se rebiffa à cette interpellation et parut même grommeler quelque injure dans une langue étrangère.

« C'est mon neveu, se hâta de dire l'étranger d'un ton amical, et en même temps il glissait dans la main du gardien quelques pièces de monnaie; il n'entend pas encore très-bien l'allemand, et n'a pas compris votre question.

— Oh! c'est différent! répondit le gardien; du moment que monsieur est de vos parents, il peut entrer sans passe-port. Sans doute il va demeurer avec vous?

— Certainement, répliqua l'étranger, et il est probable même qu'il restera assez longtemps ici. »

Les Grünwieselois, et notamment M. le bourgmestre, gourmandèrent fort le portier municipal lorsqu'ils apprirent les détails de cet incident. Si du moins cet imbécile avait su retenir quelques mots de la réponse du neveu, peut-être aurait-on pu bâtir là-dessus quelque conjecture touchant le pays natal des deux étrangers.

De son côté, le gardien affirmait que ce qu'il avait entendu n'était à coup sûr ni du français, ni de l'i-

talien, mais que cela ressemblait fort à de l'anglais. « Et même, si je ne me trompe, ajoutait-il, le jeune homme a dit : *Goddam !* »

Ce mot fameux coupa court aux questions dont on accablait le malheureux portier. En fixant la nationalité de l'étranger, il donnait à la curiosité des Grünwieselois un commencement de satisfaction, et depuis lors il ne fut plus question dans la ville que du jeune Anglais.

Pas plus que son oncle, du reste, le jeune homme ne fut visible au jeu de boules ou à la brasserie ; pas plus que lui il ne se produisit dans la ville, et bien moins que lui encore il se montra à sa fenêtre.

Mais tout cela n'était rien encore, et le jeune Anglais ne devait pas tarder à donner aux gens de bien autres sujets d'exercer leur imagination.

Depuis l'arrivée du neveu, la demeure de l'étranger, jusque-là silencieuse et morte, retentissait souvent de cris lamentables et pareils à des sanglots. Chaque fois que cela se produisait, les gens ne manquaient pas de s'assembler en foule devant la maison déserte, les yeux tendus, bouche béante, dans l'attitude enfin d'honnêtes badauds que le mystère affriole, et à qui il semble fort curieux déjà de contempler un grand mur derrière lequel il se passe quelque chose. Un jour enfin ils aperçurent le jeune Anglais. Vêtu d'un frac rouge et de culottes vertes, la chevelure hérissée, l'œil hagard, l'air effaré, il cou-

rait çà et là à travers la chambre avec une incroyable agilité, tandis que son oncle le pourchassait un fouet de poste à la main.

L'enfant réussissait souvent à éviter les coups ; mais parfois aussi, aux cris pitoyables qui sortaient de la maison, la foule amassée dans la rue devinait que le pauvre garçon avait dû être atteint en quelque endroit sensible.

Ces cruels traitements auxquels était soumis le jeune Anglais émurent si vivement les dames de la petite ville, qu'elles poussèrent finalement le bourgmestre à tenter une démarche pour y mettre un terme. L'honnête magistrat écrivit donc à l'étranger, et, après lui avoir reproché sa dureté envers son neveu en termes passablement vifs, il concluait en déclarant que, si de semblables scènes se reproduisaient encore, il se verrait forcé d'intervenir et de prendre le jeune homme sous sa protection spéciale.

Certes ! le brave bourgmestre avait confiance dans sa rhétorique, et il ne doutait pas que son admonition ne fît effet ; mais il ne s'attendait pas, il faut le dire, à un succès aussi prompt. Moins d'une heure après l'envoi de son billet, l'étranger en personne entrait dans son salon.

Le vieux monsieur expliqua sa conduite en alléguant les recommandations particulières des parents du jeune homme qui lui avaient prescrit de procéder ainsi à son éducation. C'était du reste, ajouta-t-il,

un garçon intelligent et fin ; mais il apprenait très-difficilement les langues, et, pour lui en inculquer les mots, il n'y avait pas d'autre moyen que de le fouetter ferme et dru. « Quant à moi, dit l'étranger en finissant, si je désire si ardemment que mon neveu entende et parle couramment l'allemand, c'est afin qu'il me soit possible alors de le présenter dans les sociétés de Grünwiesel, ce que son ignorance ne m'a pas permis de faire jusqu'ici. »

Le bourgmestre se montra entièrement satisfait de cette explication. Il crut devoir néanmoins recommander à l'oncle la patience et la douceur ; et le soir, il racontait à la brasserie que rarement il avait rencontré un homme aussi instruit et d'aussi bonnes manières que l'étranger. « Il est seulement dommage, ajoutait-il, qu'il fréquente aussi peu la société ; mais il m'a donné l'espoir que, lorsque son neveu commencerait à parler un peu allemand, il visiterait quelquefois ma maison. »

Depuis cet événement, les dispositions de la petite ville furent entièrement changées. L'étranger était tenu maintenant pour un monsieur *très comme il faut* ; on soupirait ardemment après sa prochaine connaissance, et l'on ne songeait plus à s'inquiéter lorsque de temps à autre on entendait sortir d'horribles cris de la maison déserte.

« Le neveu prend sa leçon d'allemand, » disaient les Grünwieselois, et ils passaient outre.

Après trois mois écoulés, les études de linguistique du jeune homme parurent être en bon chemin, car on apprit que son oncle l'avait fait passer à un nouvel exercice.

Il y avait dans la ville un vieux bonhomme de Français, depuis longtemps en possession d'enseigner aux jeunes Grünwieselois la théorie du flic-flac et du jeté-battu. L'étranger le manda et lui proposa de donner des leçons à son neveu. Il ne lui cacha pas, du reste, que le jeune homme était peu formé et d'humeur assez capricieuse. « Il a bien reçu autrefois, lui dit-il, quelques leçons d'un autre maître ; mais il en a si peu profité, qu'il est absolument impossible de le produire dans le monde tant qu'il n'aura pas pris de meilleures manières. » Pour conclure, il offrit au vieux professeur un thaler par cachet, et le bonhomme, tout ravi de l'aubaine, se disposa à entreprendre l'éducation chorégraphique de son nouvel élève.

On commença à obtenir ainsi dans la ville quelques renseignements sur l'intérieur et la personne des deux étrangers.

« Le neveu, racontait le vieux Français, est un jeune homme de taille moyenne et passablement mince ; il a seulement les jambes un peu courtes. D'habitude, il est en frac rouge et culottes vertes, soigneusement frisé, et ganté de blanc. Il parle peu et avec un accent étranger très-marqué. »

Si le bonhomme n'eût pas été sourd comme un pot, il eût naïvement avoué qu'il n'entendait pas un mot du baragouin du jeune Anglais; mais, comme tous les sourds, il prétendait dissimuler son infirmité et faisait mine de comprendre, alors même que son élève se contentait de remuer les lèvres sans articuler aucun son. Le jeune homme paraissait, du reste, d'après son dire, s'impatienter et se fatiguer vite de la contrainte à laquelle étaient soumis ses mouvements pendant la leçon, et son oncle était souvent forcé d'intervenir, un fouet de poste à la main, pour mettre fin à ses extravagances : par instants, en effet, le jeune Anglais se mettait à bondir comme un fou, en entraînant son pauvre vieux professeur lui-même dans un tourbillon de valse effrénée. Mais les menaces et les coups de fouet ne réussissaient pas toujours à l'arrêter, et son oncle n'avait alors d'autre ressource que de l'empoigner au collet et de lui serrer d'un cran ou deux la boucle de sa cravate. Le jeune homme redevenait subitement calme et docile, et la leçon s'achevait tant bien que mal.

C'étaient quasi chaque jour semblables scènes, et le malheureux professeur était littéralement sur les dents. Mais le thaler qui lui était exactement payé chaque fois, et surtout le bon vin de France que l'oncle lui versait pour le réconforter, le ramenaient toujours dans la maison déserte, encore

bien que le jour précédent il se fût solennellement juré à lui-même de planter là son assommant élève.



Les gens de Grünwiesel, on le conçoit, voyaient la chose avec de tout autres yeux que le vieux Fran-

çais. La dansomanie du jeune homme leur semblait un indice des plus heureuses dispositions *sociales* ; et les jeunes filles notamment, qui souvent avaient déploré le trop petit nombre de cavaliers, se réjouissaient d'avoir, pour le prochain hiver, un si déterminé valseur.

Un matin, les servantes, en revenant du marché, rapportèrent à leurs maîtres une grande nouvelle. Elles avaient vu un superbe carrosse arrêté devant la maison déserte. Deux messieurs très-bien mis (l'un d'eux était le vieil étranger, et l'autre, vraisemblablement, le jeune homme qui avait eu tant de peine à apprendre l'allemand et qui dansait si bien), deux messieurs donc étaient montés dans la voiture; un domestique en livrée rouge avait grimpé derrière, et l'équipage, à ce qu'on croyait, s'était dirigé du côté de la maison du bourgmestre.

A peine les dames de la ville eurent-elles reçu la nouvelle de l'événement, qu'elles s'empressèrent de jeter là les tabliers et les coiffes de ménage pour revêtir leurs habits d'apparat.

« Sûrement, s'écriaient-elles en mettant tout le monde en l'air pour nettoyer et décorer la pièce tenant lieu de salon, et qui communément servait à un autre usage, sûrement l'étranger se décide enfin à nous présenter son neveu. Ce doit être un charmant jeune homme! »

Et, tout en se trémoussant, elles exhortaient leurs

enfants, garçons et filles, à se bien tenir, à parler un langage choisi, enfin à faire montre de belles manières devant les deux étrangers. Les ménagères subtiles ne s'étaient pas trompées dans leurs prévisions; car, ce même jour, l'étranger, accompagné de son neveu, visita tour à tour et hiérarchiquement les diverses maisons de la ville, en réclamant partout pour le jeune homme la bienveillance des familles dans lesquelles il le présentait.

Partout on fut enchanté des deux visiteurs, et l'on



n'exprimait qu'un seul regret : c'était de n'avoir pas fait plus tôt leur agréable connaissance. Le vieux monsieur paraissait fort distingué et très-spirituel. A la vérité, il accompagnait toutes ses paroles d'un demi-sourire qui faisait qu'on ne savait jamais bien s'il parlait sérieusement ou non; mais il causait d'ailleurs si pertinemment et avec tant d'intérêt de

la pluie et du beau temps, des localités voisines, des plaisirs de l'été et de la brasserie du Mont, que chacun en était ravi.

Quant au neveu, du premier coup il conquit tous les cœurs.

A parler franc, on ne pouvait pas dire que ce fût un Adonis. La partie inférieure de son visage, et particulièrement sa mâchoire. se projetait fortement en avant; son teint était très-brun, et de plus il avait dans la figure une espèce de tic nerveux qui lui faisait faire par moments les grimaces les plus bizarres; mais, malgré ce petit défaut, on n'en trouva pas moins l'ensemble de ses traits extrêmement remarquable. Ses habits lui allaient singulièrement, on ne pouvait le nier; mais on se hâtait d'ajouter que sa personne donnait à tout une grâce particulière. La pétulance du jeune homme était extrême : il se promenait rapidement dans la chambre, se jetant ici sur un sofa, là sur un fauteuil, et se livrait à mille contorsions avec ses jambes ; mais ce qui chez tout autre eût passé pour grossièreté ou inconvenance, fut tenu simplement pour originalité de la part du neveu de l'étranger. « C'est un Anglais, disait-on ; ils ont tous quelque chose d'excentrique. »

Pour le vieux monsieur, il était, lui, de manières parfaites, et s'efforçait de réparer de son mieux les étourderies du jeune homme. Aussitôt que celui-ci

se mettait à arpenter la chambre à pas précipités, ou s'il juchait ses pieds sur les bâtons des chaises, son oncle lui lançait un regard sévère afin qu'il eût à se tenir plus décemment. Et comment aurait-on pu se formaliser de quoi que ce fût contre lui, après que dans chaque maison le bon oncle avait dit à la dame : « Mon neveu est encore un peu rude et inculte ; mais j'attends beaucoup de la fréquentation de la société pour le polir et le façonner convenablement, et c'est particulièrement à vous, madame, que j'ose le recommander de la façon la plus instante. »

Mais le vieux monsieur ne s'en tint pas là, et parut depuis lors vouloir complétement changer de manière de vivre.

Dans l'après-midi, il se rendait avec son neveu à le brasserie du Mont, où les bons bourgeois de Grünwiesel se rencontraient quasi chaque jour pour vider un pot de bière en compagnie et pour se récréer au jeu de quilles. Le jeune homme était passé maître à cet exercice; jamais il n'abattait moins de cinq ou six quilles d'un seul coup. Mais ici, comme jadis à ses leçons de danse, il lui prenait parfois de singulières lubies. Par exemple, il partait comme un trait en même temps que la boule et se ruait tout au travers du jeu qu'il bousculait à plaisir ; ou bien, s'il avait abattu la *couronne* ou le *roi*, tout à coup, et sans se soucier

de déranger sa belle frisure, il se mettait à marcher sur les mains, tête en bas, jambes en l'air. Une voiture venait-elle à se montrer sur ces entrefaites, en un clin d'œil le jeune homme se trouvait sur le ciel du carrosse, et de là faisait mille grimaces aux passants.

Après de semblables scènes, le vieux monsieur ne manquait jamais de prier le bourgmestre et les autres personnes de la société de vouloir bien excuser l'impertinence de son neveu. Mais eux, riant aux éclats, attribuaient cela à la jeunesse. Ils affirmaient qu'à l'âge de l'enfant ils n'étaient ni moins pétulants, ni moins espiègles, et leur engouement pour le jeune étourdi, comme ils l'appelaient, était véritablement inconcevable.

Il y avait des jours cependant où les frasques du neveu soulevaient contre lui une assez vive irritation ; mais personne n'osait en souffler mot, le jeune Anglais étant tenu généralement pour un modèle de bon ton et d'esprit.

Le vieux monsieur avait coutume d'aller passer la soirée avec son neveu à la tabagie du Cerf d'or; car, bien que le jeune Anglais ne fût encore qu'un adolescent, il se donnait néanmoins toutes les allures d'un homme fait. Le nez orné de larges bésicles (c'était la mode alors), il s'asseyait en face de sa choppe, tirait sa pipe, l'allumait et faisait plus de fumée à lui seul que tous les autres ensemble. On

s'entretenait généralement dans ces réunions des nouvelles du jour ; on lisait les gazettes, on les commentait. La paix ou la guerre étaient-elles pour lors en question, le docteur émettait son avis, le bourgmestre lui répliquait, et la galerie écoutait, bouche béante, les dissertations de ces deux profonds politiques. Mais, tandis que les autres gardaient en présence des deux orateurs un silence admiratif, il n'était pas rare que le neveu se mît à ricaner ironiquement ; et tapotant la table d'une main impatiente, que d'ailleurs il ne dégantait jamais, il semblait donner à entendre que le bourgmestre et le docteur n'entendaient point du tout les choses dont ils s'ingéraient de parler.

Les deux personnages, outrés de dépit, mais n'osant pas le manifester tout haut, se résignaient à battre en retraite, sous couleur d'aller dans un coin faire une partie d'échecs ; mais le neveu se rapprochait d'eux, et, lorgnant le bourgmestre par-dessus l'épaule, il semblait critiquer par ses grognements tel ou tel de ses coups. A la fin, sortant des gonds, le bourgmestre invita l'insupportable critique à faire une partie avec lui. Il espérait bien battre à plate couture le présomptueux jeune homme; car l'honnête magistrat se regardait lui-même à tout le moins comme un second Philidor. Mais le vieux monsieur, présent à la partie, serra si à propos la cravate de son neveu, que celui-ci, tout

en demeurant d'ailleurs parfaitement calme et poli envers son adversaire, le fit mat en trois coups.

Le neveu de l'étranger acquit en peu de temps dans la ville et les environs une réputation énorme. De mémoire d'homme, on ne se souvenait pas d'avoir vu à Grünwiesel un jeune homme qui lui ressemblât. Ce qu'il avait appris d'ailleurs, à l'exception



de la danse peut-être, nul ne l'aurait pu dire. Latin et grec étaient pour lui de l'hébreu, comme dit le proverbe. Un soir, dans un jeu de société, chez le bourgmestre, il dut écrire quelque chose, et l'on découvrit qu'il ne savait même pas signer son nom. Mais les Grünwieselois étaient sous le charme, et rien ne pouvait combattre leur engouement pour le jeune Anglais.

L'hiver arriva enfin, et le *lion* de Grünwiesel se vit plus recherché que jamais. Toute société qui ne le possédait pas était réputée ennuyeuse, et là où il était on n'avait d'yeux que pour lui.

Le plus grand et le plus réel triomphe du jeune Anglais, cependant, ce furent les bals de Grünwiesel. Aussi faut-il dire qu'il était impossible de trouver un danseur plus agile et plus infatigable. Son oncle, en outre, ne manquait jamais dans ces occasions de l'habiller de la manière la plus magnifique et au dernier goût; et, quoique les vêtements du jeune homme parussent toujours le gêner un peu dans les entournures, on le trouvait néanmoins tout à fait *fashionable*.

Ces bals semblaient amuser prodigieusement le vieux monsieur. Pendant toute la soirée il n'ôtait pas les yeux de dessus son neveu, dont il suivait tous les mouvements avec un sourire de bonheur; mais si l'on faisait cercle autour de lui pour le complimenter sur la distinction et l'élégance du jeune Anglais, alors il ne pouvait plus quasi modérer sa joie, et il s'abandonnait à de tels éclats de rire qu'on l'eût volontiers pris pour un fou. Les Grünwieselois, bonnes gens, attribuaient ces prodigieuses explosions d'hilarité au grand amour du bonhomme pour son neveu, et ils trouvaient cela tout naturel.

Entre nous cependant, les allures du jeune homme étaient un peu dégingandées; mais les Grünwiese-

lois n'en savaient pas si long, et, du moment que le jeune homme leur avait été présenté comme un *milord anglais*, ils le tenaient quand même pour un parangon d'esprit et de distinction.

Or, en fait de mœurs et de coutumes, on sait ce qui se produit habituellement : les mauvaises se propagent plus facilement que les bonnes, et une mode nouvelle et singulière, fût-elle des plus ridicules, a toujours en soi quelque chose de contagieux pour les jeunes gens dont la réflexion et l'expérience n'ont point encore mûri le jugement.

Il n'en alla pas autrement à Grünwiesel.

Ainsi, lorsque les jeunes gens eurent remarqué qu'avec ses manières étourdies et ses rires impertinents, le neveu était plutôt estimé que blâmé, et que même on semblait trouver tout cela fort piquant, chacun d'eux pensa à part soi : « Il me serait bien facile vraiment de devenir un aimable vaurien de cette sorte ! » Jadis ils étaient polis et discrets, attendant qu'on les interrogeât pour se mêler à la conversation et répondant, lorsqu'on les questionnait, avec convenance et modestie. A présent, ils se faufilèrent parmi les hommes, discutèrent avec eux, donnèrent leur avis avec aplomb et ne se firent même aucun scrupule, quand le bourgmestre ouvrait la bouche, de lui rire insolemment au nez, en affirmant avec un *palsambleu !* qu'ils en savaient plus que lui.

Ils ne manquèrent pas non plus, quoique leur

vue fût excellente, d'acheter d'immenses bésicles qu'ils se plantèrent sur le nez, et, grâce à cet élégant appendice, ils crurent avoir atteint l'apogée de la distinction. Étaient-ils en visite, ils s'étendaient avec leurs bottes éperonnées sur les canapés, ou se dandinaient sur leur chaise à la façon du jeune Anglais. Pendant le repas, c'était pis encore : les deux coudes carrément plantés sur la table, ils s'appuyaient les poings sur les joues, comme font les paysans les plus grossiers et comme faisait aussi leur brillant modèle. En vain leurs mères et leurs sœurs voulaient-elles les réprimander, nos jeunes étourdis se retranchaient derrière l'exemple du neveu. En vain leur opposait-on qu'on devait pardonner à celui-ci, en sa qualité d'Anglais, une certaine bizarrerie nationale, les jeunes Grünwieselois prétendaient avoir le droit tout aussi bien que le premier Anglais venu de se donner des airs de piquante impertinence.

Nos jeunes provinciaux n'eurent pas longtemps du reste à mener leur carnaval ; car un incident non moins singulier qu'inattendu vint bientôt changer toute la scène.

Les plaisirs de l'hiver devaient être clos par un grand concert organisé par quelques artistes de la localité et les amateurs les plus habiles. Le bourgmestre jouait du violoncelle; le docteur avait un certain talent sur le basson ; l'apothicaire enfin, quoiqu'il n'eût

pas une fameuse embouchure, pouvait faire une partie de flûte; de plus, quelques jeunes filles de Grünwiesel avaient étudié pour la circonstance deux ou trois airs à roulades, et, grâce à ces éléments divers, on espérait arriver à un ensemble assez satisfaisant. C'était aussi l'avis du vieil étranger; mais il crut cependant devoir faire observer qu'il manquait un duo, et dans tout concert un peu convenable, ajouta-t-il, il faut à tout le moins qu'il y ait un duo. On fut quelque peu interloqué par cette déclaration faite avec aplomb et d'un ton de connaisseur. La fille du bourgmestre, il est vrai, chantait comme un rossignol, mais où trouver dans la ville une autre voix digne de se marier à la sienne? On songeait déjà, en désespoir de cause, à se rejeter sur le vieil organiste, qui jadis avait possédé une superbe voix de basse-taille; mais l'étranger dit que cela n'était pas nécessaire, son neveu chantant lui-même d'une façon fort remarquable.

Ce ne fut pas un mince étonnement dans la ville, lorsqu'on apprit qu'à toutes les qualités qu'on lui savait déjà, le jeune homme joignait encore, par-dessus le marché, le gosier d'un ténor. Prié cependant de vouloir bien se faire entendre, afin qu'on pût juger de la nature et de la portée de sa voix, il se livra à quelques gargouillades assez étranges; mais on était tellement prévenu en sa faveur, qu'à

part certains accents gutturaux, qui passèrent d'ailleurs pour appartenir à la prononciation anglaise; on trouva généralement qu'il chantait comme un ange.

D'études et de répétitions préparatoires, il ne pouvait en être question avec un virtuose aussi prodigieusement présomptueux que le neveu. Déchiffrer? fi donc! il exécuterait à première vue. L'oncle cependant promit tout bas de lui faire soigneusement travailler sa partie à huis clos, et, faute de mieux, il fallut bien se contenter de cette assurance.

Enfin, elle arriva, cette soirée nonpareille si impatiemment attendue, et dont les oreilles des dilettantes grünwieselois se promettaient tant de plaisir.

Malheureusement, le vieil étranger se trouva indisposé au dernier moment, et même de façon assez grave pour être contraint de garder la chambre. Il eut soin d'ailleurs de donner au bourgmestre, qui l'était venu voir une heure avant le concert, quelques renseignements utiles sur les allures et le tempérament du jeune homme. « C'est un très-bon garçon, lui dit-il; mais par-ci, par-là, il tombe dans d'étranges lubies et commet alors sottises sur sottises. Je suis particulièrement fâché pour cette raison de ne pouvoir assister au concert; car, devant moi, il s'observe avec soin. Je dois, du reste, dire à son honneur que ce n'est pas chez lui

méchanceté pourpensée, non; c'est tout physique, cela tient uniquement à son organisme nerveux. Si donc ses lubies venaient à le prendre, veuillez seulement, mon cher bourgmestre, lui desserrer un peu sa haute cravate, et même, si cela ne suffisait pas, retirez-la-lui tout à fait, la crise le quittera aussitôt. »

Le bourgmestre remercia le malade de la confiance qu'il lui témoignait, et promit, en cas de besoin, de se conformer à ses instructions.

La salle de concert était comble : tout Grünwiesel et les environs s'y étaient donné rendez-vous. Gentillâtres, pasteurs, baillis, riches fermiers, tous s'étaient empressés d'accourir, de trois lieues à la ronde, afin de partager avec les gens de la ville le rare divertissement qui, depuis un mois, était l'unique objet des conversations du pays.

Le neveu avait revêtu ce jour-là un costume des plus éclatants, et, dès son entrée dans la salle, son étrange désinvolture et ses manières excentriques attirèrent sur lui l'attention de tous les assistants.

Cependant la première partie du concert marcha assez bien. Il y eut ensuite un petit moment de repos; puis, le bourgmestre, tenant sa fille par la main, s'avança vers le jeune Anglais, et lui présentant un rouleau de musique, il lui dit avec un sourire paterne: « Mossié, vous plairait-il de chanter le duo? »

Le neveu éclata de rire en faisant grincer ses dents (c'était un de ses tics), et passant brusquement devant l'honorable magistrat dont l'allure lente et solennelle paraissait l'impatienter, il gravit en trois sauts l'estrade des musiciens.

Toute la société était dans l'attente; on ne bougeait plus, on n'osait plus quasi respirer. L'organiste s'était mis au clavecin; il battit la mesure, joua la ritournelle et fit signe au neveu de commencer. Mais celui-ci, qui semblait d'ailleurs regarder fort attentivement sa partie à travers ses immenses bésicles, poussa alors la plus déchirante et la plus effroyable note qui jamais ait retenti dans un concert d'amateurs. L'organiste lui cria aussitôt à mi-voix, tout en frappant un accord bruyant, afin de dissimuler le *couac :* « Deux tons plus bas, mon cher monsieur, nous sommes en ut, en ut, en ut ! »

Mais, au lieu de chanter en ut, le neveu tira un de ses escarpins et le lança à la tête de l'organiste, qui disparut un moment au milieu d'un nuage de poudre.

« Ah mon Dieu ! s'écria le bourgmestre ! c'est un de ses accès nerveux ! »

Et, s'élançant vers le jeune homme, il le saisit par le cou et se hâta de desserrer sa cravate ; mais loin que, par ce moyen, l'état du neveu fût amélioré, il parut empirer, au contraire, à partir de ce moment.

Le bourgmestre était au désespoir de ce fâcheux

esclandre. Pensant qu'il était survenu au jeune étranger quelque accident plus grave qu'à l'ordinaire, il se résolut à lui retirer entièrement sa cravate. Mais à peine cela fut-il fait, que le bonhomme demeura comme pétrifié d'effroi. Le cou du neveu n'avait pas couleur humaine ; il semblait enveloppé d'une espèce de membrane noirâtre et velue ; et le prétendu virtuose continuait à hurler et à bondir de la façon la plus sauvage. Tout à coup, il plongea ses gants glacés dans sa chevelure et l'arracha tout entière. O surprise ! Ces superbes cheveux blonds, dont on admirait naguère la frisure élégante, n'étaient autre chose qu'une vulgaire perruque, et le jeune homme, l'ayant lancée au visage du bourgmestre, étala alors à tous les yeux un crâne ras tondu et de même couleur que son cou.

Il dansait sur les tables et les banquettes, il bousculait les pupitres, brisait les violons et les clarinettes, et semblait enfin être devenu complétement enragé. « Arrêtez-le ! arrêtez-le ! criait le bourgmestre ahuri ; il a perdu le sens, arrêtez-le ! » Mais la chose n'était pas des plus faciles ; car le jeune Anglais avait retiré ses gants et montrait de longues mains noires, armées d'ongles acérés, dont il menaçait quiconque faisait mine de le vouloir serrer de trop près. A la fin, cependant, un brave chasseur parvint à s'emparer de lui, et tandis que, de sa

forte poigne, il lui maintenait les bras derrière le dos de manière à l'empêcher de griffer, chacun s'efforçait de se rapprocher du jeune garçon, qui semblait en ce moment, dans l'état de crise où il se trouvait, n'avoir plus rien d'humain.

Parmi les curieux se trouvait un savant homme des environs, lequel possédait un grand cabinet d'his-



toire naturelle, où figuraient toutes sortes d'animaux empaillés. Aussitôt qu'il eut pu fendre la foule, il reconnut du premier coup d'œil à qui il avait affaire, et, partant d'un grand éclat de rire, il s'écria :

« Eh ! qui diable a pu s'aviser d'introduire un pareil être dans une honnête société ? C'est un singe, un fort beau singe, ma foi ! l'*Homo Troglodytes*, de Linné. J'en donne vingt thalers à son maître, s'il veut me le céder. »

Qui pourrait décrire la surprise effarée des Grünwieselois à cette révélation ? « Quoi ! s'écriaient-

ils tous à la fois, un singe, un orang-outang dans notre société! Le jeune Anglais ne serait qu'un singe? » Et ils se regardaient l'un l'autre, stupides d'étonnement. On ne le voulait pas croire, on ne s'en fiait pas au témoignage de ses voisins, et chacun s'approchait à son tour et voulait vérifier par soi-même l'identité de l'animal. Mais il n'y avait pas à aller là contre : avec le toupet, la cravate et les gants, le fashionable avait disparu; l'illusion n'était plus permise maintenant. Le jeune Anglais était bel et bien un véritable singe, et pas autre chose.

« Un singe! un singe! répétaient les belles petites demoiselles avec des gestes d'effroi. Est-ce possible? est-ce croyable? Un singe! Mais tout l'hiver ne l'avons-nous pas vu dans les bals danser, polker, mazourker et valser à rendre jaloux un sous-lieutenant prussien?

— Ça n'est pas naturel, dit une voix dans la foule. Il doit y avoir là-dessous quelque magie! »

Qui avait lancé ce mot? qui avait trouvé ce biais ingénieux pour expliquer ou atténuer du moins la déconvenue des Grünwieselois? On ne sait; mais le docteur saisit la balle au bond. Il en voulait particulièrement au singe, pour avoir perdu contre lui plus d'une partie d'échecs. « Oui, oui, s'écria-t-il avec empressement, c'est une déception infernale, une œuvre de magie, et qui doit être punie d'une façon exemplaire. »

Le bourgmestre opina dans le même sens, et proposa de se rendre aussitôt chez le vieux sorcier; car c'était ainsi qu'on désignait à présent l'oncle du jeune Anglais. On se mit en route sans plus tarder, et six miliciens emboîtèrent le pas derrière le magistrat municipal, traînant au milieu d'eux le singe étroitement garrotté, afin de procéder immédiatement à l'interrogatoire et à la confrontation des coupables.

Un immense concours de curieux avait suivi le cortége jusqu'à la maison déserte, car chacun voulait voir comment finirait l'aventure. On secoua le marteau, on tira la cloche, mais le tout en vain; personne ne répondit à cet appel. Le bourgmestre ordonna à la fin d'enfoncer la porte et monta, toujours suivi de ses estafiers, à la chambre de l'étranger. Celui-ci avait disparu; mais sur sa table de travail une grande lettre était étalée, soigneusement scellée, et la suscription portait en grandes lettres: *A Monsieur, Monsieur le bourgmestre de Grünwiesel.* Le digne magistrat s'empressa de l'ouvrir, et voici ce qu'il lut:

« Mes chers Grünwieselois,

« Quand vous lirez ceci, je ne serai plus dans vos murs, et vous saurez enfin quelle est la famille et la patrie de mon cher neveu.

« Veuillez prendre d'ailleurs la plaisanterie que je me suis permise à votre égard comme un salutaire avertissement de ne jamais violenter les goûts ni les penchants de personne.

« D'humeur casanière, j'étais venu me réfugier chez vous, espérant trouver dans votre ville le calme qui me fuyait à Berlin. Votre curiosité importune ne m'a pas permis de vivre à ma guise. Bon gré mal gré, j'ai dû céder à la longue à vos obsessions persistantes. Mais puisque vous aimez tant les visages nouveaux, j'ai voulu vous en présenter un d'une espèce peu commune et dont vous ne perdissiez jamais le souvenir. J'ai donc dressé à votre intention un jeune orang-outang, et le succès qu'a obtenu parmi vous ce gentleman de contrebande m'a fort égayé, je vous assure. Votre amusante méprise m'a prouvé, du reste, une fois de plus ce que je savais déjà : *id est*, qu'il est moins malaisé de faire un dandy qu'un docteur.

« A présent, portez-vous bien, et puisse la leçon vous profiter ! »

L'histoire se répandit et ne fut pas sans attirer sur les Grünwieselois une foule de quolibets.

Mais ceux qui rougirent particulièrement de l'aventure, ce furent les jeunes garçons de Grünwiesel qui avaient adopté avec tant de hâte les mauvaises manières du singe. Ils se gardèrent bien de-

puis lors d'appuyer leurs coudes sur la table ou de se balancer sur leurs siéges; ils ne prirent plus la parole dans les cercles sans qu'on les interrogeât; ils renoncèrent aux larges bésicles et redevinrent enfin modestes et discrets, comme il convient à l'adolescence. S'il arrivait cependant de loin en loin que l'un de nos jeunes étourdis retombât dans ses mauvaises habitudes : « C'est un singe! » disait-on autour de lui, et ce mot suffisait pour le rappeler aussitôt à lui-même et le corriger.

Quant au singe véritable, le héros de cette histoire, qui avait joué pendant tout un hiver et avec tant de succès le rôle d'un jeune homme à la mode, il fut remis au savant naturaliste qui en avait fait la demande. Celui-ci le laissa librement vaguer dans sa maison jusqu'à sa mort. Il l'empailla ensuite avec soin et le plaça dans une des vitrines de son cabinet, où l'on peut le voir aujourd'hui encore, la badine à la main et le lorgnon dans l'œil, au-dessous d'une large pancarte relatant en substance l'aventure que je viens de vous raconter.

« Minuit est passé depuis longtemps, dit l'étudiant lorsque le chasseur eut terminé son récit, et je commence à croire que nous nous étions mis martel en tête assez mal à propos. Je serais donc volontiers d'avis, pour ma part, de nous reposer quelque peu ; je tombe de sommeil.

— Avant deux heures du matin, je ne m'y fierais pas, repartit l'écuyer, vous savez le proverbe : De minuit à deux heures, c'est le temps des voleurs.

— Et le proverbe a raison, observa le taillandier ; car si nous avons quelque surprise à redouter, c'est surtout dans notre premier sommeil. Des malfaiteurs ne sauraient choisir une heure plus propice pour l'accomplissement de leurs mauvais desseins. J'opine donc, moi, sauf meilleur avis, pour que nous reprenions nos histoires. A qui la parole ?

— A moi, si vous le voulez, dit Félix. Et si vous ne savez pas la merveilleuse et plaisante histoire de l'enchantement et des métamorphoses du Nain au long nez, j'essayerai de vous en retracer de mon mieux les péripéties. »

Tous approuvèrent la proposition, et le jeune orfévre s'apprêtait à commencer, lorsque, dans cet intervalle de silence, un bruit de porte grinçant sur ses gonds provoqua les aboiements d'un chien.

« Jésus, mon Dieu ! les voilà ! » dit le voiturier, qui reconnut en frissonnant la voix du bouledogue avec lequel il avait déjà conversé. L'animal se tut aussitôt du reste, apaisé par un : « Tout beau ! Fassan ! » prononcé à voix basse, mais qui n'en monta pas moins à l'oreille effrayée des voyageurs.

Le chasseur saisit sa carabine et se mit en garde, tandis que l'étudiant se campait à ses côtés, un pistolet dans chaque main. Les compagnons empoi-

gnèrent leurs bâtons ferrés, le voiturier tira de sa poche un long couteau, et tous alors, n'osant souffler, s'interrogèrent du regard sur ce qu'il y avait à faire.

« Courons à l'escalier, dit l'étudiant, et nous abattrons toujours au moins deux ou trois de ces coquins avant qu'ils s'emparent de nous. »

En même temps il donnait au taillandier l'un de ses pistolets, en lui recommandant bien de ne tirer qu'à coup sûr.

Voici dans quel ordre de bataille ils s'étaient disposés : l'étudiant et le chasseur occupaient la dernière marche, faisant office à la fois d'éclaireurs et d'avant-garde ; à côté du chasseur se tenait le brave taillandier, penché sur la rampe, et la gueule de son pistolet braquée droit sur le milieu de l'escalier; enfin l'orfévre et le voiturier formaient la réserve, prêts à donner de leur personne si l'on en venait à un combat corps à corps.

Ils demeurèrent ainsi quelques minutes dans une silencieuse attente.

Plus rien ne bougeait, et ils étaient sur le point de douter de la réalité du bruit qu'ils avaient entendu, lorsque dans la pénombre de l'escalier se dessinèrent vaguement trois silhouettes d'hommes s'avançant à pas de loup.

« Halte-là! cria le chasseur d'une voix tonnante ; un pas de plus et vous êtes morts. Armez vos carabines, amis ! et visez bien ! »

Les voleurs, effrayés, se rejetèrent vivement en arrière et parurent se consulter avec leurs compagnons. Après un moment, un seul homme revint et dit : « Messieurs, ce serait folie à vous de tenter une lutte, car nous sommes assez nombreux pour vous anéantir tous. Si vous consentez, au contraire, à vous retirer de bonne volonté, il ne vous arrivera pas le plus léger mal, et nous ne vous ferons pas tort même d'un simple groschen.

— Mais que voulez-vous donc alors? cria l'étudiant. Nous croyez-vous assez simples pour nous fier à des gens de votre sorte? Non, non, c'est quelque ruse. Arrière! vous dis-je, ou je casse la tête au premier qui s'engage dans l'escalier.

— Eh! pas tant de vivacité, mon petit monsieur, dit le brigand avec un grand sang-froid, mais en s'abritant cependant un peu derrière le pilier. Ce n'est pas à votre boursicot que nous en voulons. Livrez-nous seulement le passage, on ne vous demande que ça, et laissez-nous arriver jusqu'auprès de la dame qui est là-haut. Il ne lui sera fait aucun mal d'ailleurs; nous ne voulons que la conduire en lieu sûr, pendant que ses gens poursuivront leur route afin d'aller informer le seigneur comte, son mari, qu'il peut la délivrer moyennant la bagatelle de vingt mille florins.

— Misérables! osez-vous bien nous adresser une pareille proposition? répondit le chasseur, égaré

par la colère; et portant sa carabine à l'épaule, il allait faire feu.

— Fou que tu es! dit le brigand avec une impassibilité qui stupéfia son adversaire, tu peux me tuer, c'est vrai, et tu n'auras pas fait un bien grand exploit; mais ici, derrière moi, il y a vingt de mes camarades qui me vengeront. Que servira alors à ta madame la comtesse que vous vous soyez fait tuer ou estropier pour elle? Crois-moi, si elle nous accompagne de bonne volonté, elle sera traitée avec égard et considération; mais si, tandis que je compte trois, tu n'as pas posé là ton arme, cela ira mal pour vous et aussi pour elle! Allons! armes bas! Une.... deux....

— Il n'y a pas à plaisanter avec ces brutes, dit tout bas le chasseur en abaissant sa carabine. Certainement je me moque de ma vie; mais si notre résistance ne devait faire qu'aggraver la situation de la comtesse?... Je veux la consulter.... Donnez-nous, poursuivit-il à haute voix en s'adressant aux voleurs, donnez-nous une demi-heure de répit, afin de prévenir la comtesse; un coup trop brusque pourrait la frapper de mort.

— Accordé! » répondit le voleur; et il se retira après avoir posé six hommes de garde au pied de l'escalier.

Émus et bouleversés au delà de toute expression, les malheureux voyageurs suivirent le chasseur dans

la chambre de la comtesse. Celle-ci était trop près, et l'on avait discuté trop haut pour qu'un seul mot lui eût échappé. Elle était pâle et tremblait fortement ; mais cependant elle paraissait résolue à s'abandonner à sa destinée.

« Pourquoi jouerais-je sans utilité la vie de tant de braves gens ? dit-elle ; pourquoi vous provoquerais-je à tenter une défense vaine, vous qui ne me connaissez seulement pas ? Non, je suivrai ces misérables ; je ne vois pas de moyen d'échapper à cette cruelle nécessité. »

L'infortune de la comtesse et sa résignation brisèrent tous les cœurs. Le chasseur pleurait de rage impuissante et jurait qu'il ne survivrait pas à cette honte. L'étudiant maudissait sa taille de six pieds :

« Si j'étais seulement d'une tête plus petit, disait-il, et que je n'eusse point de barbe, je changerais d'habits avec Mme la comtesse, et quand ces misérables découvriraient la supercherie, il serait trop tard pour rattraper leur proie. »

Cette scène émouvante avait fait aussi une très-vive impression sur l'imagination de Félix. Les traits de la comtesse, sa démarche, le son de sa voix, toute sa personne enfin exerçait sur le jeune orfévre une sorte d'attrait indéfinissable. Par instants même, il semblait au pauvre orphelin que c'était sa propre mère, morte, hélas ! depuis bien longtemps, qui se tordait là sous ses yeux dans les angoisses du déses-

poir, et alors il sentait s'éveiller en lui une excitation telle, une telle énergie, que, pour sauver la vie de la comtesse, il n'eût pas hésité à donner la sienne propre. Lors donc que l'étudiant émit cette impossible idée de changement de costume, ce fut comme un éclair illuminant soudain l'intelligence de Félix. Oubliant toute crainte et toute considération de danger personnel pour ne plus songer qu'au salut de cette dame qui exerçait sur lui une si étrange fascination :

« N'est-ce que cela? dit-il en s'avançant timide et rougissant; s'il suffit d'une petite taille, d'un menton imberbe et d'un brave cœur pour délivrer cette noble dame, peut-être ne m'acquitterais-je pas trop mal de cette tâche. Je vous en prie, madame, poursuivit-il, prenez ma redingote, cachez vos beaux cheveux sous ce large chapeau; avec cela, mon havre-sac sur les épaules, et je les défie bien de vous reconnaître.

— Cœur d'or! s'écria le chasseur en sautant joyeusement au cou du jeune homme. Que veux-tu faire? Te mettre à la place de ma noble dame? C'est Dieu qui t'a inspiré cela! mais tu ne partiras pas seul, entends-tu? je partagerai ta captivité, moi, comme ton écuyer fidèle et dévoué, et tant que je vivrai, ils ne toucheront pas à un cheveu de ta tête.

— Je te suivrai aussi, brave petit homme! s'écria l'étudiant exalté, ou que je meure! »

Il fallut de longs débats pour faire accepter à la comtesse la proposition du jeune orfévre. Elle ne pouvait supporter la pensée qu'un étranger se sacrifiât pour elle, et puis elle se représentait avec effroi, quand la supercherie serait découverte, la rage des voleurs retombant toute sur son malheureux remplaçant. A la fin pourtant, elle se laissa ébranler, en partie par les offres réitérées du jeune homme, en partie par la pensée qu'une fois sauvée elle-même, elle pourrait tout entreprendre à son tour pour délivrer son sauveur. « Allons! dit-elle, j'accepte votre dévouement, et que Dieu vous protége! »

Les voyageurs passèrent aussitôt dans la chambre de l'étudiant, où Félix endossa rapidement une robe par-dessus laquelle il drapa de son mieux la pelisse fourrée que portait la comtesse à son arrivée. Quelques fausses boucles de cheveux empruntées à la femme de chambre complétèrent son déguisement, et tous affirmèrent qu'il était impossible de reconnaître le jeune compagnon sous son costume féminin. Le taillandier, toujours jovial, jura même que de sa vie il n'avait vu un aussi joli minois, et il ajouta que s'il le rencontrait dans la rue, il lui tirerait très-respectueusement son chapeau sans se douter qu'il adressât cette politesse à son ex-camarade.

Pendant ce temps, la comtesse avait revêtu, avec l'aide de sa femme de chambre, les habits du jeune

orfèvre. Boutonnée jusqu'au menton, le chapeau profondément enfoncé sur le front, le bâton à la main, le sac de cuir sur le dos, elle était tout à fait méconnaissable, et les voyageurs ne se fussent pas peu divertis dans un autre moment de cette espèce de mascarade.

Le nouveau compagnon remercia Félix en pleurant, et lui promit le plus prompt secours.

« Un mot seulement, madame, lui répondit Félix : dans le fond de ce havre-sac se trouve un petit écrin, je vous le recommande; s'il venait à se perdre par malheur, ce serait fait de moi. Je le porte à ma seconde mère, et....

— Gottfried, le chasseur, connaît mon château, se hâta de dire la comtesse ; il vous y ramènera, et tout vous sera remis : car j'espère bien qu'avant peu, noble jeune homme, vous viendrez en personne recevoir les remercîments de mon mari et les miens. »

Avant que Félix eût pu répondre, les voix des voleurs retentirent de nouveau au bas de l'escalier, criant que le délai était écoulé, que la nuit s'avançait, et que tout était prêt pour le départ de la comtesse. L'écuyer descendit près d'eux alors et déclara qu'il ne quitterait pas sa maîtresse, aimant mieux la suivre n'importe où que de reparaître sans elle devant son seigneur. L'étudiant manifesta également l'intention d'accompagner la prisonnière.

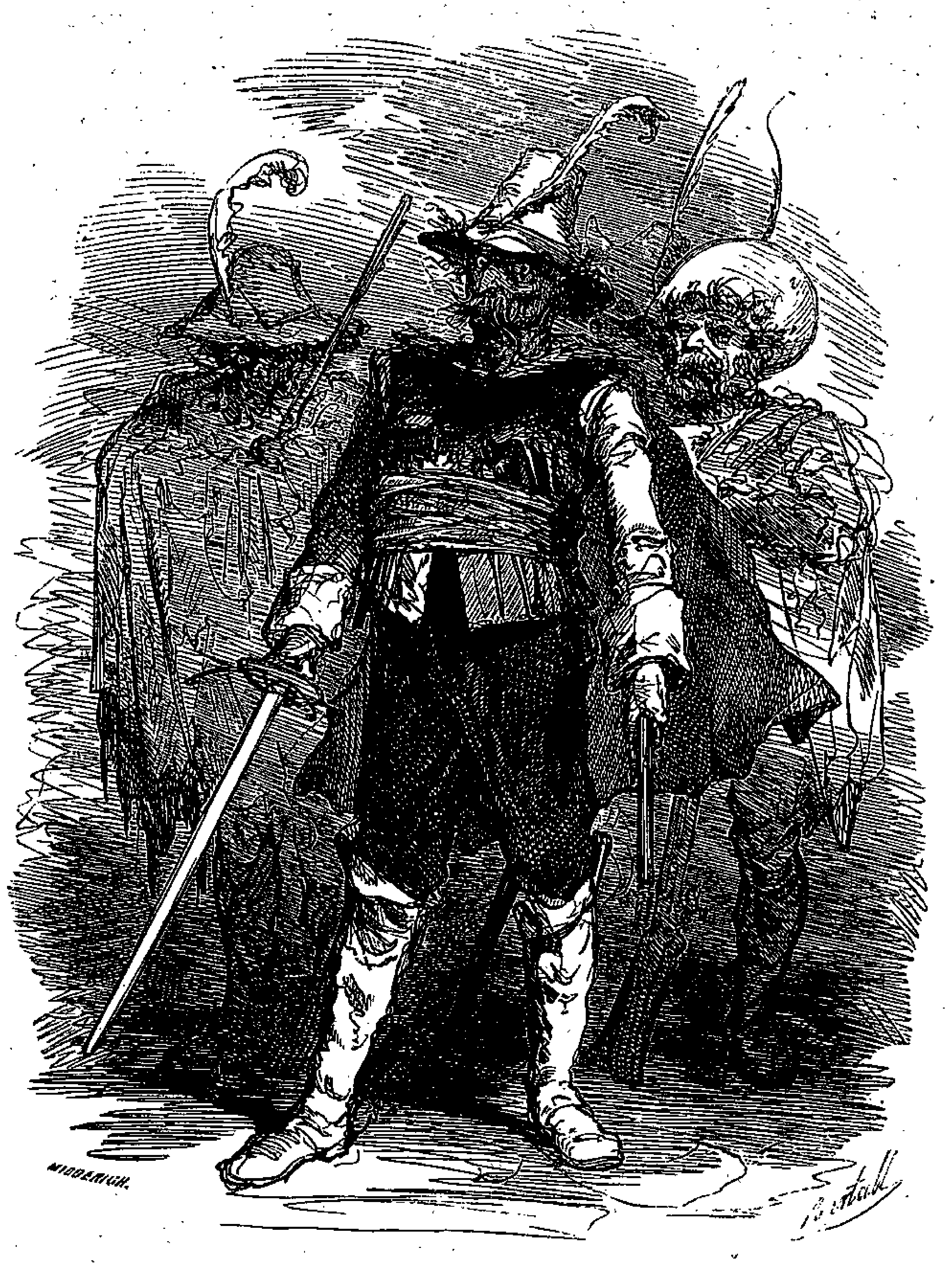
Après quelques minutes de délibération, les brigands consentirent à cet arrangement, à condition que l'étudiant et l'écuyer leur remettraient immédiatement leurs armes, et ils demandèrent de plus que les autres voyageurs s'engageassent à ne pas quitter l'auberge jusqu'à ce qu'eux-mêmes eussent eu le temps de s'éloigner.

Félix abaissa le voile placé sur son chapeau et s'assit dans un coin, le front appuyé sur sa main, dans une attitude accablée, et il attendit ainsi la venue des brigands. Le chasseur s'était retiré dans l'angle opposé, l'air morne, abattu, mais attentif à tout.

Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit et livra passage à un homme de haute taille, de mine assez fière et vêtu avec un certain luxe. Il portait une sorte de costume militaire, un ordre de fantaisie s'étalait sur sa poitrine, un large sabre lui pendait au flanc, et sur le chapeau qu'il tenait respectueusement à la main s'épanouissait une touffe de plumes d'aigle fixée par une agrafe d'acier. C'était le capitaine des brigands. Deux de ses hommes entrèrent après lui et demeurèrent de chaque côté de la porte.

« Madame, dit le voleur, après qu'il se fut profondément incliné devant la comtesse, il y a des occasions, et celle-ci est du nombre, où la résignation est un devoir. Gardez-vous de craindre, d'ailleurs, que j'oublie un seul instant le respect qui est dû à

votre haut rang ; je veux m'efforcer, au contraire, d'adoucir autant que possible les ennuis de votre



position, de manière que vous n'ayez rien à me reprocher, si ce n'est peut-être les terreurs de

cette nuit qu'il n'a pas dépendu de moi de vous épargner. »

Il se tut, attendant une réponse; mais Félix resta muet. Le voleur poursuivit : « Veuillez me faire l'honneur, madame, de ne pas me confondre avec les coupeurs de bourses et les coquins vulgaires. Je suis un malheureux qu'un fatal concours de circonstances a jeté et retient dans cette voie funeste. Mes compagnons et moi nous voulons renoncer à cette vie et nous expatrier, mais nous manquons d'argent pour réaliser ce projet. Il nous eût été facile d'assaillir des marchands isolés, ou même quelque diligence; mais nous pouvions ruiner ainsi nombre de gens, les condamner pour toujours à la misère, et cette extrémité nous répugnait, au moment de rentrer dans une voie meilleure. Sur ces entrefaites, nous avons appris que M. le comte, votre mari, avait fait il y a six semaines un héritage de cinq cent mille thalers. Nous ne demandons sur cette somme énorme que vingt mille florins, une fortune pour nous, pour vous une bagatelle. Veuillez donc, madame, écrire à votre mari une lettre ouverte dans laquelle vous lui manderez que vous êtes notre prisonnière, et qu'il ait par conséquent à nous payera ussitôt que possible votre rançon. Il est superflu d'ajouter que cette affaire doit être traitée dans le plus grand secret et la somme apportée ici par un seul homme. »

Quelle était l'anxiété des hôtes de l'auberge pendant cette scène, on le devine; mais l'émotion de la comtesse dépassait celle de tous les autres. Félix n'était pas moins agité de son côté. Il ne regrettait pas sa résolution généreuse, loin de là; mais il tremblait de se trahir par le geste ou la voix, et son trouble ne fit qu'augmenter lorsque le voleur parla d'une lettre qu'il devait écrire à son époux prétendu.

Comment écrire? quel nom donner au comte? quel style employer pour ne pas éveiller de soupçons?

Son angoisse fut au comble quand le capitaine posa devant lui papier et plume, en l'invitant à vouloir bien lever son voile pour écrire sa lettre.

Félix ne se doutait pas combien son costume féminin ajoutait de charme à son frais visage de jouvenceau. S'il l'eût su, il n'aurait pas eu tant de crainte de se montrer à découvert. Lorsqu'enfin, pressé par la nécessité, il se fut résigné à lever son voile, le caractère original de la beauté de la fausse comtesse, dont les traits alliaient, dans un piquant mélange, la grâce à la virilité, parut faire une vive impression sur le voleur, qui redoubla encore de prévenances et d'égards envers sa prisonnière. Ce mouvement admiratif n'échappa point à l'œil subtil du jeune orfèvre, et, rassuré désormais sur l'effet de *ses charmes*, il saisit la plume, et, faisant appel à ses

souvenirs de lecture, il écrivit à *son mari* le billet suivant :

« Monsieur et cher mari,

« Un sort fatal vient d'interrompre brusquement mon voyage. Je suis tombée nuitamment au milieu d'une troupe de brigands, et ils m'ont signifié qu'ils me retiendraient prisonnière jusqu'à ce que vous leur ayez envoyé pour ma rançon une somme de vingt mille florins.

« Ne parler de tout ceci à âme qui vive ; se bien garder surtout de porter plainte à la justice et d'invoquer son intervention ; enfin envoyer la somme par un homme seul à l'auberge du Spessart : telles sont les conditions mises à ma délivrance. Faute par vous de les remplir scrupuleusement, je suis menacée de la prison la plus dure, et de la mort peut-être !

« J'attends de vous, monsieur, le secours le plus prompt.

« Votre épouse infortunée. »

Félix tendit cette étrange lettre au chef des brigands, qui la parcourut du regard et l'approuva. S'approchant ensuite de la porte, il appela la femme de chambre qui devait être chargée de la missive, et il invita la soi-disant comtesse à lui donner ses instructions particulières.

La camériste tremblait et frissonnait de tout son corps, et Félix aussi ne put s'empêcher de pâlir en ce moment, en songeant qu'il suffisait d'un mot, d'un geste, d'un regard pour les trahir et les perdre tous. Rappelant cependant tout son courage dans cet instant critique, il dit d'une voix assez calme :

« Je n'ai rien de plus à te dire, si ce n'est de prier le comte de me tirer aussi vite que possible de cette pénible situation.

— Et je vous engage aussi, ajouta le voleur, à recommander de la manière la plus expresse à M. le comte de ne dire mot de cette aventure et de ne rien entreprendre contre nous jusqu'à ce que Mme la comtesse soit entre ses mains. Nos espions nous auraient bientôt informés de ses démarches, et alors.... je ne répondrais plus de rien. »

Cela dit, le capitaine des voleurs s'inclina de nouveau devant sa prisonnière en l'invitant respectueusement à vouloir bien le suivre. Félix se leva aussitôt, ainsi que le chasseur et l'étudiant, et tous trois descendirent l'escalier.

Devant l'auberge piaffaient impatiemment plusieurs chevaux tenus en main. On en offrit un au chasseur; un autre, avec une selle de dame et dont on eût admiré dans un autre moment les formes coquettes et mignonnes, était préparé pour la comtesse; un troisième fut donné à l'étudiant. Après avoir aidé le jeune orfévre à se mettre en selle, le

capitaine serra fortement la sangle de sa monture, et, s'élançant lui-même sur son cheval, il vint se placer à la droite de la comtesse, tandis qu'un des voleurs se rangeait à sa gauche. Le chasseur et l'étudiant furent entourés de la même manière. Quand toute la troupe fut montée, le capitaine donna le signal du départ d'un coup de sifflet aigu, et quelques secondes après les brigands avaient disparu avec leur proie dans les profondeurs de la forêt.

Lorsque le galop des chevaux se fut évanoui dans le lointain, les hôtes de l'auberge, qui étaient demeurés réunis dans la chambre haute, commencèrent à respirer un peu plus librement. Peut-être même, comme il arrive ordinairement après qu'on est sorti d'un mauvais pas, se fussent-ils livrés à quelque fol accès de gaieté, si la pensée de leurs trois compagnons, en ce moment même entraînés loin d'eux, ne les eût douloureusement préoccupés. Ils ne pouvaient assez admirer la noble conduite du jeune orfévre, et la comtesse était émue jusqu'aux larmes en songeant à l'immensité du service que venait de lui rendre un homme qui non-seulement ne lui devait rien, mais qui même ne la connaissait en aucune façon.

Ils se consultèrent les uns les autres sur ce qu'il y avait à faire.

« Aucun serment ne peut engager envers des voleurs, dit la comtesse, et, aussitôt que j'aurai re-

joint mon mari, je veux mettre tout en œuvre pour découvrir la retraite des brigands et délivrer au plus vite nos malheureux prisonniers. »

Le voiturier déclara de son côté qu'il allait pousser droit à Aschaffenbourg et dénoncer l'événement à la justice. Le taillandier se rangea au même avis.

Aucun accident ne vint signaler le reste de la nuit. Un silence de mort régnait dans l'auberge troublée naguère par un si grand tumulte. Mais au matin, les domestiques de la comtesse étant descendus afin de tout préparer pour le départ, ils remontèrent presque aussitôt tout effarés, annonçant qu'ils avaient trouvé l'aubergiste et ses valets gisant dans la salle basse étroitement garrottés et réclamant du secours à grands cris.

Cette nouvelle parut étonner fort les voyageurs. « Comment! s'écria le taillandier, ces gens seraient innocents? nous les aurions injustement accusés? ils ne seraient pas les complices des voleurs?

— Qu'on me pende à leur place, répliqua le voiturier, s'ils n'étaient pas d'accord avec les brigands! Non, non, ce n'est qu'une ruse pour détourner les soupçons. Rappelez-vous donc les allures embarrassées de l'hôtesse hier au soir, son insistance pour nous envoyer coucher, son refus de me donner de la lumière, et le boule-dogue enfin qui a failli m'avaler quand je suis descendu! Encore est-il heureux du

moins pour Mme la comtesse que les choses se soient présentées ainsi ! Que rien de suspect ne nous eût frappés dans l'auberge, que l'hôtesse ne se fût pas montrée impatiente et bourrue à notre égard, et nous ne demeurions certainement pas réunis, ni réveillés. Les voleurs alors nous tombaient dessus à l'improviste, pendant notre premier somme, et tout au moins nous bouclaient dans nos chambres, et la substitution de notre brave petit camarade devenait impossible. »

L'opinion du voiturier fut partagée par les autres voyageurs, et l'on conclut que l'hôtesse et ses valets devaient également être dénoncés à la justice. Cependant, pour ne rien compromettre par trop de précipitation, on décida de ne montrer présentement aucun soupçon. Les domestiques redescendirent avec le voiturier dans la salle basse, et délièrent les acolytes des voleurs, en se montrant aussi peinés que possible de ce qui leur était arrivé. Quant à l'hôtesse, en hypocrite consommée, afin de se concilier plus encore la bienveillance de ses hôtes, elle ne réclama de chacun d'eux qu'un prix des plus modiques, tout en exprimant le désir de les revoir bientôt.

Après avoir réglé son compte et pris congé des autres voyageurs, le messager d'Aschaffenbourg se remit en route, et, quelques minutes après, les deux compagnons s'apprêtèrent à en faire autant.

Bien que le havre-sac de l'orfévre ne fût pas des

plus gros, il ne laissait pas de peser assez lourdement encore sur les épaules délicates de la comtesse et d'embarrasser sa démarche; mais ce qui surtout la troubla profondément, ce fut de trouver l'hôtesse debout sur le seuil et lui tendant sa main criminelle en signe d'adieu.

« Eh donc! quel chérubin! s'écria-t-elle en apercevant la comtesse; si jeune et si beau, déjà courir le monde! quelque méchant garnement, bien sûr, que le maître aura chassé de l'atelier. Mais bast! ce ne sont pas mes affaires. Faites-moi toujours l'honneur d'entrer chez moi, mon brave, quand vous repasserez par ici, et bon voyage! »

La comtesse, toute frissonnante de la répulsion que lui inspirait la mégère, n'osait pas répondre, de peur de se trahir par le timbre délicat de sa voix. Le taillandier s'en aperçut; il prit son camarade sous le bras, et, après avoir dit adieu à l'hôtesse, il entonna un joyeux *lied*, en s'enfonçant dans le premier sentier de la forêt.

« A présent, je suis sauvée! dit la comtesse quand ils eurent fait une centaine de pas: je mourais de peur que cette odieuse femme ne me reconnût et ne me fît arrêter par ses valets. Oh! combien je vous ai d'obligation! Mais vous viendrez aussi me voir à Mayenbourg, n'est-ce pas? c'est ma résidence, et j'espère bien que vous y retrouverez votre jeune camarade. »

Le taillandier promit de se rendre à cette invitation aussitôt que possible. Il parlait encore quand la berline de la comtesse les rejoignit. La portière fut ouverte rapidement, la comtesse s'élança dans la voiture, salua encore une fois de la main le jeune compagnon, et les chevaux partirent au galop.

Pendant ce temps, les voleurs avaient atteint le repaire où s'abritait la bande. Lancés au grand trot à travers les sentiers les plus impraticables, ils n'avaient pas échangé un mot avec leurs prisonniers durant toute la route. De temps à autre seulement ils s'interrogeaient entre eux à demi-voix quand le chemin venait à se bifurquer. On fit halte enfin devant une gorge profonde. Les voleurs mirent pied à terre et le capitaine aida l'orfévre à descendre de cheval, en s'excusant de la course rapide qu'ils venaient de fournir et s'enquérant avec sollicitude et courtoisie si Mme la comtesse n'était point trop fatiguée.

Félix lui répondit, de la voix la plus douce qu'il put, qu'il ressentait en effet une grande lassitude, et le capitaine l'invita à s'appuyer sur son bras pour descendre dans le ravin. La pente était si roide en effet et le sentier tellement abrupt, que ce secours ne fut pas inutile à Félix pour l'empêcher de tomber. On atteignit enfin le fond de la gorge, après de nombreux circuits, et les premières lueurs

de l'aube apparaissant en ce moment découvrirent aux yeux des prisonniers une sorte de vallon étranglé, de cent pas de long à peu près, et fermé comme un cirque par une infranchissable barrière de rochers. Six ou huit petites huttes faites de troncs d'arbres et de branchages s'élevaient au centre du ravin. Le capitaine introduisit la soi-disant comtesse dans la meilleure de ces cabanes, en lui disant que cet asile lui serait exclusivement réservé ; mais sur la demande de Félix, que la perspective de rester seul récréait peu, il consentit à ce que le chasseur et l'étudiant lui tinssent compagnie, si tel était son bon plaisir.

La hutte était garnie de peaux de chevreuils et de nattes, qui servaient à la fois de siéges et de tapis de pieds. Une demi-douzaine de cruches et d'assiettes de bois; une vieille carabine hors de service accrochée à la muraille; dans un coin, une couple de planches disposées en forme de couchette et recouvertes d'une méchante couverture figurant tant bien que mal un lit : tel était l'unique mobilier de cette demeure princière.

Dès qu'ils furent laissés seuls, nos trois captifs se mirent naturellement à réfléchir sur leur étrange situation. Félix ne se repentait nullement de sa noble résolution; mais la crainte de voir découvrir sa ruse ne laissait pas cependant de l'inquiéter

quelque peu, et il manifesta à haute voix son appréhension.

« Paix ! au nom du ciel ! » s'écria sourdement le chasseur, et se penchant à l'oreille du jeune homme : « On nous épie peut-être ! lui dit-il.

— Un mot imprudent, et moins qu'un mot, un cri seulement, c'en est assez pour nous trahir ! » ajouta l'étudiant sur le même ton.

Le pauvre Félix baissa la tête et se contenta de pleurer silencieusement.

« Croyez-moi, monsieur le chasseur, reprit-il enfin à voix basse, ce n'est pas la peur des brigands qui me fait pleurer ; non, c'est un tout autre souci qui m'oppresse ! Je tremble qu'au milieu de toutes ses préoccupations, Mme la comtesse n'ait oublié ce que j'ai dû lui dire si rapidement ; et si cela arrivait, je serais perdu à toujours.

— Mais qu'est-ce donc qui peut vous troubler ainsi ? demanda le chasseur, étonné de l'émotion du jeune homme qui, jusque-là, s'était montré si ferme et si courageux.

— Écoutez, et vous verrez si j'ai tort de m'alarmer, répondit Félix.

« Mon père était un des plus habiles orfévres de Nuremberg, et ma mère, qui avait été dans sa jeunesse femme de chambre d'une dame du plus haut rang (c'était une comtesse aussi), reçut d'elle au moment de son mariage toutes sortes de cadeaux

magnifiques. Cette bonne dame demeura toujours, en outre, très-attachée à mes parents, et lorsque je vins au monde, ce fut elle-même qui demanda à être ma marraine. Elle fit plus encore, et quand, demeuré orphelin à la suite d'une épidémie qui m'avait ravi coup sur coup mon père et ma mère, j'allais être jeté dans quelque hôpital, ma marraine intervint, et, prenant en pitié mon malheureux sort, me fit placer dans une maison d'éducation.

« Plus tard, elle m'écrivit pour me demander si je voulais apprendre l'état de mon père, et, sur ma réponse affirmative, je fus mis par ses soins en apprentissage à Würzbourg.

« Le métier me plut, et je travaillai d'un tel cœur, qu'au bout de peu d'années j'obtins, avec mon certificat d'apprentissage, la permission d'entreprendre mon tour d'Allemagne. Je me hâtai d'en informer ma marraine. Elle me répondit sur-le-champ pour me féliciter et me dire qu'elle se chargeait des frais de mon voyage.

« En même temps elle m'avait fait parvenir de superbes pierreries, en témoignant le désir que je les lui montasse à mon goût, afin qu'elle pût juger de mon habileté. Je devais lui rapporter moi-même sa parure et recevoir d'elle en récompense l'argent nécessaire à ma tournée. Or, je vous dirai que, bien qu'elle ait veillé constamment sur moi comme une

seconde Providence, je n'ai jamais vu ma marraine. Vous pouvez penser si j'étais heureux de me présenter enfin devant elle et de lui témoigner ma reconnaissance !

« Jour et nuit je travaillais à sa parure, et j'en fis enfin une si belle pièce, que mon maître lui-même ne se lassait pas de l'admirer. Lorsqu'elle fut terminée, je l'empaquetai bien soigneusement dans le fond de mon sac, je pris congé de mon patron et je partis pour le château de ma marraine. C'est alors, poursuivit le pauvre Félix en sanglotant, c'est alors que ces brigands maudits sont survenus et ont ruiné toutes mes espérances. Car, si votre maîtresse a par malheur oublié mes recommandations et qu'elle ait jeté dans le premier coin venu, comme un objet inutile, mon méchant havre-sac, comment pourrai-je me présenter devant ma noble marraine? qu'aurai-je à lui soumettre comme échantillon de mon talent? Et ses pierreries, malheureux que je suis! comment lui en restituer la valeur? Non, non, je n'oserai jamais me montrer après cela, et je passerai alors pour un ingrat, pour un mauvais cœur! A tout le moins, je serai accusé de légèreté pour avoir si étourdiment remis entre des mains étrangères le dépôt qui m'était confié. Et encore, me voudra-t-on croire quand je raconterai cette étrange aventure?

— Sur ce dernier point, mon jeune ami, soyez sans inquiétude, répondit le chasseur : d'abord je ne

crois pas que votre joyau coure le moindre risque entre les mains de Mme la comtesse; et puis, en supposant même qu'un malheur arrivât, elle s'empresserait, n'en doutez pas, de venir à votre aide et de porter témoignage pour vous. Nous allons maintenant, si vous le voulez bien, *madame* la comtesse, ajouta-t-il en plaisantant, nous allons vous quitter pour quelques heures; car nous tombons véritablement de sommeil, et, après les fatigues et les secousses de cette nuit, vous devez aussi vous-même avoir besoin de repos. Oubliez donc momentanément vos préoccupations, et tâchez de dormir une heure ou deux; cela vous remettra. »

Ils sortirent là-dessus, et Félix, demeuré seul, s'efforça de suivre le conseil du chasseur.

Le sommeil calma son agitation nerveuse, et il était plus résolu et plus gai que jamais quand reparurent ses compagnons. Le chasseur lui raconta alors que le capitaine avait recommandé les plus grands égards pour sa prisonnière, et que dans peu d'instants l'une des vieilles femmes qui servaient les voleurs viendrait se mettre aux ordres de Mme la comtesse. Mais il fut décidé aussitôt d'un commun accord qu'on refuserait cette politesse, plus gênante qu'utile.

L'étudiant rapporta ensuite ce qu'il avait observé dans le camp des voleurs.

« La maison de plaisance que vous habitez,

belle comtesse, dit-il en s'efforçant de rire, est celle où réside ordinairement le capitaine; c'est la moins spacieuse de toutes; mais la plus confortable. Outre celle-ci, il y en a encore une demi-douzaine d'autres où s'entassent pêle-mêle les femmes et les enfants. Quant aux voleurs, ils sont rarement plus de six à leur campement. L'un monte la garde à quelques pas de nous, l'autre au bas du défilé qui conduit ici, et tout en haut, à l'entrée de la gorge, un troisième est posté en sentinelle avancée; de deux heures en deux heures, trois autres les remplacent. Chacun des gardes a de plus, à ses côtés, deux énormes dogues, et ces animaux ont l'oreille tellement subtile qu'on ne peut faire un pas dans le camp sans provoquer aussitôt leurs aboiements. J'avais conservé jusqu'ici quelque espoir de fuite; mais, après ce que j'ai vu, j'y renonce.

— Allons! allons! ne nous rejetez pas dans les idées sombres, dit Félix, le sommeil m'a tout ragaillardi, moi. Ne vous hâtez donc pas ainsi de jeter le manche après la cognée, cher ami, et prenez garde d'éveiller les soupçons. Tenez, puisque aussi bien il ne dépend pas de nous pour l'instant de remédier à la situation, laissons agir les événements et parlons d'autre chose, plutôt que de nous désoler ainsi par avance et de broyer du noir sans profit aucun.

— Il a raison! » s'écria le chasseur; et s'adressant à Félix : « Vous étiez justement sur le point, lui dit-il, de nous raconter une histoire quand est survenue l'algarade de cette nuit, et, si je me souviens bien, cela s'appelait d'un nom assez bizarre : *Le Nain Long-Nez*, je crois.

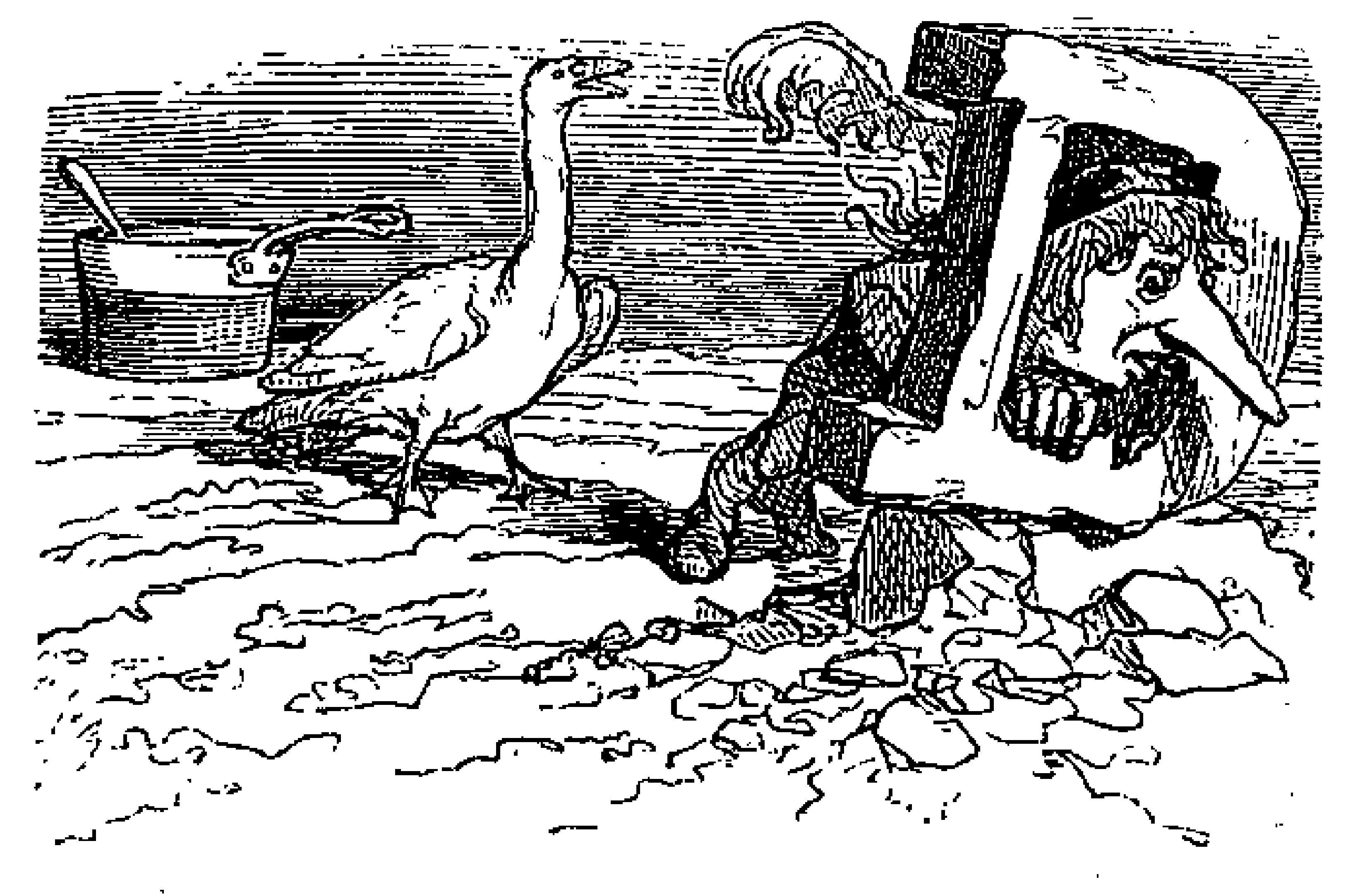
—Oui-da ! votre mémoire est bonne, et, si vous êtes encore disposé à m'entendre, je suis tout prêt, moi, à vous dire mon conte. »

L'étudiant et le chasseur secouèrent la tête en signe d'assentiment, et le jeune orfévre entama aussitôt le récit suivant.



LE NAIN AU LONG NEZ

LE NAIN AU LONG NEZ.



ans une grande ville d'Allemagne vivait, il y a nombre d'années, un brave savetier qui s'entendait au mieux avec sa ménagère. Assis tout le jour dans son échoppe, au coin de la rue, notre homme raccommodait, à la satisfaction générale, bottes et souliers, et même il n'eût pas craint d'entreprendre *le neuf*, si quelqu'un avait bien voulu lui en commander; mais alors il aurait fallu qu'on commençât par acheter le cuir, et les clous, et le reste : car le bonhomme était des plus pauvres, et son échoppe ne contenait pas

la moindre fourniture. Quant à sa femme, elle vendait sur le marché des légumes et des fruits provenant d'un petit jardin qu'ils avaient au faubourg; et nombre de gens aimaient à lui acheter, parce qu'elle était toujours proprement et soigneusement attifée, et qu'elle savait mieux que pas une disposer et étaler sa marchandise d'une manière agréable et engageante.

Ces deux braves petites gens avaient un gentil garçonnet d'une dizaine d'années, charmant de visage, bien fait de corps et déjà passablement grand pour son âge. Il avait coutume d'accompagner sa mère au marché, et, quand une cuisinière ou un maître d'hôtel avait fait de grosses emplettes à la femme du cordonnier, l'enfant portait une partie des objets jusqu'à la maison de l'acheteur. Rarement, d'ailleurs, il revenait de semblables commissions sans rapporter une belle fleur, une petite pièce d'argent ou une part de gâteau; car les maîtres de la maison s'amusaient beaucoup de la gentillesse du petit commissionnaire et le récompensaient toujours généreusement.

Un jour, la femme du cordonnier se trouvait à sa place habituelle sur le marché : elle avait devant elle diverses corbeilles remplies de légumes de toute sorte, et de plus, dans un panier plus petit, des poires, des pommes, des

abricots et autres fruits de primeur. Le petit Jacob (ainsi se nommait l'enfant) était accroupi à côté de sa mère, et de sa voix fraîche et claire, il appelait les chalands en vantant sa marchandise :

« Par ici, par ici, messieurs! voyez quels beaux choux! quels légumes frais et odorants! Des poires nouvelles, mesdames! des pommes d'api, des abricots, qui en veut? ma mère vous les donnera à bon compte. »

Ainsi criait le petit garçon, et, sur ces entrefaites, voilà qu'une vieille femme, à l'aspect misérable et sordide, déboucha d'une rue voisine sur la place du marché. La vieille avait un petit visage aigu plus ridé qu'une pomme en avril; ses yeux bordés d'écarlate luisaient comme braise, et son long nez, recourbé en bec d'oiseau, venait quasi rejoindre son menton. Elle marchait en s'appuyant sur un long bâton, si toutefois on peut appeler marcher une pareille allure; car elle boitait, se traînait et vacillait comme si ses jambes eussent été rompues, et elle semblait à chaque instant sur le point de tomber et de planter en terre son nez pointu.

La femme du cordonnier regardait curieusement cette espèce de mendiante. Depuis près de seize ans qu'elle se rendait journellement au marché, jamais, elle qui connaissait tous les visages de la ville,

jamais elle n'avait remarqué cette étrange figure. Mais elle ne put s'empêcher de frémir lorsque la vieille se dirigea en clochant de son côté et s'arrêta sans mot dire devant sa corbeille.

« N'êtes-vous pas Jeanne, la marchande de légumes? demanda enfin la vieille femme d'une voix rauque et croassante, tandis que sa tête hochait deçà et delà sans s'arrêter.

— Oui, madame, répondit la jardinière; qu'y a-t-il pour votre service?

— Nous verrons, nous verrons! Montre un peu tes petites herbes, si tu as ce qu'il me faut. »

Et, tout en parlant, la vieille se penchait sur une corbeille dans laquelle elle plongeait deux vilaines mains noires; elle farfouillait avec ses longs doigts d'araignée dans les herbes fraîches si proprement disposées, et les portant à poignées sous son nez crochu, elle les flairait à pleines narines. Cela fendait le cœur de la jardinière de voir la vieille manier ainsi sans précaution ses belles petites herbes; mais elle n'osait rien dire, car c'est le droit de l'acheteur d'examiner la marchandise; et puis la vieille lui inspirait un indicible effroi.

Lorsque celle-ci eut passé en revue et mis sens dessus dessous toute la corbeille, elle grommela sourdement: « De la drogue! de la drogue! Ce n'est pas du tout cela qu'il me faut. Ah! que c'était bien

mieux il y a cinquante ans! De la drogue! de la drogue! »

Ces paroles piquèrent le petit Jacob. « Tu n'es pas gênée encore, toi, la vieille! s'écria-t-il vivement; tu commences par fourrer tes vilains doigts noirs dans nos herbes fraîches, tu les brouilles comme à plaisir, tu les flaires avec ton long nez, de manière à en dégoûter quiconque t'aura vue, et maintenant, tu traites de drogue notre marchandise; mais c'est chez nous, entends-tu bien, que se fournit le cuisinier du duc! »

La vieille femme lança un regard oblique sur le brave petit enfant; un rire hideux contracta sa bouche, et, d'une voix grinçante, elle dit :

« Garçonnet! garçonnet! il t'amuse donc, mon nez, mon beau grand nez? N'en sois pas jaloux; tu en auras un pareil au beau milieu du visage, et qui te descendra jusqu'au menton. »

Tout en parlant, elle s'était tournée vers l'autre corbeille, dans laquelle des choux étaient étalés. De ses deux mains crochues elle empoignait les plus belles têtes et les pressait l'une contre l'autre jusqu'à les faire craquer; puis, les rejetant pêle-mêle dans la corbeille, elle se mit à grommeler encore : « De la drogue! de la drogue!

— Ne branle donc pas ainsi la tête! s'écria l'enfant en affectant une inquiétude comique : ton cou, qui n'est pas plus gros qu'une tige de chou, pourrait

bien se briser; et si ta tête allait tomber dans notre corbeille, ce serait pour mettre en fuite tous les acheteurs.

— Ah! ah! garçonnet, les cous minces ne te plaisent pas? murmura la vieille en ricanant. Eh bien! tu n'en auras pas du tout, toi, et ta tête sera fichée dans tes épaules de manière à ne pouvoir tomber du haut de ton petit corps.

— Ne babillez donc pas inutilement avec le petit, madame, dit finalement la jardinière impatientée de voir manier, palper, tâter et flairer si longtemps sa marchandise; si vous voulez m'acheter quelque chose, dépêchez-vous, vous effarouchez mes autres pratiques.

— Bon! bon! on s'en va, s'écria la vieille en roulant çà et là des yeux furibonds. Voyons, cependant; je te prends ces six têtes de choux; mais tu vois, poursuivit-elle, je puis à peine me porter moi-même et me traîner sur ma béquille: dis donc à ton petit garçon de m'apporter cela jusque chez moi. Je le récompenserai de sa peine. »

Le petit n'avait guère envie d'y aller, et même de grosses larmes roulaient dans ses yeux, car la hideuse vieille lui inspirait une répugnance horrible; mais sa mère lui ayant ordonné sérieusement d'obéir (elle aurait cru pécher, la bonne créature, de laisser traîner une aussi lourde charge à une vieille femme si débile), l'enfant se résigna à contre-cœur, et, ra-

massant les têtes de choux dans une serviette, il suivit l'impotente vieille, qui s'en allait cahin-caha à travers le marché.

Il lui fallut du temps, comme on peut le croire, pour arriver chez elle, et ce ne fut qu'au bout de trois grands quarts d'heure qu'elle s'arrêta enfin devant une vieille petite maison tombant quasi en ruines, et située dans un des quartiers les plus déserts de la ville. Là, elle tira de sa poche un méchant crochet tout rouillé avec lequel elle fouilla adroitement dans la serrure, et soudain la porte s'ouvrit en grinçant.

Mais quelle fut la surprise du petit Jacob aussitôt qu'il eut posé le pied sur le seuil ! Contrairement à ce qu'on eût dû attendre de l'apparence misérable du dehors, l'intérieur de la maison était magnifiquement décoré. Les plafonds et les murs étaient faits du plus beau marbre ; l'or et les pierres précieuses resplendissaient et chatoyaient dans l'ébène des armoires, et le sol tout pavé de glaces était si poli que le petit glissa et se laissa choir plusieurs fois avec son fardeau.

Pendant ce temps, la vieille avait pris dans sa poche un petit sifflet d'argent, et, l'ayant approché de sa bouche édentée, elle en tira un son si aigu que toute la maison en retentit. Une innombrable troupe de cochons d'Inde accourut soudain à cet appel ; mais le plus singulier de la chose et ce

qui parut le plus merveilleux à notre ami Jacob, c'est que ces petits animaux, qui se tenaient droits



sur leurs jambes de derrière et qui portaient aux pattes des coquilles de noix en guise de souliers,

étaient en outre revêtus d'habits d'hommes et coiffés de chapeaux à la dernière mode.

« Qu'avez-vous fait de mes pantoufles, drôles? s'écria la vieille en frappant avec son bâton sur les étranges petites bêtes, qui s'enfuirent en poussant des grognements plaintifs. Faudra-t-il que je vous attende encore longtemps? »

Les cochons d'Inde s'élancèrent à l'envi l'un de l'autre à travers les corridors et les escaliers, et revinrent au bout d'une minute avec une paire de pantoufles de coco garnies de cuir, qu'ils mirent fort dextrement aux pieds de la vieille.

A peine celle-ci fut-elle entrée dans ces singulières chaussures, qu'aussitôt elle cessa de boiter et de vaciller sur ses jambes, et, jetant là sa béquille, elle se mit à glisser sur le parquet de glaces avec la rapidité d'un poisson, en entraînant après elle le petit Jacob. Ils arrivèrent ainsi dans une grande chambre très-retirée et garnie de toutes sortes d'ustensiles, qui l'auraient volontiers fait prendre pour une cuisine, si la table d'acajou qui s'y trouvait dressée, les sofas qui l'entouraient et les riches tapisseries dont elle était tendue, ne lui eussent plutôt donné l'air d'un salon d'apparât.

« Assieds-toi là, mon garçon, dit la vieille d'un ton doucereux, tandis qu'elle poussait l'enfant dans le coin d'un sofa en plaçant devant lui une lourde table, de manière à l'empêcher de s'éloigner;

assieds-toi là! tu en as eu lourd à porter, et je veux te donner quelque chose pour ta peine. Patiente seulement encore quelques minutes, et je vais te servir un petit régal que tu n'oublieras jamais, je t'en réponds! »

Ainsi dit la vieille et elle siffla de nouveau.

Les cochons d'Inde s'empressèrent d'accourir. Ils avaient noué autour de leurs reins des tabliers de cuisine, et portaient à la ceinture une cuiller à pot accompagnée d'un immense tranchelard. Derrière eux entra en sautillant une troupe d'écureuils. De larges pantalons blancs à la turque et de jolis petits bonnets de velours vert composaient l'accoutrement de ces derniers, auxquels paraissaient dévolues les fonctions d'aides de cuisine. Aussitôt entrés, ils grimpèrent aux murailles et apportèrent des poêles et des plats, des œufs et du beurre, des herbes et de la farine qu'ils déposèrent autour du foyer. Pendant ce temps, la vieille femme glissait sans cesse deçà delà sur ses pantoufles de coco, et, en la voyant se démener ainsi, le petit se disait à part lui que sans doute elle avait à cœur de lui préparer quelque chose d'exquis.

Bientôt le feu petilla avec une ardeur plus vive; la poêle commença à fumer et à grésiller et une odeur délicieuse se répandit dans la chambre. La vieille, toujours suivie des écureuils et des

cochons d'Inde, se donnait un mouvement incroyable, et, à chaque fois qu'elle passait devant le foyer, elle penchait son long nez au-dessus de la marmite, afin de surveiller les progrès de la cuisson. A la fin, cela bouillonna et frémit, la vapeur monta en colonne épaisse hors du pot, et l'écume se répandit dans le feu. Le ragoût était à point. La vieille le retira du fourneau, et, l'ayant versé dans une jolie petite écuelle d'argent, elle le posa devant notre ami Jacob.

« Là, garçonnet, là ! dit-elle ; goûte-moi un peu cette petite soupe, et tu me diras ce que tu penses de mes talents. Possible que toi aussi tu deviennes un jour un bon cuisinier, car il faut bien que tu sois quelque chose ; mais les petites herbes qu'il y a là dedans, non, non, tu ne les trouveras jamais, mes petites herbes, jamais, jamais !... Pourquoi ta mère n'en avait-elle pas dans son panier ? »

Le petit ne comprenait pas bien ce que lui disait la vieille, et d'ailleurs il ne l'écoutait guère ; son attention était concentrée tout entière en ce moment sur le potage posé devant lui et qui lui paraissait tout à fait exquis. Maintes fois sa mère lui avait préparé des soupes savoureuses, mais d'aussi bonnes que celle-là, il n'en avait pas souvenir. Il montait de son écuelle une odeur d'herbes fraîches et d'épices aigrelette et douce à la fois, et qui sollicitait irrésistiblement le palais.

Tandis que notre petit gourmand lappait les dernières gouttes de ce friand régal, les cochons d'Inde avaient allumé des cassolettes d'encens, dont le parfum s'évaporait dans la chambre en nuages bleuâtres; et ces nuages devenaient de plus en plus épais, et ils s'abaissaient de plus en plus. La vapeur de l'encens étourdissait le petit : « Il faut cependant que je retourne près de ma mère, » se disait-il par moments, en s'efforçant de secouer la torpeur qui l'envahissait. Mais après chaque essai de ce genre, il retombait dans un assoupissement nouveau, et finalement il s'endormit d'un sommeil de plomb sur le sofa de la vieille.

Des songes étranges vinrent l'y assaillir.

Il lui sembla que la vieille le déshabillait et l'enveloppait dans la peau d'un petit écureuil. Comme un écureuil aussi, il sautait et grimpait; il s'était joint aux autres écureuils et cochons d'Inde, qui étaient de très-aimables et très-gentils compagnons, et il s'employait avec eux au service de la vieille. Pour débuter, on l'avait enrôlé tout uniment parmi les décrotteurs; en d'autres termes, il avait été chargé de frotter d'huile et de faire reluire, à grands coups de brosse, les noix de coco dont se servait la vieille en guise de pantoufles, et, comme le petit gars avait dû se livrer plus d'une fois à un exercice analogue dans la boutique de son père, il s'acquittait fort habilement de sa tâche.

Après qu'une année environ se fut écoulée — dans son rêve, — une besogne plus délicate lui fut confiée. Il devait, en compagnie de quelques autres écureuils, attraper et tamiser, à travers un crible des plus fins, les atomes voltigeant dans l'espace. Et la vieille exigeait que ces corpuscules élémentaires fussent le plus ténus possible ; car n'ayant plus une seule dent dans la bouche qui lui permît de mordre quoi que ce fût, elle se faisait fabriquer un pain particulier avec ces atomes.

Après une année encore (son rêve étrange se poursuivant toujours), il fut adjoint aux serviteurs chargés de recueillir l'eau dont s'abreuvait la vieille. Mais qu'on ne s'imagine point qu'il s'agissait tout bonnement d'eau de rivière ou de fontaine, ni même d'eau de pluie. Ah bien oui ! c'était un rafraîchissement bien autrement raffiné qu'il fallait à la vieille fée. Les écureuils, et le petit Jacob avec eux, devaient puiser, dans des coquilles de noisettes, les gouttelettes de rosée contenues dans le calice des fleurs : c'était la boisson exclusive de la vieille, et, comme elle était toujours altérée, ses petits échansons avaient une rude besogne pour étancher sa soif.

Au bout d'une nouvelle année, le petit fut attaché au service intérieur de la maison, et chargé particulièrement du soin d'entretenir les parquets. Or, comme ils étaient tout en glaces, et que le moindre souffle y faisait tache, ce n'était pas une

petite affaire. Une brosse sous un pied, sous l'autre un vieux torchon, il lui fallait courir et frotter sans cesse d'un bout à l'autre des appartements.

Vers le commencement de la cinquième année enfin, il fut mis à la cuisine. C'était une fonction d'honneur, et à laquelle on ne pouvait arriver qu'après de longues épreuves. Le petit Jacob passa successivement par tous les grades de son nouvel état, depuis le modeste emploi de marmiton jusqu'au



rang suprême de premier pâtissier, et il finit par acquérir une expérience si grande et une telle habileté dans tout ce qui tient à l'art culinaire, que parfois il s'en étonnait lui-même. Les recettes les plus difficiles, les pâtés aux mille ingrédients, les sauces et les coulis dans lesquels venaient se marier et se fondre toutes les herbes de la terre, il avait tout appris et savait tout faire vivement et excellemment.

Il y avait sept années à peu près que notre petit

songeur servait ainsi la vieille, lorsqu'un jour, tout en retirant ses pantoufles de coco et en prenant son panier et sa béquille pour sortir, elle lui ordonna de plumer un petit poulet, de le farcir d'herbes et de le faire rôtir avec soin, de manière à ce qu'il prît une belle couleur dorée, en attendant son retour. Le petit Jacob exécuta ce qui lui était commandé selon toutes les règles de l'art. Il tordit le cou de son poulet, l'échauda dans l'eau bouillante, le pluma délicatement, et, après qu'il l'eut vidé et ratissé pour en rendre la peau plus lisse et plus fine, il s'occupa de rassembler les divers ingrédients dont il devait farcir sa volaille. Il était entré à cet effet dans l'office où l'on gardait les provisions; mais voilà que, tout en cherchant ce dont il avait besoin, ses yeux tombèrent sur une petite armoire dont la porte était à demi ouverte et qu'il n'avait jamais remarquée jusqu'alors. Il s'en approcha curieusement afin de voir ce qu'elle contenait, et vit rangés sur les planches quantité de corbillons d'où s'exhalait une forte et agréable odeur. Il souleva le couvercle de l'une des corbeilles et la trouva remplie d'une herbe fort menue et très-singulière de couleur et de forme. Ses tiges et ses feuilles étaient d'un bleu verdâtre, et elle portait à sa pointe une petite fleur d'un rouge éclatant avec une sorte de collerette jaune. Le petit considérait cette plante inconnue avec une attention vivement surexcitée. Il la flairait voluptueusement

et croyait y reconnaître cette même odeur forte et douce qu'exhalait la soupe que lui avait préparée la vieille le jour de son arrivée. Mais les émanations répandues dans la chambre étaient si pénétrantes qu'elles provoquèrent chez le petit Jacob un éternument, puis un autre, puis un autre encore; et finalement, à force d'éternuer, il se réveilla.

Il était couché sur le sofa de la vieille femme et promenait autour de lui des regards étonnés. « Non, se disait-il à lui-même, non, je n'aurais jamais cru qu'on pût avoir en rêve des impressions si nettes et si vives! J'aurais voulu jurer, vraiment, que j'étais devenu un pauvre petit écureuil, le camarade des cochons d'Inde et de toutes les petites bêtes qui peuplent cette maison. Et mes progrès en cuisine, donc! je me croyais déjà un cordon bleu. Comme maman va rire quand je lui raconterai tout cela! Mais ne va-t-elle pas me gronder aussi de ce que je me suis oublié à dormir dans une maison étrangère, au lieu de revenir l'aider sur le marché? »

Tout en songeant ainsi, maître Jacob s'étirait et se levait pour aller retrouver sa mère. Ses membres étaient encore tout engourdis de sommeil, et son cou particulièrement était si roide, qu'il pouvait à peine remuer la tête. Son assoupissement était tel qu'il ne put à la fin s'empêcher d'en rire lui-même; car à chaque instant, avant qu'il y eût pris garde, il

donnait du nez contre un meuble ou contre la muraille, ou bien encore, en se retournant un peu trop brusquement, il se heurtait dans le jambage d'une porte. Les écureuils et les cochons d'Inde couraient autour de lui en poussant de petits cris plaintifs, comme s'ils eussent voulu le suivre, et le petit Jacob, qu'ils avaient accompagné jusque sur le seuil, les y invita en effet; mais eux, tout effarés, se rejetèrent vivement dans l'intérieur de la maison, et le fils de la jardinière entendit peu à peu se perdre dans l'éloignement le cliquetis de leurs petits sabots mêlé au bruit de leurs gémissements.

C'était, nous l'avons dit, dans une partie assez écartée de la ville que la vieille avait conduit le petit, et il avait d'autant plus de peine à se retrouver au milieu du fouillis de petites rues qui formaient ce quartier, qu'une grande foule l'encombrait en ce moment. On devait faire voir un nain quelque part aux environs, à ce que crut le petit Jacob, car il entendait crier de tous côtés : « Hé! voyez donc l'affreux petit monstre!—D'où diable est venu ce nain? — Et quel grand nez, bon Dieu! — Et comme il a la tête fichée dans les épaules! — Et quelles affreuses mains noires! »

Dans un autre instant, maître Jacob n'eût pas manqué de se joindre aux curieux, car il aimait extrêmement à voir des géants, des nains et autres personnages baroques ; mais il fallait qu'il se dépê-

châtait en ce moment de rejoindre sa mère, et il courait du plus vite qu'il pouvait.

Enfin il arriva sur la place du marché. Sa mère n'avait pas quitté son banc, et même il lui restait encore dans ses paniers une bonne partie de ses légumes et de ses fruits, ce qui donna à penser au petit qu'il n'avait pas dormi aussi longtemps qu'il se l'était imaginé tout d'abord. Cependant il crut remarquer de loin que sa mère avait l'air bien triste : elle n'appelait point les passants, elle ne les invitait point à s'approcher et à acheter ; son front s'appuyait sur sa main dans une attitude douloureuse, et quand l'enfant fut tout près d'elle, il lui sembla aussi qu'elle était plus pâle que d'habitude. Il hésitait à l'aborder, ne sachant comment s'y prendre pour esquiver la gronderie qu'il redoutait ; à la fin, cependant, il prit courage, et, s'étant glissé derrière la jardinière, il posa familièrement sa main sur son bras, en disant : « Petite mère, qu'as-tu donc qui te chagrine ? Es-tu fâchée contre moi ? »

La jardinière se retourna vivement, mais aussitôt elle repoussa le petit loin d'elle avec un geste de violente terreur.

« Que me veux-tu, monstre ? s'écria-t-elle ; loin, loin de moi ! Adresse à d'autres tes méchantes plaisanteries.

— Mais, petite mère, qu'as-tu donc ? demanda Jacob tout saisi. Cela n'est pas gentil à toi, non ;

pourquoi donc chasses-tu ton fils d'auprès de toi ?

— Je te l'ai déjà dit, passe ton chemin, répondit



Jeanne, pâle et tremblante de colère. Je n'ai point d'argent pour payer tes grimaces, affreux avorton !

— Ah ! mon Dieu ! s'écria sourdement le petit, ma mère est devenue folle ! Et comment vais-je

faire maintenant pour la ramener à la maison? Chère petite mère, voyons! reviens à toi : regarde-moi bien ; je suis ton fils, ton Jacob.

— Ah! c'est aussi par trop d'impudence! s'écria Jeanne, s'adressant à ses voisines. Vous voyez cet épouvantable nain qui se tient là devant moi et met en fuite toutes mes pratiques; il n'a pas honte encore de se moquer de mon infortune, et il ose bien dire qu'il est mon fils, mon pauvre Jacob, le monstre impudent! »

A ces mots, toutes les voisines de Jeanne se levèrent en tumulte et commencèrent à injurier le petit de la belle manière. Les femmes de marché, comme on sait, n'ont pas la langue paralysée. Celles-ci reprochèrent donc au pauvre garçon, avec force cris et gestes, de venir railler le malheur de leur camarade, dont l'enfant, un vrai bijou d'amour! avait été dérobé il y avait sept ans; et, pour conclure, elles le menacèrent de tomber sur lui toutes ensemble et de lui arracher les yeux, s'il ne s'éloignait aussitôt.

Le malheureux Jacob ne savait que penser de l'algarade. Il se souvenait parfaitement d'être venu le matin même, comme d'habitude, avec sa mère, sur le marché : il lui avait aidé d'abord à étaler ses légumes; un peu après, il avait accompagné la vieille femme dans sa maison; il avait mangé là une petite soupe aux herbes et fait un petit somme, après

quoi il était revenu en toute hâte; et cependant sa mère et les autres marchandes parlaient de sept années! et elles le traitaient d'affreux nain!... Quel mystère y avait-il donc là-dessous?

Lorsqu'enfin le pauvre garçon fut bien convaincu que sa mère ne voulait absolument ni le regarder ni l'entendre, ses yeux s'emplirent de larmes, et bien triste il quitta la place et se dirigea vers l'échoppe où son père travaillait tout le jour à rapetasser les chaussures. « Il faut que je voie cependant, se disait-il à part lui et tout en marchant, si mon père aussi refusera de me reconnaître. Lors donc qu'il fut arrivé devant la boutique du cordonnier, il entre-bâilla tout doucement la porte et guigna dans l'intérieur. Le brave savetier était tellement occupé de son travail, qu'il ne vit pas d'abord le nouvel arrivant; mais le hasard lui ayant fait tourner les yeux de son côté, soulier, alène et fil poissé lui tombèrent des mains aussitôt, et il s'écria avec stupéfaction : « Au nom de Dieu! qu'est-ce que cela? qu'est-ce que cela?

— Bonsoir, maître! dit le petit en se glissant tout à fait dans la boutique. Comment ça va-t-il?

— Mal, bien mal, mon petit monsieur! répondit le bonhomme, à la grande surprise du petit Jacob, car son père semblait aussi ne vouloir pas le reconnaître. De la besogne, il y en aurait assez, mais je ne puis en venir à bout; je suis tout seul, je me fais

vieux, et je ne puis cependant me donner un compagnon, c'est trop cher.

— Mais n'avez-vous donc pas un jeune fils qui vous puisse assister un peu dans votre travail? poursuivit le petit avec insistance.

— J'en avais un, hélas! Il se nommait Jacob et ce devrait être à présent un beau grand garçon de vingt ans bientôt, et qui m'aiderait solidement. Ah! cela eût été une vie, à la bonne heure! Il avait dix ans à peine, et si intelligent, si adroit! il avait si bien mordu au métier! Et avec cela mignon et gentil, que bien certainement il m'aurait attiré des pratiques, et qu'avant peu j'aurais laissé là le ravaudage pour ne plus faire que du *neuf!* Mais ainsi va le monde!

— Eh bien! qu'est-il donc devenu, ce fils? demanda le petit Jacob à son père d'une voix tremblante.

— Dieu le sait! répondit le bonhomme; voilà sept ans passés, oui, tout autant, qu'il nous a été dérobé sur la place du marché.

— Sept ans passés! s'écria Jacob saisi d'effroi.

— Oui, mon petit monsieur, sept ans. Je vois encore, comme si c'était tout à l'heure, ma pauvre femme rentrer à la maison en gémissant et se lamentant; l'enfant n'avait pas reparu de tout le jour; sa mère avait battu la ville en tous sens, elle l'avait fouillée dans tous ses coins et recoins, et nulle part elle n'avait rien trouvé, aucune trace, aucun indice.

J'avais toujours dit, moi, que cela arriverait : notre Jacob était ce qui s'appelle un superbe enfant ; ma femme en était fière, elle aimait à l'entendre vanter par les gens, et souvent elle l'envoyait porter des fruits ou quelque autre marchandise dans les maisons connues. Le petit commissionnaire était presque toujours généreusement récompensé ; mais moi, néanmoins, je disais à ma femme : « Prends « garde, Jeanne ! La ville est grande, il y a parmi « la populace de bien vilaines gens ; prends garde à « notre Jacob ! » Et cela arriva comme je le redoutais. Un jour, une horrible vieille femme vient au marché; elle marchande des herbes et des légumes et finalement en achète une si grande quantité, qu'elle ne peut tout porter elle-même. Ma femme, la pauvre chère âme ! lui donne le petit alors pour l'accompagner, et depuis cette heure il n'a plus reparu.

— Et il y a sept ans de cela, dites-vous ?

— Sept ans au printemps, oui, mon petit monsieur. Nous le fîmes crier à tous les coins de rues ; nous entrâmes le demander dans toutes les maisons ; maintes gens l'avaient connu, le gentil garçonnet, et l'aimaient d'amitié vive ; ils se joignirent donc à nous pour le retrouver, mais toutes nos recherches furent vaines. Quant à la vieille acheteuse de légumes, elle était inconnue de tout le monde ; seulement, une pauvre bonne femme, toute décrépite et quasi centenaire, nous dit que ce pourrait bien être

la méchante fée Chou-Blanc, laquelle avait coutume de venir, une fois tous les cinquante ans, rôder dans la ville pour y faire diverses emplettes. »

Ainsi parla le père du petit Jacob, et, ramassant le soulier qu'il avait laissé choir, il se mit à cogner bravement sur la semelle et à tirer des deux mains son fil poissé, tandis qu'une grosse larme roulait le long de sa joue amaigrie et venait tomber sur son tablier de cuir.

Mais pendant que le pauvre bonhomme racontait la triste mésaventure qui avait empoisonné son existence, la lumière se faisait peu à peu dans l'esprit du petit Jacob. Il comprenait enfin ce qui lui était arrivé, et surtout il voyait bien maintenant qu'il n'avait pas rêvé, le malheureux! mais qu'il était demeuré bien réellement pendant sept années pleines au service de la vieille fée, sous la figure d'un écureuil. A cette idée, son cœur se soulevait tellement de colère et de chagrin, qu'il lui semblait qu'il allait éclater. La vieille lui avait volé sept années de sa vie, sept années de sa jeunesse! et qu'avait-il reçu d'elle en compensation? Il savait faire reluire des pantoufles de coco, frotter un parquet de glaces, chasser aux atomes, ramasser la rosée; mais tout cela, y compris même les belles recettes de cuisine qu'il tenait des cochons d'Inde, tout cela ne valait pas le beau et bon temps qu'il

avait perdu. Il était donc là, depuis quelques moments, silencieux, immobile et réfléchissant sur l'étrangeté de sa destinée, lorsque finalement son père lui demanda :

« Mais peut-être, jeune homme, que vous avez quelque commande à me faire? par exemple une paire de pantoufles neuves, ou bien (et le vieux cordonnier ne put s'empêcher de rire), ou bien un fourreau pour votre nez ?

— Que voulez-vous dire avec mon nez ? demanda Jacob; et pourquoi devrais-je y mettre un fourreau ?

— Tout beau ! repartit le savetier ; ne vous fâchez pas, mon petit monsieur! chacun son goût. Je voulais dire seulement que si j'avais, moi, un nez si prodigieux, je ne manquerais pas de le revêtir d'un bon fourreau de cuir peint en couleur de chair. Tenez, j'en tiens là justement un joli petit morceau. C'est que, ne vous y trompez pas, il en faudrait au moins une aune. Mais aussi comme vous seriez garanti avec cela! car, je le parierais, vous devez vous heurter dans toutes les portes, dans toutes les charrettes qui se trouvent sur votre passage! »

Le petit était devenu muet de terreur en entendant ces paroles. Il tâta son nez : c'était une trompe épaisse et charnue, et longue au moins de deux bonnes mains. Il était donc vrai! la vieille l'avait

épouvantablement métamorphosé! et voilà pourquoi sa mère ne voulait pas le reconnaître, voilà pourquoi on le traitait d'horrible monstre!

« Maître, dit-il enfin au cordonnier en dévorant ses larmes, auriez-vous là un petit miroir que je m'y puisse regarder un peu?

— Jeune homme, répondit le savetier avec un grand sérieux, vous n'êtes pas précisément doué d'un visage qui vous puisse rendre fat, et vous avez peu de sujet de vous mirer avec complaisance. Défaites-vous donc de cette habitude, qui, soit dit entre nous, serait chez vous particulièrement ridicule.

— Ah! monsieur, je vous en conjure, laissez-moi me regarder seulement un instant, insista le petit.

— Eh! laissez-moi tranquille, à la fin, s'écria le savetier impatienté; je n'ai pas de miroir ici d'abord; ma femme en a bien un petit bout quelque part, mais je ne sais pas où il est fourré. Si vous tenez tant à vous contempler, après tout, là, de l'autre côté de la rue, demeure Urban, le barbier. Il a une glace deux fois grande comme votre nez. Allez vous y mirer tout à votre aise, si cela vous convient; quant à moi, j'ai déjà perdu trop de temps à bavarder. Bonjour donc, mon petit monsieur! »

Tout en parlant, le cordonnier avait poussé doucement le petit Jacob vers la porte; il la re-

ferma derrière lui et vint se remettre à son ouvrage.

Le pauvre garçon, cependant, l'esprit tout abasourdi, traversa la rue et se dirigea vers la boutique d'Urban le barbier, qu'il avait bien connu pendant son enfance.

« Bonjour, Urban! lui dit-il en l'abordant; seriez-vous assez bon pour me permettre de me regarder un peu dans votre miroir?



— Avec plaisir, entrez donc! s'écria le barbier en pouffant de rire, ainsi que ses pratiques, à la vue du nain. Certes, vous êtes un joli garçon, poursuivit le narquois Urban : belle tête et fine taille, un cou de cygne, des mains de duchesse, et un petit nez le plus joli du monde. Vous paraissez seulement tirer un peu trop vanité de ces avantages; mais c'est égal, regardez-vous tout à loisir. Il ne sera pas dit que par dépit jaloux je vous aie empêché de vous servir de mon miroir. »

Ainsi dit le barbier, et un rire général emplit sa boutique.

Le petit, cependant, s'était approché du miroir; il s'était vu enfin et il pleurait. « Oui, oui, je le comprends maintenant, chère mère, tu ne pouvais reconnaître ton Jacob, se disait-il à lui-même; il ne ressemble guère à cette heure à celui que jadis tu montrais aux gens avec tant d'orgueil. »

Les yeux du pauvre enfant s'étaient rapetissés comme ceux des cochons d'Inde; son nez était monstrueux, il dépassait sa bouche et touchait presque à son menton; quant à son cou, il semblait avoir totalement disparu, et sa tête était si profondément fichée dans ses épaules, que c'était avec la plus grande peine qu'il pouvait la tourner à droite et à gauche. Son corps n'était pas plus grand qu'il y a sept ans, alors qu'il en comptait dix seulement; mais, tandis que de dix à vingt ans les autres enfants grandissent et s'allongent proportionnellement, lui n'avait fait qu'épaissir outre mesure. Son dos et sa poitrine étaient devenus énormes, et lui donnaient l'apparence d'un sac large et court empli jusqu'au haut. Enfin ce buste épais était juché sur deux petites jambes grêles qui semblaient ne pouvoir supporter ce fardeau; mais par contre, et comme pour rendre plus saillante encore la difformité du personnage, deux bras ridiculement longs pendillaient le long de ses flancs. Aussi développés que ceux d'un

homme de très-haute taille, et terminés par deux grosses mains jaunâtres dont les doigts s'allongeaient en pattes d'araignée, ces bras sans pareils pouvaient ramasser à terre le mouchoir de leur maître sans que celui-ci courbât l'échine. Et voilà comment le petit Jacob se convainquit, en face du miroir d'Urban, qu'il était devenu un épouvantable nain.

Il se rappela alors cette matinée où la vieille s'était arrêtée devant l'étalage de sa mère. Tout ce dont il l'avait raillée ce jour-là, son long nez, son cou décharné, ses sales vilains doigts, toutes ces laideurs, elle les lui avait données, à l'exception cependant de son long cou branlant; car lui, à la lettre, n'en avait plus du tout.

« Eh bien! mon prince! vous êtes-vous suffisamment miré? lui demanda le barbier en s'avançant vers lui et le considérant curieusement. Par ma foi! poursuivit-il, on voudrait imaginer une figure aussi grotesque qu'on n'y arriverait pas; aussi veux-je vous faire une proposition, mon petit monsieur. Ma boutique est passablement fréquentée, mais pas autant que je le souhaiterais pourtant depuis quelque temps. Cela vient de ce que mon voisin, le barbier Schaum, s'est procuré, je ne sais où, une grande bête de géant qui attire les pratiques dans sa maison. Et cependant, un géant, ça n'est pas déjà si rare; mais un petit bout d'homme comme vous, oh!

oh! c'est bien une autre affaire! Entrez donc à mon service, mon petit monsieur, vous aurez le logement, la table, les habits, tout enfin; et pour cela vous n'aurez qu'à vous planter le matin sur le seuil de ma boutique et à inviter les gens à entrer pour se faire accommoder. Vous préparerez la savonnette, vous attacherez la serviette autour du cou des pratiques, et je vous affirme que cette association nous sera profitable à tous deux : moi, d'abord, je recevrai plus de pratiques que cet autre avec son géant, et vous, n'en doutez pas, chacun vous donnera volontiers la pièce. »

Le petit fut vivement blessé intérieurement de la proposition de servir d'appeau à un barbier ; mais n'étant pas à même de relever cette injure, il se contenta de répondre tranquillement au barbier qu'il avait pour le moment d'autres soins à remplir, et il poussa plus loin.

La méchante vieille avait odieusement défiguré le pauvre enfant; mais, en arrêtant sa croissance, elle n'avait pu cependant entraver le développement de son esprit, il le sentait bien : car il n'avait plus du tout alors les mêmes pensées ni les mêmes sensations que sept ans auparavant, et il lui semblait au contraire que son intelligence et sa raison n'avaient pas cessé de se développer pendant toute la durée de son enchantement. Sa beauté perdue, il en aurait bien vite pris son parti; ses formes hideuses, il s'y

serait résigné : mais ce qui le désolait, c'était que son père l'eût mis à la porte comme un chien, et il résolut de faire encore une tentative auprès de sa mère.

Ayant donc repris le chemin du marché, il s'approcha de la jardinière et la supplia de vouloir bien l'écouter avec calme. Il lui rappela alors ce jour où la vieille femme était venue lui marchander des herbes, et, après lui avoir retracé diverses circonstances particulières de son enfance, il lui raconta enfin comment il était demeuré sept années au service de la fée sous la forme d'un petit écureuil, et comment la vieille l'avait métamorphosé en punition de ses moqueries.

La jardinière ne savait que penser. Tout ce que le nain rapportait de son enfance était parfaitement exact; mais lorsqu'il en vint à sa vie d'écureuil, la bonne femme s'écria que cela était impossible, absurde, et qu'il n'y avait point de fées qui pussent opérer de pareils prodiges. La figure du nain, d'ailleurs, lui inspirait un tel effroi, qu'elle ne pouvait absolument pas se persuader que cette espèce de gnome hideux eût jamais été son fils. Elle tint finalement que ce qu'elle avait de mieux à faire était de causer de tout cela avec son mari, et, ramassant ses corbeilles pour s'en aller, elle invita le petit à la suivre jusqu'à l'échoppe du cordonnier.

« Vois un peu, dit-elle à celui-ci, ce petit homme

prétend être notre pauvre enfant perdu. Il m'a raconté très-exactement comment il nous fut volé, il y a sept ans, et comment aussi il aurait été alors enchanté par une fée.

— Ah vraiment! interrompit le cordonnier avec colère, il t'a raconté tout cela? attends, attends un peu, mon drôle! » Et s'adressant à sa femme: « Il n'y a pas une heure que moi, ici même, je lui ai appris toute l'histoire, et il a été te la reporter toute chaude afin de se moquer de toi. Ah! tu as été enchanté, mon garçon? attends un peu, je vais te désenchanter, moi! »

Là-dessus, il empoigna un paquet de courroies qu'il venait précisément de découper, et, sautant sur le petit, il le sangla si fort et si dru sur son large dos et sur ses longs bras, que, vaincu par la douleur, le pauvre garçon s'enfuit en pleurant et poussant des cris lamentables.

Dans cette ville, de même que partout, du reste, il y avait peu d'âmes compatissantes disposées à s'apitoyer sur les infortunes d'un être dont l'extérieur prêtait à rire. Aussi arriva-t-il que le malheureux nain demeura tout le jour sans boire ni manger, et que, le soir venu, il n'eut pas d'autre lit à choisir que les durs et froids degrés d'une église.

Il s'y endormit de lassitude; mais lorsque, le lendemain matin, les premiers rayons du soleil vinrent le réveiller, il réfléchit sérieusement aux moyens de

gagner sa vie, puisque son père et sa mère le répudiaient. Il se sentait trop de fierté dans l'âme pour servir d'enseigne vivante à un barbier, comme aussi pour se louer à des saltimbanques en qualité de phénomène. Que faire cependant? Il lui revint en mémoire que, durant sa vie d'écureuil, il avait fait de grands progrès dans l'art de la cuisine, et croyant, non sans raison, pouvoir rivaliser avec le premier cuisinier venu, il résolut de mettre ses talents à profit.

Dès que les rues commencèrent à s'animer et que le jour fut tout à fait venu, le petit entra dans l'église dont le porche lui avait donné un abri, et, après avoir adressé au bon Dieu une fervente prière, il se remit en route.

Le duc auquel appartenait ce pays avait la réputation d'un joyeux compagnon et d'un fin gourmet. Il aimait par-dessus tout la table, et, pour entretenir la sienne sur un bon pied, il faisait recruter des cuisiniers dans toutes les parties du monde. Le petit, qui n'ignorait pas ces détails, se rendit donc droit au palais. Lorsqu'il se présenta à la première porte, les concierges l'arrêtèrent avec de grands éclats de rire en lui demandant ce qu'il voulait; mais lui, sans se laisser intimider par les railleries dont il était l'objet, répondit qu'il désirait parler au maître d'hôtel. On l'amena d'abord devant l'intendant du palais, qui lui fit subir un premier interrogatoire et

le conduisit ensuite auprès de son collègue, M. le premier grand maître du service de la bouche.

« Mon cher monsieur, dit le nain en s'inclinant si profondément devant ce dernier personnage que son



nez en frotta le tapis, avez-vous besoin d'un bon cuisinier ? »

Le maître d'hôtel regarda le petit bout d'homme des pieds à la tête, et, partant d'un grand éclat de rire, il s'écria :

« Comment, toi, un cuisinier ! mais tu n'arrive-

rais seulement pas à la hauteur de mes fourneaux, quand bien même tu te dresserais sur tes orteils et que tu réussirais à sortir ta grosse tête de tes épaules. Il s'est joué de toi, mon pauvre petit, celui qui t'a envoyé ici t'offrir comme cuisinier. »

Ainsi dit le maître d'hôtel en riant aux larmes de la plaisante figure du petit bonhomme, et l'intendant et tous les serviteurs qui étaient dans la chambre partagèrent son hilarité.

Le nain cependant ne se laissa pas décontenancer.

« On ne tient pas à un œuf ou deux, dit-il, et quelques gouttes de sirop ou de vin, une pincée de farine ou d'épices ne sont pas une affaire dans une maison qui regorge de provisions de toutes sortes. Donnez-moi donc à faire quelque plat délicat et rare. Voyons, dites, que dois-je préparer? Ce sera exécuté sous vos yeux dans un instant, et vous serez bien forcé de reconnaître alors que je suis un vrai cuisinier et que je possède mon art dans les règles.

— Allons! s'écria le maître d'hôtel en passant son bras sous celui de l'intendant, allons! cela nous fournira un petit divertissement; descendons aux cuisines. »

Après avoir traversé nombre de pièces et de corridors, ils arrivèrent dans une immense salle basse sur les murs de laquelle s'étalaient resplendissants toutes sortes d'ustensiles culinaires. Vingt fourneaux

y flambaient constamment; un petit canal tout plein d'une eau limpide et courante, qui servait en même temps de réservoir aux poissons, traversait la pièce dans toute sa longueur ; des mortiers de marbre et des caisses de bois précieux renfermaient toutes ces provisions que l'on a constamment besoin d'avoir sous la main; enfin, à droite et à gauche, se développaient dix salles dans lesquelles étaient tenues en réserve les productions les plus rares et les plus exquises de tous les pays du monde. Tout un peuple de marmitons s'agitait dans cet espace, maniant, frottant, écurant, lavant, essuyant, rangeant les casseroles et les plats, les tourtières et les fours, les écumoires et les broches; mais lorsque parut le maître d'hôtel, tous se tinrent aussitôt immobiles: il se fit le plus profond silence, et l'on n'entendit plus que les crépitements du feu mêlés aux gazouillements du petit ruisseau courant sur son lit de blancs cailloux.

« Qu'a commandé Sa Majesté pour ce matin? demanda le maître d'hôtel au premier chef des déjeuners, un vieux cuisinier blanchi sous le harnois.

— Maître, Sa Majesté a daigné ordonner qu'on lui préparât une soupe danoise et des boulettes rouges à la mode de Hambourg.

— Tu as entendu, reprit le maître d'hôtel, s'adressant au petit. As-tu assez de confiance en toi pour te charger d'apprêter ces mets difficiles? Les

boulettes, particulièrement, ne t'arrêtent-elles pas ? leur préparation est un secret.

— Rien de plus facile que cela, répondit le nain à la stupéfaction générale, car il avait souvent apprêté ce ragoût du temps qu'il était écureuil ; rien de plus facile ! Que l'on me donne seulement, pour la soupe, telles et telles herbes, telles et telles épices, de la graisse de sanglier, des carottes et des œufs. Quant aux boulettes, ajouta-t-il plus bas, de manière à être entendu seulement du maître d'hôtel et du chef des déjeuners, quant aux boulettes, j'y emploie quatre sortes de viandes, un peu de vin, de la graisse de canard, du gingembre et une certaine petite herbe appelée *magentrost*.

— Ha ! par saint Bénédict ! s'écria le cuisinier stupéfait, par quel miracle as-tu appris cela ? Tout, tout, il a tout dit sans oublier un grain de poivre, et même nous ne connaissions pas la petite herbe magentrost ; oui, je suis sûr que cela ajoute au ragoût un montant des plus agréables. Oh ! tu es la perle des cuisiniers !

— Certes ! je ne m'attendais guère à cela, dit le maître d'hôtel. Mais passons à l'exécution ; qu'on lui donne les choses qu'il demande avec les ustensiles nécessaires, et qu'il prépare le déjeuner. »

On fit comme il était ordonné, et tout fut disposé sur les fourneaux dans l'ordre convenable ; mais ici

il se présenta un petit embarras : c'était à peine si le nez du nain atteignait à la hauteur des fourneaux, et il lui était absolument impossible de voir ce qui se passait dans les casseroles. On attacha donc ensemble une couple de chaises sur lesquelles on étendit en guise de plancher une table de marbre, et le petit prodige fut invité à se mettre à l'œuvre sans plus attendre ; car d'un moment à l'autre l'appétit du duc pouvait s'éveiller, et Sa Gracieuse Majesté n'aimait pas à attendre.

Un large cercle de cuisiniers, d'aides, de marmitons, de tournebroches et autres racailles, s'était formé autour du petit, et tous admiraient sa prestesse et son habileté de main, non moins que le soin minutieux et la méticuleuse propreté avec lesquels il arrangeait et disposait tous ses ingrédients. Quand ses préparatifs furent achevés, il commanda de placer les deux casseroles sur le feu et de les y laisser jusqu'à ce qu'il en ordonnât autrement. Il se mit alors à compter un, deux, trois, et ainsi de suite jusqu'à cinq cents. Ce nombre atteint, il cria : « Halte ! » Les casseroles furent aussitôt retirées du feu, et le petit invita le cuisinier ordinaire du prince à vouloir bien en goûter le contenu.

Le chef se fit donner une cuiller d'or par un aide, il la plongea dans le ruisseau, l'essuya lui-même et la présenta au maître d'hôtel. Celui-ci s'avança vers les fourneaux d'un pas solennel, trempa sa cuiller

dans la casserole, goûta, ferma les yeux, fit claquer sa langue contre son palais avec une mine satisfaite, et dit enfin :

« Parfait ! sur ma parole ! parfait ! Ne voulez-vous pas en goûter une petite cuillerée, monsieur l'intendant ? »

Le personnage interpellé s'inclina en signe d'ac-



quiescement, et, après avoir dégusté, il s'écria avec une grimace de satisfaction :

« Ma foi ! sans vouloir vous faire tort, monsieur le chef des déjeuners, vous êtes un cuisinier des plus habiles que je sache ; mais il faut bien avouer que jusqu'ici vous n'avez pas encore apprêté une pa-

reille soupe ni de pareilles boulettes à la hambourgeoise ! »

Le chef s'approcha à son tour; il lappa une demi-cuillerée avec un petit bruit de lèvres de cuisinier profès, et pressant la main du nain avec une considération respectueuse, il dit :

« Petit! tu es maître ès arts. Oui, ton addition de magentrost est une invention de génie; c'est le couronnement de l'œuvre. »

En ce moment, le valet de chambre du duc entra dans la cuisine et annonça que Sa Majesté demandait son déjeuner. Les mets furent aussitôt dressés sur deux grands plats d'argent et portés sur la table avec le cérémonial accoutumé. Pendant ce temps, le maître d'hôtel, dont la curiosité était vivement excitée, emmenait le petit dans sa chambre afin de l'entretenir plus librement; mais à peine avaient-ils eu le temps d'échanger quelques mots qu'un messager vint querir le maître d'hôtel de la part du prince. Le premier officier de la bouche endossa rapidement son habit officiel et se rendit tout courant aux ordres de son maître.

Le duc paraissait être de la plus belle humeur du monde. Il avait entièrement absorbé le contenu des deux plats d'argent posés devant lui, et il était précisément en train de s'essuyer la bouche lorsque le maître d'hôtel entra.

« Avance ici, dit-il à son premier ministre; j'ai

été jusqu'ici parfaitement content de tes employés, mais dis-moi quel est celui qui a apprêté aujourd'hui mon déjeuner. Je n'ai pas fait de repas plus exquis depuis que je suis monté sur le trône de mon auguste père ; dis-moi donc comment s'appelle



ce cuisinier, que je lui envoie une douzaine de ducats de récompense.

— Seigneur ! c'est une histoire singulière, » répondit le maître d'hôtel. Et il raconta alors à Sa Majesté comment ce matin même on lui avait amené un nain, comment ce petit bout d'homme s'était targué de faire la cuisine mieux que quiconque, et comment enfin l'épreuve s'était accomplie.

Le duc, prodigieusement étonné de l'aventure, se fit aussitôt amener le nain et lui demanda qui il était et d'où il venait.

Le pauvre Jacob avait vu déjà trop mal accueillir le récit de son enchantement et de sa métamorphose en écureuil, pour le recommencer encore. Il ne s'écarta cependant pas absolument de la vérité en racontant qu'il était sans père ni mère et qu'il avait appris la cuisine chez une vieille femme. Le duc, d'ailleurs, ne lui en demanda pas davantage, mais il parut s'égayer fort de la figure baroque de son nouveau cuisinier.

« Veux-tu demeurer à mon service? lui demanda-t-il; je te donnerai par an cinquante ducats, un bel habit pour les jours de fêtes, et de plus deux paires de culottes. Moyennant ce gage, tu devras tous les jours préparer toi-même mon déjeuner, dresser le menu du dîner et surveiller enfin tout ce qui se fera dans mes cuisines. En outre, comme il est d'usage dans mon palais que chacun de mes domestiques reçoive de moi un nom particulier, tu t'appelleras désormais M. Long-Nez, et tu revêtiras les insignes d'un sous-chef de cuisine. »

M. Long-Nez s'inclina profondément devant son souverain et lui jura, en baisant ses pieds augustes, de le servir avec fidélité.

Telle fut donc la charge qui fut confiée tout d'abord au petit Jacob, et l'on peut dire qu'il y fit hon-

neur. Le duc, en effet, était devenu un tout autre homme depuis que le nain faisait partie de sa maison. Jadis il lui était arrivé plus d'une fois de jeter les assiettes et les plats à la tête de ses cuisiniers, et un jour même, dans un accès de colère, il lança si violemment au visage de son maître d'hôtel un pied de veau bouilli qui n'était pas assez tendre, que le pauvre diable en tomba à la renverse et dut garder le lit pendant trois jours, des suites de sa chute. Le duc rachetait, il est vrai, ces emportements en distribuant autour de lui les ducats à poignées; mais cependant pas un domestique ne posait un plat sur sa table sans hésiter et trembler. Dès que le nain fut entré en fonctions, tout cela changea comme par miracle. Au lieu de se contenter comme autrefois de trois repas par jour, le duc n'en fit, dès lors, jamais moins de cinq, afin de jouir autant que possible des talents de son petit cuisinier; et jamais plus on ne le voyait de mauvaise humeur. Loin de là, il trouvait tout nouveau et excellent, il était affable et charmant avec tous, et de jour en jour il devenait plus gras.

Souvent, pendant son dîner, Sa Majesté mandait le maître d'hôtel et M. Long-Nez; elle les faisait asseoir à sa droite et à sa gauche, et de sa propre main leur fourrait dans la bouche quelques morceaux des mets appétissants qui couvraient sa table : honneur non médiocre et que les deux fonction-

naires gastronomiques savaient apprécier comme ils le devaient.

Ainsi vécut le nain pendant près de deux années, au sein du bien-être et des honneurs, et il aurait été parfaitement heureux si de temps à autre le souvenir de ses parents n'était venu troubler la quiétude de son existence. Sa vie, du reste, durant toute cette période, n'offrit aucun incident digne de remarque, jusqu'à ce que se produisît celui que nous allons rapporter.

Le petit cuisinier avait un talent et un bonheur tout particulier dans ses acquisitions. Aussi souvent donc que ses fonctions le lui permettaient, il aimait à se rendre lui-même au marché pour y acheter les volailles et les fruits destinés à la table du prince.

Un jour, il était venu ainsi au marché aux oies, afin d'y chercher quelques-unes de ces lourdes oies grasses qui faisaient les délices de son maître. Il avait inspecté déjà la plupart des boutiques sans trouver ce qu'il désirait, lorsqu'à la fin, tout au bout d'une rangée, il aperçut une femme assise dans un coin et qui avait aussi des oies à vendre; mais celle-là ne vantait pas sa marchandise comme les autres et ne provoquait point les chalands par ses cris. Le nain s'avança vers elle et mania et soupesa ses oies en connaisseur. Elles étaient à son gré. Il en acheta trois, et les ayant fourrées dans

une grande cage qu'il chargea ensuite sur ses larges épaules, il reprit le chemin du palais.

Tout en marchant, il lui parut assez singulier que deux des oies seulement barbottassent et criassent comme font ordinairement les oies, tandis que la troisième se taisait obstinément, ou bien exhalait par intervalles des soupirs et des gémissements presque humains.

« Celle-là est à moitié morte, se dit le nain en lui-même ; il faudra que je me dépêche de l'étrangler et de l'accommoder, si je veux en tirer profit. »

Mais, ô prodige ! voilà que l'oie, desserrant le bec, répondit hautement et distinctement :

Si tu me touches,
Je te mords;
Si tu m'étrangles,
Tu es mort.

Tout émerveillé, le nain posa sa cage à terre, et l'oie, tournant alors sur lui de beaux yeux tout pleins d'intelligence, fit entendre un petit soupir.

« Malepeste ! s'écria le petit, vous parlez, mademoiselle l'oie ? Je ne m'attendais guère à cela, par exemple. Mais ne vous tourmentez donc point ainsi ; on sait vivre, que diable !... et l'on n'est pas si sot que d'embrocher un oiseau de votre espèce. Tenez, je parierais que vous n'avez pas toujours été

emplumée de la sorte. J'ai bien été jadis, moi qui vous parle, un pauvre petit écureuil.

— Tu as raison, répondit l'oie, lorsque tu penses que je ne suis point née dans la condition misérable où tu me vois à présent. Hélas! qui m'eût prédit à mon berceau que Mimi, la fille du grand Wetterbock, devait trouver la mort dans la cuisine d'un grand-duc?

— Mais soyez donc tranquille, chère mademoiselle Mimi! lui dit le nain d'une voix douce en essayant de la consoler; aussi vrai que je suis un honnête garçon et sous-chef des cuisines de Sa Majesté, il ne vous arrivera rien de fâcheux. Je vous arrangerai dans ma propre chambre une retraite commode et sûre; je vous y apporterai tout ce dont vous aurez besoin, et chaque fois que j'aurai un moment de liberté, je viendrai causer avec vous pour vous distraire. Quant aux autres cuisiniers, je leur dirai tout simplement que j'engraisse une oie avec des graines particulières pour la table du duc; et aussitôt que nous en trouverons l'occasion, je vous donnerai la clef des champs. »

L'oie remercia son sauveur avec larmes, et le nain se comporta scrupuleusement avec elle comme il l'avait promis. Ainsi, tandis que ses deux sœurs emplumées furent étranglées et embrochées comme il convient à d'honnêtes oies, Mimi se vit construire une jolie petite logette par les mains industrieuses

du nain, qui pourvut en même temps à sa nourriture. Et ce n'était pas, on le pense bien, de manger d'oie ordinaire qu'il garnissait sa mangeoire, mais de fines pâtisseries, de crème à la vanille, de beignets d'ananas et de toutes sortes de chatteries et de friandises fort goûtées des jeunes demoiselles. Aussitôt qu'il avait un moment de liberté, il venait trouver la pauvre recluse et s'efforçait de la consoler de son mieux. Ils se racontaient alors réciproquement leurs aventures, et le nain apprit ainsi que l'oie était la fille de l'enchanteur Wetterbock, qui habitait l'île de Gothland. Un conflit s'était élevé entre l'enchanteur et une vieille fée; celle-ci avait vaincu l'enchanteur à force de ruses et d'artifices, et, par vengeance, elle avait métamorphosé en oie la triste Mimi et l'avait transportée ensuite loin de son pays.

Lorsqu'à son tour le nain au grand nez lui eut raconté son histoire, Mimi lui dit :

« Je ne suis pas sans quelque expérience des choses de la magie; mon père m'a instruite à cet égard, ainsi que mes sœurs, autant du moins qu'il lui a été permis de le faire. La querelle qui s'est élevée au sujet de la corbeille d'herbes, ta soudaine métamorphose aussitôt après avoir flairé une certaine plante, les quelques mots enfin prononcés par la vieille et que tu m'as rapportés, tout m'indique que tu as été enchanté par le moyen

d'une certaine herbe; et j'en conclus que si tu sais retrouver cette herbe qui a provoqué ta métamorphose, tu pourras conjurer le charme et revenir à ton état naturel. »

Ces paroles étaient, il faut bien le dire, une maigre consolation pour le petit : car où trouver cette herbe miraculeuse? Il ne laissa pas cependant de remercier poliment Mimi, et quelque espoir de délivrance commença dès lors à ranimer son cœur.

Sur ces entrefaites, le duc reçut la visite d'un prince de ses voisins avec lequel il était en relations d'amitié. A cette occasion, il fit mander le nain et lui dit :

« Voici le temps venu de montrer si tu me sers fidèlement et avec zèle, et si tu es véritablement un maître dans ton art. Ce prince qui vient d'arriver chez moi passe généralement pour avoir la meilleure table qui se puisse trouver, après la mienne : c'est d'ailleurs un grand connaisseur en fine cuisine et un gourmet des plus experts. Veille donc à ce que ma table soit chaque jour servie de telle sorte, que la surprise de mon hôte aille toujours croissant. Et, pour cela, tout le temps qu'il demeurera ici, je te défends, sous peine d'encourir ma disgrâce, de nous servir deux fois le même mets. Tu peux d'ailleurs demander à mon trésorier tout l'argent dont tu auras besoin; et s'il te faut faire une

sauce à l'or et aux diamants, fais ! J'aimerais mieux être ruiné de fond en comble que d'avoir à rougir devant mon hôte. »

Ainsi parla le duc. Le nain cependant s'inclina profondément devant lui et répondit :

« Les désirs de Votre Majesté seront accomplis, et, s'il plaît à Dieu, je réussirai à contenter le palais délicat du prince. »

Le petit cuisinier dut déployer alors toutes les ressources de son art; mais si, d'après l'autorisation qu'il en avait reçue, il n'eut pas à ménager dans cette circonstance les trésors de son maître, il ne ménagea pas davantage sa propre peine. Enveloppé tout le jour dans un nuage de feu et de fumée, sa voix retentissait sans relâche sous les voûtes des cuisines, où tout un peuple d'aides et de marmitons élaborait constamment sous sa direction mille ragoûts nouveaux aux mixtures étranges.

Il y avait quatorze jours déjà que le prince étranger vivait chez le duc, magnifiquement et joyeusement. Les deux amis ne faisaient pas moins de cinq repas par jour, et le duc était dans le ravissement de l'habileté du nain, car le contentement se lisait sur le visage de son hôte. Le quinzième jour, le duc fit mander son petit cuisinier, tandis qu'il était à table avec le prince, et l'ayant présenté à ce dernier, il lui demanda ce qu'il en pensait.

« Tu es un cuisinier fort habile, dit le prince étranger au petit bonhomme, et tu sais assurément ce que c'est qu'une table bien servie. Depuis que je suis ici, tu ne nous as pas donné deux fois le même mets, et il n'en est pas un non plus qui n'ait été excellemment préparé. Mais dis-moi donc un peu cependant, pourquoi tardes-tu si longtemps à nous offrir le roi des aliments, le pâté *suzerain ?* »

Le nain se sentit blêmir à ce discours; car au grand jamais il n'avait entendu prononcer le nom de ce roi des pâtés. Il réussit néanmoins à dissimuler son trouble et répondit d'une voix assez calme :

« Seigneur, j'espérais que cette cour jouirait longtemps encore de la splendeur de votre présence, et c'est pourquoi j'attendais toujours pour vous servir ce mets. Avec quel plat votre très-humble serviteur pourrait-il mieux vous faire ses adieux qu'avec le roi des pâtés ?

— Oui-da! répondit le duc en riant, c'est fort bien dit; mais pour ce qui est de moi, voulais-tu donc attendre ma dernière heure pour me servir alors ce plat d'adieu? Je n'ai pas souvenance que ce pâté ait jamais figuré sur ma table. Cependant, mon gaillard, tu songeras à imaginer un autre bouquet gastronomique; car demain, sans plus tarder, j'entends que ce fameux pâté nous soit servi.

— Vous serez obéi, seigneur, » répondit le nain;

et il quitta la salle, en s'efforçant de faire bonne contenance, mais désespéré dans le fond, car il sentait que ses prospérités étaient à bout, et que le jour de sa décadence et de sa honte était arrivé.

Le malheureux ne savait pas le premier mot de la recette de ce fameux plat qu'il lui fallait préparer. Il s'était enfermé dans sa chambre et pleurait amèrement sur sa triste destinée, lorsque l'oie Mimi, à laquelle il permettait de circuler librement dans son appartement, s'approcha de lui et lui demanda avec intérêt la cause de son chagrin.

« Sèche tes pleurs, lui dit-elle, lorsqu'elle eut appris de quoi il s'agissait ; j'ai vu souvent servir ce mets sur la table de mon père, et je sais à peu près de quoi il se compose. S'il arrivait d'ailleurs que j'oubliasse quelque chose, il est inutile de t'en préoccuper : le duc et son convive n'ont pas le goût assez fin pour s'en apercevoir. »

Le lendemain, après qu'il eut fait porter le fameux pâté sur table, le nain revêtit son habit officiel, et se rendit lui-même dans la salle à manger. Au moment où il entra, le grand écuyer tranchant venait précisément de dépecer le pâté et d'en présenter une tranche sur une truelle d'argent au duc et à son hôte. Le duc engouffra un large morceau, leva les yeux au plafond, comme pour se recueillir, et, la déglutition opérée, il dit :

« Ah ! ah ! ah ! on a bien raison, par ma foi !

d'appeler ce mets le roi des pâtés; mais mon nain peut aussi s'appeler justement le roi des cuisiniers, n'est-il pas vrai, cher ami? »

Le prince prit quelques petits morceaux du bout de sa fourchette; mais, après avoir mâchonné et goûté attentivement, il ne put réprimer un petit rire ironique et mystérieux.

« Ce plat n'est pas mal préparé, dit-il en repoussant son assiette; mais ce n'est pas encore tout à fait cela le *suzerain.* »

A ces paroles, le front du duc se plissa de colère, en même temps que le rouge de la honte lui montait au visage.

« Chien d'avorton! s'écria-t-il, tu n'as pas craint de jouer un pareil tour à ton seigneur! Je ferai couper ta grosse tête en punition de ton cuisinage fallacieux.

— Ah! monseigneur, s'écria le nain tout tremblant, j'en jure par le ciel! j'ai exécuté ce plat d'après toutes les règles de l'art, et certainement il n'y doit rien manquer.

— Tu mens, misérable! répliqua le duc en lançant un grandissime coup de pied dans les basques de l'habit du pauvre petit; je te ferai hacher toi-même et mettre en pâté.

— Ayez compassion! sanglota le petit; et se jetant aux genoux du prince étranger, il embrassait ses pieds. Daignez me dire, prince, ce qui manque à

ce pâté. Vous ne voudriez pas me laisser mourir pour une pincée d'épices ou de farine oubliée !

— Ce que je te dirai ne te servira pas à grand'-chose, mon cher Long-Nez, répondit l'étranger en ricanant. Je pensais bien, dès hier, que tu ne saurais pas apprêter ce plat comme mon cuisinier. Sache donc qu'il y manque une petite herbe que l'on ne connaît pas dans ce pays, l'herbe *nieszmitlust*, sans laquelle ce pâté demeure sans arome ; et, comme ce mets est le roi des mets et qu'on est incapable de l'apprêter ici, il suit de là naturellement que la table de ton maître est inférieure à la mienne. »

Cette conclusion ne fit que redoubler la fureur du duc.

« Et moi, s'écria-t-il avec des yeux étincelants, je prétends que cela n'est pas, et j'entends qu'on me la trouve, cette herbe introuvable. J'en jure par ma parole de prince : ou je vous ferai servir demain ce fameux pâté avec tous les ingrédients qu'il comporte, ou la tête de ce drôle tombera devant la porte de mon palais. Va-t'en, chien ! dit-il au pauvre Jacob, je consens à t'accorder encore une fois vingt-quatre heures de répit. »

Ainsi parla le duc, et le nain regagna sa petite chambre, où il redit à l'oie, avec force doléances, sa triste mésaventure et le supplice qui l'attendait : car cette herbe maudite qui manquait au pâté, il

ne la connaissait en aucune façon, et c'était même la première fois qu'il l'entendait nommer.

« N'est-ce que cela? lui dit l'oie ; je puis t'aider encore, car mon père m'a appris à connaître les plantes de toutes sortes. Peut-être bien qu'en un autre moment tu aurais couru gros risque ; mais par bonheur c'est aujourd'hui nouvelle lune, et c'est justement le temps où fleurit la petite herbe qu'il nous faut. Dis-moi, y a-t-il de vieux châtaigniers dans le voisinage du palais?

— Oui, oui, se hâta de répondre le nain avec un cœur tout ragaillardi. En descendant vers la mer, à deux cents pas d'ici, il y en a tout un groupe; mais pourquoi me demandez-vous cela, ô Mimi?

— Ce n'est qu'au pied des châtaigniers que croît notre petite herbe, répondit l'oie. Allons, allons! ne perdons pas de temps à bavarder ; prends-moi dans tes bras et porte-moi dans les jardins, je veux chercher avec toi. »

Le nain s'empressa d'exécuter ces instructions et se dirigea avec l'oie dans ses bras vers la porte du palais. Mais là il fut arrêté par un grand diable de suisse qui croisa contre lui sa hallebarde et lui dit : « Désolé, mon cher Long-Nez ; mais, si tu fais un pas de plus, je t'embroche ; il t'est interdit de sortir de la maison ; j'ai là-dessus des ordres formels.

— Cependant, répliqua le nain, je puis bien aller dans les jardins, ce me semble ; aie l'obligeance

seulement d'envoyer un de tes compagnons auprès de l'intendant du palais, et fais-lui demander s'il ne m'est pas permis de descendre au potager pour y chercher des herbes. »

Le portier consentit à cet arrangement, et l'intendant fit répondre que la demande du nain lui pouvait être accordée, les jardins étant clos de hautes



murailles et n'offrant aucune issue par laquelle on pût s'échapper clandestinement.

Quand notre cuisinier dans l'embarras fut arrivé dans la plaine, il posa l'oie à terre avec précaution, et celle-ci se dirigea rapidement vers le petit bois de châtaigniers, où elle se mit aussitôt en quête de la petite herbe mystérieuse. Elle tournait autour de tous les arbres, elle fouillait avec son bec chaque

motte de gazon; mais la petite herbe n'apparaissait pas! Et la pauvre bonne bête commençait déjà à pleurer d'angoisse et de compassion, car la nuit venait rapidement, et l'on ne pouvait presque plus distinguer les objets environnants.

Tout à coup le nain s'écria : « Vois, vois donc! là-bas, au bord de ce petit lac, se dresse encore un vieux châtaignier; allons-y et cherchons encore; peut-être est-ce là que fleurit mon bonheur! »

L'oie sautilla et voleta aussitôt de ce côté, et le nain courut après elle aussi vite que pouvaient le lui permettre ses petites jambes.

Le châtaignier projetait tout autour de lui une ombre épaisse, et l'obscurité était si grande à son pied que c'était à peine si l'on pouvait se reconnaître.

Mais soudain l'oie demeura immobile, le cou tendu, les ailes palpitantes; elle plongea vivement sa tête dans le gazon touffu, et, cueillant quelque chose qu'elle présenta délicatement du bout de son bec au nain émerveillé, elle lui dit :

« Voici enfin l'herbe nieszmitlust! elle croît ici en si grande abondance qu'il n'y a plus de crainte que nous en manquions jamais. »

Le nain avait pris la plante et la considérait d'un air pensif. Une douce odeur s'en dégageait qui lui rappelait involontairement la scène de sa métamorphose. La tige et les feuilles en étaient d'un vert

bleuâtre, et elle portait à son sommet une petite fleur rouge bordée de jaune.

« Dieu! s'écria-t-il à la fin, quel miracle, ma chère Mimi! Cette plante est la même, je crois, que celle qui a opéré ma transformation. Dis, si je tentais l'épreuve?

— Pas encore, répondit l'oie d'une voix suppliante. Mais prends une bonne poignée de cette herbe, regagnons ta chambre, ramassons ton argent et tout ce que tu possèdes, et nous pourrons essayer alors la puissance de la nieszmitlust. »

Le nain se rendit à ce conseil et reprit en toute hâte le chemin du palais.

Après avoir réuni dans un petit paquet cinquante ou soixante ducats, fruit de ses économies, quelques vêtements, une paire de souliers et autres menus objets, il dit :

« S'il plaît à Dieu, je vais être délivré enfin de cet horrible fardeau. »

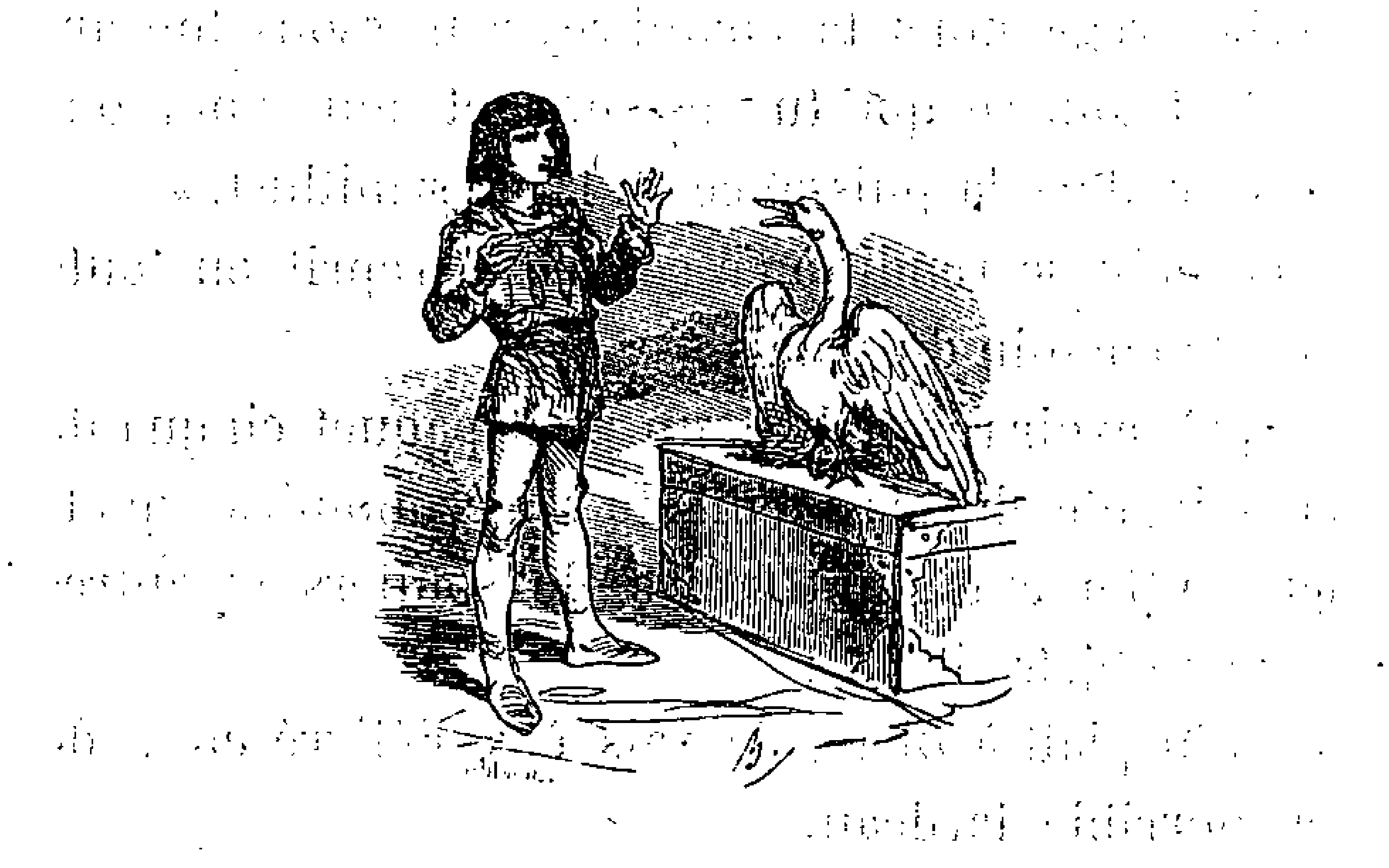
Et plongeant son nez tout entier dans la botte d'herbes, il en aspira l'odeur à pleines narines.

Soudain tous ses membres remuèrent et craquèrent à la fois : il lui sembla que sa tête poussait au-dessus de ses épaules, et ses yeux s'étant abaissés sur son nez, il le vit avec ravissement devenir de plus en plus petit. En même temps ses reins et sa poitrine s'aplanissaient, et ses jambes grossissaient et s'allongeaient dans d'élégantes proportions.

L'oie contemplait avec étonnement cette métamorphose.

« Ah! que tu es grand! que tu es beau! s'écria-t-elle enfin. Dieu merci! tu ne ressembles plus à présent à ce que tu étais tout à l'heure. »

Jacob ne se sentait pas de joie et dansait comme un fou à travers la chambre. L'excès de son bonheur ne lui fit pas oublier cependant quelle obligation il



avait à la pauvre oie Mimi, et, bien que son cœur le pressât de courir vers ses parents, sa reconnaissance envers la bonne petite bête l'emporta sur ce désir.

« C'est à toi, chère Mimi, lui dit-il, que je dois d'avoir repris possession de moi-même. Sans toi je n'aurais jamais trouvé cette herbe merveilleuse, et je serais demeuré éternellement sous la figure d'un nain difforme; peut-être même allais-je périr misérablement! Mais sois tranquille, va! tu n'as pas

obligé un ingrat. Je vais te reconduire chez ton père, et lui, qui connaît l'art des enchantements, saura bien sans doute rompre le charme qui te tient captive. »

En entendant ces paroles, l'oie versa des larmes de bonheur, et pas n'est besoin de dire si elle accepta l'offre avec empressement.

Jacob se mit en route aussitôt. Grâce à son changement de figure, il put sortir sans être reconnu



du palais ducal, avec son oie sous le bras, et tous les deux, l'un portant l'autre, se dirigèrent sans plus tarder vers la patrie de Mimi.

Dois-je poursuivre mon récit plus loin encore et raconter comment nos deux amis arrivèrent à bon port? comment Wetterbock désenchanta sa fille et renvoya Jacob avec de riches présents? comment celui-ci revint ensuite dans sa ville natale, où ses parents reconnurent avec joie dans ce beau jeune

garçon le fils qui leur avait été volé? et comment enfin, grâce aux présents de Wetterbock, Jacob acheta une belle boutique et devint riche et heureux?

A quoi bon? cela va de soi. Après un certain temps d'épreuves, la récompense: tous les contes finissent ainsi.

Il me faut cependant encore ajouter quelques mots, pour la *morale.*

Après la disparition du nain, une grande rumeur s'éleva dans le palais. Le duc entendait remplir son serment et faire décapiter son cuisinier, s'il n'avait pas découvert enfin l'herbe mystérieuse; mais on eut beau chercher dans tous les coins du château, depuis la cave jusqu'au grenier, partout le nain fut introuvable.

Le prince étranger, cependant, insinuait que le duc avait fait cacher le petit bonhomme afin de ne point se priver de son meilleur cuisinier, et il accusait son hôte de félonie. Cette querelle amena entre les deux princes une grande guerre, qui est bien connue dans l'histoire sous le nom de *guerre des herbes*.

Maintes batailles furent livrées à cette occasion, et finalement, après qu'on eut tué de part et d'autre un nombre d'hommes à peu près égal, on se décida à ouvrir des négociations. La paix qui en résulta fut dite la *paix des pâtés*, parce que pendant les

fêtes auxquelles donna lieu sa proclamation, le fameux *suzerain*, le roi des pâtés, fut exécuté dans toutes les règles par le cuisinier du prince.

Le duc trouva ce mets si exquis, qu'il fit insérer dans le traité, comme l'une des clauses les plus importantes, que la recette exacte du *suzerain* lui serait livrée tout au long, moyennant quoi il s'engageait de son côté à payer tous les frais de la guerre. La somme était considérable; mais le duc la trouva minime en comparaison des délices gastronomiques qu'il s'était assurées pour l'avenir et dont, en définitive, ses bien-aimés et féaux sujets furent seuls chargés, selon l'usage, d'acquitter la carte.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis que Félix, le chasseur et l'étudiant, étaient prisonniers des voleurs. Le capitaine et ses hommes les traitaient, il est vrai, assez bien, dans l'espoir d'en tirer une grosse rançon; mais cependant les malheureux séquestrés n'en soupiraient pas moins après leur délivrance; car plus le temps marchait et plus ils redoutaient de voir découvrir leur supercherie. Le soir du cinquième jour, le chasseur, à bout de patience, déclara à ses compagnons d'infortune qu'il était résolu à s'enfuir cette nuit même, dût sa tentative lui coûter la vie; et, pour décider ses camarades à faire comme lui, il leur exposa les moyens

qu'il comptait employer : « Je me charge, leur dit-il, de la première sentinelle. Je suis dans le cas de légitime défense, ainsi point de scrupules niais ; d'ailleurs, nécessité n'a pas de loi. A mort donc !

— A mort ! s'écria Félix épouvanté ; vous voulez tuer cet homme ?

— J'y suis fermement résolu, s'il n'y a pas d'autre moyen de nous sauver. Sachez qu'en rôdant autour des voleurs dans la forêt, je les ai entendus chuchoter entre eux avec les mines les plus soucieuses, tandis que les vieilles sorcières qui les servent excitaient les craintes et les colères de la bande, en vomissant contre nous les plus effroyables injures, et en insinuant aux voleurs qu'en cas d'attaque dirigée contre eux, ils devraient d'abord se défaire de nous sans pitié.

— Dieu du ciel ! s'écria le jeune homme avec un geste d'effroi.

—Nous n'avons pas encore le couteau sur la gorge, reprit le chasseur ; prévenons donc leur sinistre projet. Aussitôt la nuit venue, je me glisse vers la sentinelle la plus proche et je réponds à son qui-vive ? que la comtesse vient d'être saisie d'une indisposition subite, qu'elle se meurt.... Pendant que le brigand tourne la tête, je le tue. Je vous appelle alors, et nous expédions ensemble le second ; quant au troisième, ce ne sera qu'un jeu. »

Le chasseur avait l'air si farouche en parlant

ainsi, que Félix frissonnait malgré lui en le regardant. Il voulait essayer de dissuader son compagnon de ces projets de meurtre, lorsque tout à coup la porte de la hutte s'ouvrit sans bruit et livra passage à un homme de haute stature, enveloppé jusqu'aux yeux dans un manteau. C'était le capitaine. Après avoir refermé la porte avec soin, il fit signe aux prisonniers de garder le silence, et s'asseyant à côté de Félix, il dit :

« Madame la comtesse, je ne crois pas devoir vous laisser ignorer que votre situation est devenue fort critique. Votre mari n'a pas répondu un seul mot à votre message ; il n'a pas envoyé davantage l'argent de votre rançon ; mais, en revanche, il a fait appel au gouvernement, et de nombreux détachements de soldats battent en ce moment la forêt de tous côtés pour me découvrir ainsi que ma bande. J'avais menacé cependant votre mari de terribles représailles s'il tentait de s'emparer de nous ; mais il se soucie peu de votre vie, à ce qu'il paraît, ou bien il ne me croit pas homme à tenir mon serment. »

Le voleur s'était tu et semblait agité par un courant tumultueux d'idées contraires. Les prisonniers abasourdis se regardaient l'un l'autre, ne sachant que dire, car Félix comprenait bien qu'avouer son déguisement ne pouvait encore qu'empirer les choses.

« Eh bien non, je ne le tiendrai pas, ce serment

exécrable, reprit le capitaine avec une sorte d'exaltation fiévreuse, et, loin de vouloir attenter à vos jours, je prétends vous sauver, au contraire, en fuyant avec vous. »

Les captifs étaient ébahis ; le voleur continua :

« La plupart de mes compagnons sont décidés à passer en Italie et à s'engager dans quelque bande plus importante. Quant à moi, outre qu'il ne me convient pas de servir sous un autre, cette vie d'aventures me pèse tous les jours davantage, et je ne veux plus rien avoir de commun avec ces gens-là. Je remets mon sort entre vos mains, madame la comtesse ; si vous voulez seulement dire un mot pour moi et employer en ma faveur vos puissantes relations, je puis être libre et réhabilité avant peu. »

Félix se taisait, assez embarrassé. Son cœur loyal répugnait à pousser dans un péril dont il lui serait ensuite impossible de le tirer l'homme qui précisément s'offrait à le sauver lui-même. Comme il continuait à garder le silence, le capitaine poursuivit :

« On cherche partout en ce moment à recruter des soldats ; que l'on m'envoie n'importe où, j'irai, et je me contenterai de la situation la plus humble, tout prêt à me faire casser la tête sur le premier champ de bataille venu, afin de racheter par ma mort les scandales de ma vie passée. Promettez-moi donc, madame, vous qui pouvez tout, de

dire un mot pour moi dans cette circonstance; un seul mot, je n'en demande pas plus.

— Soit donc! répondit la fausse comtesse en baissant les yeux; je vous promets de faire tout ce qui dépendra de moi pour vous servir. »

Rassuré par ces paroles, le capitaine effleura de ses lèvres la main de sa future protectrice, en la remerciant avec effusion. Tirant ensuite de dessous son manteau un paquet de hardes :

« Ce sont des habits d'homme, dit-il; je vous engage à les revêtir, madame, afin de faciliter votre évasion. Nous partirons un peu avant minuit : tenez-vous donc prête, ainsi que vos compagnons, pour ce moment-là. »

Cela dit, il s'enveloppa de nouveau dans son manteau, et, rabattant son feutre sur ses yeux, il sortit de la hutte avec les mêmes précautions qu'il y était entré.

« Ouf! fit le chasseur respirant à pleins poumons après que le voleur se fut éloigné, que dites-vous de l'aventure? Je ne m'attendais certes guère à un pareil dénoûment.

— C'est prodigieux! s'écria Félix; mais je me reproche un peu, je vous l'avouerai, de tromper ce pauvre homme. Une fois dans la nasse, comment pourrai-je l'en tirer? Et si l'on va l'accrocher à quelque gibet, n'aurai-je pas sa mort sur la conscience?

— Eh ! cher ami, répliqua l'étudiant, n'allez-vous pas avoir des scrupules maintenant pour avoir trop bien joué votre rôle? Vous n'avez fait d'ailleurs que ce que commandait la nécessité la plus pressante. A-t-il donc reculé, lui, le sacripant, devant l'attentat le plus lâche? arrêter au milieu de la nuit une femme sans défense! Et si nous ne nous étions pas trouvés là, vous surtout, qui sait comment les choses se seraient passées pour Mme la comtesse? Non! non! ne vous faites aucun reproche. Du reste, je crois qu'en se livrant lui-même, notre drôle pourra s'acquérir quelques droits à l'indulgence. »

Cette idée consola un peu le jeune orfévre, et nos trois amis se mirent prestement à faire leurs préparatifs de départ, non sans rire tout bas de ce nouveau changement à vue qui rendait si romanesquement à Félix les habits de son sexe.

Un peu après onze heures, le capitaine reparut, et, guidés par lui, Félix et ses deux gardes du corps se glissèrent l'un après l'autre hors de la cabane avec circonspection. Soit hasard, soit par suite de dispositions particulières, la sentinelle qui d'habitude se tenait non loin de là n'était pas à son poste. Le capitaine ne prit pas cependant le chemin ordinaire qui conduisait dans la forêt; tournant au contraire vers le fond du ravin, tandis que les prisonniers, d'après ses instructions, marchaient silencieuse-

ment derrière lui comme des soldats faisant patrouille, il se dirigea vers une espèce de rocher à pic qui se dressait sur l'un des côtés du vallon et qui semblait inaccessible de toutes parts. Arrivé là, il déroula une échelle de cordes qu'il accrocha aux aspérités du rocher, et jetant sa carabine en bandoulière sur son épaule, il atteignit le sommet en quelques secondes. Il invita la comtesse alors à tenter l'ascension ; le chasseur et l'étudiant grimpèrent à leur tour, et tous ensemble, étant redescendus de l'autre côté par le même moyen, se trouvèrent dans un étroit sentier qui décrivait des circuits infinis à travers la forêt, et dans lequel ils s'engagèrent à la suite de leur guide.

« Ce chemin, dit le voleur, va regagner la route d'Aschaffenbourg, où se trouve en ce moment M. le comte, et c'est pourquoi je vous l'ai fait prendre de préférence à tout autre. »

Au bout de trois heures d'une marche aussi rapide que le pouvait permettre l'obscurité, le capitaine invita Félix à s'asseoir sous un arbre et à se reposer.

« Avant une heure, dit-il, nous aurons atteint le cordon des troupes qui cernent la forêt ; je vous en supplie encore, madame la comtesse, soyez-moi miséricordieuse, et daignez parler pour moi au commandant de la milice. »

Félix promit de le faire, quoique, ajouta-t-il, il

attendît peu d'effet de son intercession. Le capitaine ne le remercia pas moins, et, après une demi-heure de repos environ, ils se remirent en route.

Ils approchaient de la grande route, et déjà quelques lueurs crépusculaires blanchissant la forêt annonçaient la prochaine apparition du jour, lorsque tout à coup un bruit de pas cadencés se fit entendre non loin d'eux, et un brusque : « Halte-là ! qui-vive ? » retentit à leurs oreilles. Ils s'arrêtèrent aussitôt, et cinq soldats, se portant au-devant d'eux la baïonnette en avant, leur enjoignirent d'avoir à les suivre jusqu'auprès de leur major, afin de lui rendre compte des motifs de leur voyage.

A mesure qu'ils avançaient, ils voyaient reluire à droite et à gauche derrière les buissons des casques et des canons de fusils; chaque arbre était une guérite, et la forêt tout entière semblait transformée en un vaste camp.

Le major s'apprêtait à interroger les nouveaux arrivants, quand l'un des personnages assis à ses côtés, se levant brusquement, s'écria avec l'accent de la surprise :

« Eh mais, bon Dieu ! que vois-je ? c'est Gottfried, notre chasseur !

— Eh oui ! c'est moi, monsieur le bailli, répondit joyeusement l'écuyer, c'est moi-même, et sortant, tel que vous me voyez, de l'aventure la plus étrange qui se puisse imaginer. »

Entraînant ensuite le major et le bailli un peu à



l'écart, il leur raconta brièvement comment il avait été fait prisonnier par les brigands, comment ils l'avaient emmené, lui troisième, dans leur retraite, et comment enfin il avait été délivré. Il ne manqua pas de leur dire à ce propos quel était le personnage au feutre empanaché qui les accompagnait, et la promesse qu'ils avaient dû lui faire en récompense du service qu'il leur avait rendu en facilitant leur évasion.

Non moins étonné que réjoui par cette nouvelle qui mettait fin à sa campagne, le major donna l'ordre aussitôt d'emmener et de déposer en lieu sûr son important prisonnier. Conduisant ensuite le jeune

orfévre au milieu de ses officiers, il le leur présenta comme le brave jeune homme qui avait sauvé la comtesse par son courage et sa présence d'esprit ; et tous secouèrent cordialement la main de Félix en le complimentant, et ils ne pouvaient se lasser de lui faire redire, ainsi qu'au chasseur, les détails de leur bizarre aventure.

Pendant ce temps, le jour était venu tout à fait, et l'expédition se trouvant heureusement terminée, on se hâta de lever le camp pour reprendre le chemin d'Aschaffenbourg.

L'audacieuse attaque de l'auberge et le dévouement du jeune orfévre s'étaient répandus comme l'éclair dans toute la contrée ; le bruit de sa délivrance vola de même de bouche en bouche : rien d'étonnant donc qu'à l'entrée de la troupe dans la ville, les rues fussent déjà remplies de bourgeois et de paysans désireux de contempler les traits du sauveur de la bonne comtesse que tous adoraient et vénéraient. « C'est celui-ci, c'est celui-ci, criait-on de toutes parts, celui qui est à côté du major ! » Et l'air était ébranlé par des milliers de joyeux hourras !

Félix était confus de tout cet enthousiasme ; mais une scène plus émouvante encore l'attendait à la maison de ville. Un homme, déjà grisonnant, le reçut dans ses bras au bas de l'escalier et le pressa en pleurant sur son sein.

« Comment pourrais-je m'acquitter envers toi, noble jeune homme? s'écria-t-il; ta généreuse action a détourné de ma tête le coup le plus cruel. Oui, tu as arraché à une mort certaine la mère de mes enfants, car sa constitution délicate n'aurait pu supporter l'horreur d'une pareille captivité. Dis! parle! que veux-tu? »

Mais autant le mari de la comtesse insistait pour faire accepter à Félix une large indemnité pour les dangers qu'il avait courus, autant celui-ci se défendait de rien recevoir. Cependant la triste situation du capitaine des voleurs étant revenue en ce moment au souvenir du jeune homme, il raconta au comte comment il avait facilité leur évasion et le pria de vouloir bien acquitter la promesse qu'il s'était vu forcé de faire dans cette circonstance au nom de la comtesse. Le comte, bien moins touché de l'action du voleur que de cette nouvelle preuve du bon cœur de Félix, promit de faire de son côté tout ce qu'il pourrait pour sauver la vie de l'ancien brigand.

Le soir de ce même jour, le comte, accompagné de son brave chasseur et du jeune orfévre, se remit en route pour son château, où la comtesse, toujours préoccupée du sort du jeune homme qui s'était dévoué pour elle, attendait impatiemment des nouvelles de l'expédition entreprise pour sa délivrance. Qui pourrait décrire sa joie lorsqu'elle vit arriver

son mari tenant son sauveur par la main? La voix tremblante, les yeux baignés de douces larmes, elle ne savait comment lui témoigner sa gratitude. Elle fit appeler ses enfants enfin, et leur montrant le noble jeune homme, elle leur dit d'embrasser le sauveur de leur mère. Les enfants obéirent avec empressement, et leurs caresses naïves et le ton comiquement sérieux avec lequel ils protestèrent qu'après leur père et leur mère Félix serait leur meilleur ami, furent pour celui-ci la plus douce récompense des soucis qui l'avaient agité et des nuits qu'il avait passées sans sommeil dans le camp des voleurs.

Après quelques moments donnés à ces épanchements mutuels, la comtesse fit signe à un domestique, qui revint presque aussitôt avec les habits et le havresac de Félix.

«Voici, dit-elle en riant, le costume enchanté dont vous m'avez enveloppée et qui a frappé d'aveuglement mes persécuteurs. Je vous le rends, ou plutôt non, laissez-le-moi en souvenir de vous. Je vous donnerai en échange la somme que le voleur avait fixée pour ma rançon.»

Félix se récria sur l'énormité du présent. Son âme délicate se révoltait à l'idée de recevoir un salaire pour une action qu'il avait librement accomplie.

« Noble dame, dit-il avec émotion, ce que j'ai

fait ne mérite pas une telle récompense. Conservez cet objet si vous le voulez, mais daignez ne pas m'offrir un payement que je ne saurais accepter. Ne croyez point cependant que mon refus me soit dicté par une fierté mal placée, non ; je ne repousse point d'une façon absolue vos intentions généreuses. Veuillez me conserver votre bienveillance, et si jamais je me trouve dans le cas de solliciter votre aide, tenez pour certain que je ne manquerai pas de le faire avec la plus entière confiance. »

Ce fut en vain que de nouvelles instances furent faites auprès du jeune homme, il persista dans son refus. La comtesse et son mari ne crurent pas devoir le presser davantage, et le domestique qui avait apporté les habits s'apprêtait à les remporter, lorsque tout à coup Félix se rappela les bijoux renfermés dans son havresac, et que les émotions de la journée lui avaient fait jusque-là complétement oublier.

« Pardon ! pardon ! s'écria-t-il. Permettez-moi seulement, madame la comtesse, de retirer de mon sac un petit objet que j'y ai laissé. Il sera ensuite tout à votre service, ainsi que le reste de mon pauvre costume de compagnon, puisqu'il vous plaît de le conserver.

— Faites, dit la comtesse : ce m'eût été un agréable souvenir de conserver intégralement tous ces objets ; mais reprenez cependant ce que vous vou-

drez. Je serais bien curieuse pourtant, ajouta-t-elle avec un malin sourire, de savoir quel est le trésor qui vous tient si fort au cœur que vous ne puissiez me l'abandonner. »

Tandis que parlait la comtesse, le jeune homme avait débouclé son sac et tiré de la pochette où elle était soigneusement enveloppée une petite boîte de maroquin rouge.

« Tout ce qui m'appartient est à vous, madame, répondit-il en riant; mais cet objet est la propriété de ma chère marraine, et je ne puis en disposer. C'est une parure, continua-t-il en ouvrant l'écrin et le présentant à la comtesse, c'est une parure en brillants que j'ai dessinée et montée moi-même.

— Voyons donc cela,» dit la comtesse en prenant l'objet des mains de Félix.

Mais à peine y eut-elle jeté les yeux, qu'elle fit un brusque mouvement de surprise.

« Quoi! ces pierres, ces brillants appartiennent à votre marraine, dites-vous?

— Oui, madame, c'est ma marraine qui me les a envoyés à Würzbourg, en me commandant de lui en faire un collier qui pût a mettre à même de juger de mon habileté. Je me suis empressé d'exécuter ses ordres, et j'étais précisément en route pour aller lui porter ce joyau, lorsque arriva cette funeste rencontre dans l'auberge du Spessart. »

La comtesse semblait en proie à l'émotion la plus

vive; des larmes coulaient de ses yeux. « Mais tu es donc Félix Perner, de Nuremberg? s'écria-t-elle enfin.

— Oui bien! Mais qui a pu vous dire mon nom? demanda le jeune homme, contemplant sans y rien comprendre le trouble et l'agitation de son interlocutrice.

— O merveilleux arrangements de la Providence! »



dit la comtesse d'une voix entrecoupée; et se tournant vers son mari : « C'est Félix, le petit Félix, notre filleul, le fils de la pauvre Sabine. Félix, mon enfant, je suis celle auprès de qui tu te rendais. Tu as sauvé ta marraine sans le savoir.

— Quoi! vous seriez la bonne comtesse de Sandau, qui a tant fait pour ma pauvre mère et pour moi!

Et sans doute aussi, c'est ici le château de Mayenbourg, où tendait mon voyage? Oh! combien je remercie la Providence d'avoir opéré ainsi notre rencontre, puisque j'ai pu de la sorte, quoique dans une bien petite mesure, vous témoigner la reconnaissance dont mon cœur déborde.

— Enfant, tu as plus fait pour moi en un instant, s'écria la comtesse, que je n'avais pu faire pour toi depuis ta naissance. Mais si longue que soit ma vie, je ne veux pas qu'il s'écoule un seul jour sans te donner des preuves de ma gratitude sans bornes. Mon mari sera ton second père, mes enfants seront tes frères, et moi-même je veux remplacer ici-bas ta pauvre chère mère. Quant à ces joyaux qui t'ont conduit vers moi à l'heure la plus critique de ma vie, ils seront ma plus belle parure; car ils me rappelleront toujours mon cher petit Félix et son noble dévouement. »

Ainsi dit la comtesse, et sa conduite répondit à ses paroles. Elle pourvut richement aux frais de voyage de l'heureux orfévre, et lorsqu'il revint, sa tournée finie, avec son brevet de maîtrise en poche, elle lui acheta de ses propres deniers la plus belle boutique de Nuremberg avec tous ses accessoires.

Félix possédait tous les secrets de son art, et son habileté reconnue, rehaussée encore par la romanesque aventure de sa jeunesse, lui attira bientôt des pratiques de tous côtés. Pas un étranger de distinc-

tion ne traversait la curieuse ville de Nuremberg sans se faire conduire dans l'atelier de maître Félix, afin de lui acheter quelque précieux joyau. Mais les visites les plus agréables à notre ami étaient toujours celles du chasseur, du taillandier, de l'étudiant et du voiturier. Chaque fois que ce dernier revenait de Würzbourg, il ne manquait jamais de s'arrêter chez Félix. Tous les ans, le chasseur lui apportait quelque présent de la part de la comtesse. Le taillandier, d'humeur toujours vagabonde, venait se reposer chez son ancien camarade après chacune de ses courses, et de temps en temps aussi l'étudiant venait le voir en passant et lui serrer la main. Celui-ci était devenu un grave conseiller de justice; mais, malgré l'importance et la dignité de ses fonctions, il ne dédaignait pas de venir s'asseoir à la table de maître Félix avec le joyeux taillandier. Ils se remémoraient alors leur étrange aventure, et, un jour qu'il revenait d'un voyage au delà des monts, l'ancien étudiant raconta à ses amis qu'il avait rencontré en Italie l'ex-capitaine des voleurs. Il avait tenu parole, et, complétement revenu de ses erreurs passées, il servait présentement comme un brave soldat dans les troupes du roi de Naples.

Cette nouvelle réjouit beaucoup Félix. C'était cet homme, il est vrai, qui l'avait mis un jour dans une si périlleuse situation; mais aussi, peut-être que sans lui Félix et ses compagnons n'eussent

jamais pu s'échapper d'entre les mains des brigands.

Et voilà comment, oublieux du mal et ne se souvenant que du bien, l'honnête orfévre n'avait jamais que des idées agréables et douces, en se rappelant l'*Auberge du Spessart*.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation,
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

BIBLIOTHÈQUE
DES CHEMINS DE FER
500 VOLUMES

VOLUMES PUBLIÉS OU PRÊTS A PARAITRE.

(1er OCTOBRE 1856.)

I. GUIDES DES VOYAGEURS.

1° GUIDES AD. JOANNE, RICHARD, etc.

Guide du Voyageur en Europe, par *Richard.* 2e édition. 1 très-fort vol. in-12, broché .... 15 fr.

Guide du Voyageur aux Bains d'Europe, par *Richard.* 1 fort vol. grand in-18, broché .... 8 fr.

Tableau des monnaies d'Europe, comparées à la monnaie française. 1 vol. in-18, broché .... 1 fr.

Guide classique du Voyageur en France et en Belgique, par *Richard.* 24e édit. 1 fort vol. in-12, broché .... 8 fr.

Guide classique du Voyageur en France (abrégé du précédent), par *Richard.* 1 vol. in-18, broché .... 5 fr.

Conducteur du Voyageur en France (abrégé du précédent), par *Richard.* 1 vol. in-32, broché .... 3 fr.

Guide du Voyageur dans la France monumentale (*Itinéraire archéologique*), par *Richard* et *E. Hocquart.* 1 vol. in-12, broché .... 9 fr.

Guide alphabétique des rues et monuments de Paris, par *Fr. Lock.* 1 vol. in-12, broché .... 3 fr. 50

Petit guide de l'étranger à Paris, par *Fréd. Bernard.* 1 vol. grand in-32, relié .... 1 fr.

Guide du Voyageur aux Pyrénées, par *Richard.* 1 fort vol. in-18, br.. 7 fr.

Autour de Biarritz, par *A. Germond de Lavigne.* 1 vol. gr. in-18, br. 1 fr. 50

Itinéraire de Paris à Marseille, par *Richard.* 1 vol. grand in-18, br.. 3 fr.

Conducteur de l'Etranger dans Marseille par *Richard.* 3e édit. 1 vol. grand in-18, broché .... 3 fr.

Guide du Voyageur en Belgique et en Hollande, par *Richard.* 1 fort vol. in-18, broché .... 8 fr.

Guide du Voyageur en Belgique, par *Richard.* 1 fort vol. in-18, br.. 6 fr.

Guide du Voyageur en Hollande, par *Richard.* 1 vol in-18, broché. 4 fr. 50

Spa et ses Environs, par *Ad. Joanne.* 1 vol. in-18, broché .... 2 fr.

Itinéraire des bords du Rhin, du Neckar et de la Moselle, par *Ad. Joanne.* 1 fort vol. in-18, broché .... 7 fr.

Les trains de plaisir des bords du Rhin, par *Ad. Joanne.* 1 vol in-18, br. 2 fr. 50

Bade et la forêt Noire, par *Ad. Joanne.* 1 vol. in-18 .... 2 fr.

Itinéraire descriptif et historique de l'Allemagne :

— ALLEMAGNE DU NORD, par *Ad. Joanne.* 1 fort vol. in-12, broché... 10 fr. 50

— ALLEMAGNE DU SUD, par *Ad. Joanne.* 1 fort vol. in-12, broché... 10 fr. 50

Itinéraire de la Suisse et du Jura français, par *Ad. Joanne.* 2e édit. 1 fort vol. in-12, broché .... 11 fr. 50

NOUVEL-EBEL. **Manuel du Voyageur en Suisse,** par *Ad. Joanne.* 1 fort vol. in-18, broché .... 6 fr. 50

Itinéraire descriptif et historique de l'Italie, par *A. J. Du Pays.* 1 fort vol. in-12, broché .... 11 fr. 50

Voyage dans le Midi de la France et en Italie, par *A. Asselin.* 1 vol. in-12 broché .... 3 fr.

Rome et ses Environs, par *G. Robello.* 1 vol. in-12, broché........ 7 fr. 50

Rome vue en huit jours, par *Richard.* 1 vol. in-18, broché.......... 2 fr.

Guide du Voyageur en Espagne et en Portugal, par *Richard.* 1 fort vol. in-18, broché............... 9 fr.

Itinéraire de la Grande-Bretagne: Angleterre, Écosse et Irlande, par *Richard* et *Ad. Joanne.* 1 fort vol. in-12, broché..................... 12 fr.

Itinéraire descriptif et historique de l'Écosse, par *Ad. Joanne.* 1 vol. in-18, broché.................. 7 fr. 50

Guide du Voyageur à Londres et dans ses Environs, par *Lake.* 1 fort vol. in-18, broché............. 7 fr. 50

Londres tel qu'il est, par *Richard.* 1 joli vol. in-18, broché...... 2 fr.

Guide du Voyageur en Orient, par *Richard* et *Quétin.* 1 fort vol. in-12, broché.................. 10 fr. 50

Guide du Voyageur à Constantinople et dans ses Environs, précédé de la route de Paris à Constantinople, par *Ph. Blanchard.* 1 fort vol. in-12, broché................. 7 fr. 50

La Terre sainte. — Voyage des quarante Pèlerins de 1853, par *L. Énault.* 1 vol. in-12, broché.......... 4 fr.

Guide du Voyageur en Algérie, par *Richard.* 1 vol. in-18, broché.... 5 fr.

L'Algérie en 1854. — Itinéraire de Tunis à Tanger, par *Joseph Bard.* 1 vol. in-8, broché............... 5 fr. 50

Belgique, par *Félix Mornand*, avec une belle carte de la Belgique. 1 vol. in-16, broché..................... 2 fr.

2° ITINÉRAIRES ILLUSTRÉS.

Volume à 30 centimes.

Le Parc et les grandes Eaux de Versailles (in-32, 20 vignettes).

Volumes à 50 centimes.

De Paris à Corbeil (40 vignettes par Champin et une carte).

Enghien et la vallée de Montmorency, par *E. Guinot* (in-32, 18 vignettes).

Petit itinéraire de Paris à Nantes (16 vignettes et une carte).

Petit itinéraire de Paris à Rouen (in-32, 33 vignettes et une carte).

Petit itinéraire du chemin de fer de Paris au Havre (in-32, 55 vignettes et une carte).

Promenades au château de Compiègne, et aux ruines de Pierrefonds et de Coucy, par *Eug. Guinot* (11 vignettes).

Volume à 75 centimes.

Petit guide de l'étranger à Paris, par *Fr. Bernard* (grand in-8, 40 vignettes par Lancelot et Thérond, et un plan de Paris). 2e édit.

Volumes à 1 franc.

De Paris à Orléans, par *Moléri* (45 vignettes par Champin et Thérond, et une carte).

De Strasbourg à Bâle, par *Frédéric Bernard* (50 vignettes et une carte).

Dieppe et ses environs, par *E. Chapus* (12 vignettes et un plan).

D'Orléans à Tours, par *A. Achard* (15 vignettes dessinées par Daubigny, et une carte).

D'Orléans à Nevers, à Châteauroux et à Varennes, par *A. Achard* (45 vignettes et une carte).

Fontainebleau et ses environs, par *Fr. Bernard* (21 vignettes par Lancelot).

Guide aux eaux thermales du Mont-Dore, par *L. Piesse* (37 vignettes par Lancelot).

Le Château, le Parc et les grandes Eaux de Versailles, par *Fréd. Bernard* (30 vignettes et 3 plans). 2e édit.

Les ports militaires de la France (Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort et Toulon), par *E. Neuville* (14 vignettes et 5 plans).

Mantes et ses environs, par *A. Moutié* (in-8, une lithographie).

Petit guide illustré de Paris, édition allemande, par *Wilhelm* (gr. in-8 avec un plan).

Petit guide illustré de Paris, édition anglaise, par *Fielding* (gr. in-8 avec plan).

Vichy et ses environs, par *Louis Piesse* (23 vignettes et un plan).

Volumes à 2 francs.

De Lyon à Marseille, par *Fr. Bernard* (80 vignettes par Lancelot, et une carte).

De Paris à Bruxelles, y compris l'embranchement de Saint-Quentin, par *E. Guinot* (70 vignettes par Chapuy et Daubigny, 5 plans et une carte).

De Paris à Calais, à Boulogne et à Dunkerque, par *Eugène Guinot* (60 vignettes, 4 plans et une carte).

De Paris à Dieppe, par *Eugène Chapus*, (40 vignettes, 2 plans et une carte).

De Paris à Lyon et à Troyes, par *F. Bernard* (80 vignettes par Lancelot, et une carte).

De Paris à Strasbourg, par *Moléri* (80 vignettes par Chapuy, Renard, Lancelot, etc., et une carte).

De Paris au centre de la France, contenant : 1° *De Paris à Corbeil et à Orléans ;* 2° *d'Orléans à Nevers, à Châteauroux et à Varennes*, par *Moléri et A. Achard* (90 vignettes par Champin et Lancelot, et une carte).

De Paris au Havre, par *Eugène Chapus* (40 vignettes, 2 plans et une carte).

De Paris au Mans, par *A. Moutié* (50 vig. par Thérond, et une carte).

Guide du voyageur à Londres, précédé d'un Itinéraire historique et descriptif des chemins de fer de Paris à Londres (100 vignettes par Daubigny et Freemann, cartes et plans).

Les bords du Rhin, par *Frédéric Bernard* (80 vignettes par Daubigny, Lancelot, etc., cartes et plans).

Volumes à 3 francs.

De Paris à Bordeaux, par *A. Joanne* (120 vignettes par Champin, Lancelot et Varin, et 3 cartes).

De Paris à Nantes, par *A. Joanne* (100 vignettes par Champin, Thérond et Lancelot, et 3 cartes).

Volume à 7 francs.

Paris illustré, son histoire, ses monuments, ses musées, son administration, son commerce et ses plaisirs, nouveau guide des voyageurs où l'on trouve les renseignements pour s'installer et vivre à Paris, de toutes manières et à tous prix; publié par une société de littérateurs, d'archéologues et d'artistes (280 vignettes par Lancelot et Thérond, et 18 plans). Prix........................ 7 fr.

3° GUIDES DE LA CONVERSATION.

Dialogues à l'usage des Voyageurs.

Volumes à 1 franc 50 cent.

Français-allemand, par *Richard* et *Wolters*.

Français-anglais, par *Richard* et *Quétin*.

Français-espagnol, par *Richard* et *de Coróna*.

Français-italien, par *Richard* et *Boletti*.

Anglais-allemand, par *A. Horwitz*.

Anglais-italien, par *Wahl* et *Brunetti*.

Anglais-espagnol, par *de Coróna* et *Laran*.

Volumes à 2 francs.

L'interprète anglais-français pour un voyage à Londres, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par *C. Fleming*.

L'interprète français-anglais pour un voyage à Paris, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par *C. Fleming*.

Volume à 3 francs.

L'interprète français allemand pour un voyage à Paris, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par MM. *de Suckau*.

Tous ces guides se vendent aussi reliés. La reliure se paye en sus des prix ci-dessus indiqués.

II. HISTOIRE ET VOYAGES.

(Couvertures vertes.)

Volumes à 50 centimes.

Assassinat du maréchal d'Ancre, relation anonyme attribuée au garde des sceaux *Marillac*, avec un Appendice extrait des Mémoires de *Richelieu* (24 avril 1617).

Gutenberg, inventeur de l'imprimerie, par *A. de Lamartine* (1400-1469).

Héloïse et Abélard, par le même (1079-1142).

Histoire du siége d'Orléans et des honneurs rendus à la Pucelle, par *J. Quicherat*.

La conjuration de Cinq-Mars, récit extrait de *Montglat, Fontrailles, Tallemant des Réaux, Mme de Motteville*, etc. (1642).

La conspiration de Walstein, épisode de la guerre de Trente ans, par *Sarasin*, avec un Appendice extrait des Mémoires de *Richelieu* (1634).

La Jacquerie, précédée des insurrections des Bagaudes et des Pastoureaux; d'après *Mathieu Paris, Froissart*, etc. (1270-1380).

La mine d'ivoire, voyage dans les glaces de la mer du Nord, traduit de l'anglais.

La Saint-Barthélemy, récit extrait de *L'Estoile, Brantôme, Marguerite de Navarre, de Thou, Montluc*, etc. (24 août 1572).

La vie et la mort de Socrate, racontées par *Xénophon* et *Platon* (470-400 avant J. C.).

Légende du bienheureux Charles le Bon comte de Flandre, récit du XIIe siècle, par *Galbert de Bruges*.

Pitcairn ou la nouvelle île fortunée.

Volumes à 1 franc.

Campagne d'Italie, par *P. Giguet*, avec une carte gravée sur acier (1796).

Charlemagne et sa cour, portraits, jugements, etc., par *B. Hauréau* (742-814).

Christophe Colomb, par *A. de Lamartine* (1436-1506).

Deux années à la Bastille, récit extrait des Mémoires de Mme *de Staal* (Mlle de Launay) (1717-1720).

Édouard III et les bourgeois de Calais (1346-1358).

Fénelon, par *A. de Lamartine* (1651-1715).

Guillaume le Conquérant, ou l'Angleterre sous les Normands (1027-1087).

Histoire d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, par Mme *de La Fayette* (1661-1670).

Jeanne d'Arc, par *J. Michelet* (1412-1432).

L'amour dans le mariage, étude historique par *M. Guizot*. 3e édit.

Le Cid Campéador, chronique extraite des anciens poëmes espagnols, des historiens arabes et des biographies modernes, par *C. de Monseignat* (1040-1090).

Les convicts en Australie, voyage dans la Nouvelle-Hollande, par *P. Merruau*.

Les émigrés français dans la Louisiane (1800-1804).

Les îles d'Aland, avec une carte et deux gravures, par *Léouzon Le Duc*.

Louis XI et Charles le Téméraire, par *J. Michelet* (1461-1477).

Le cardinal de Richelieu, par *H. Corne*, ancien représentant (1623-1642). 2e éd.

Le cardinal Mazarin, par le *même* (1642-1661).

Nelson, par *A. de Lamartine* (1758-1805).

Pie IX, par *E. de Saint-Hermel* (1792-1853).

Saint Dominique et les Dominicains, par *E. Caro*.

Saint François d'Assise et les Franciscains, par *Frédéric Morin*.

Voyage du comte de Forbin à Siam, suivi de quelques détails extraits des Mémoires de l'abbé *de Choisy* (1685-1688).

Voyage de Levaillant (abrégé du) dans l'intérieur de l'Afrique.

Voyage en Californie en 1852 et 1853, par *Ed. Auger*.

Volumes à 2 francs.

Alfred le Grand, ou l'Angleterre sous les Saxons, par *G. Guizot*.

Aventures de Robert Fortune en Chine, dans ses voyages à la recherche du thé et des fleurs.

François Ier et sa Cour, portraits, jugements et anecdotes (1515-1547), par *B. Hauréau*. 2e édit.

La grande Charte ou l'Établissement du gouvernement constitutionnel en Angleterre, par *Camille Rousset*.

La Nouvelle-Calédonie. Voyages, — missions, — colonisation, — par *Charles Brainne*.

Law, son système et son époque, par *A. Cochut* (1716-1729).

Le Régent et la cour de France sous la minorité de Louis XV, portraits, jugements et anecdotes, extraits littéralement des Mémoires authentiques du *duc de Saint-Simon* (1715-1723). 2e édit.

Louis XIV et sa cour, portraits, jugements et anecdotes, extraits littéralement des Mémoires authentiques du *duc de Saint-Simon* (1694-1715). 2e édit.

Madame de Maintenon, par *G. Héquet* (1635-1719).

Mœurs et coutumes de l'Algérie. — (Tell, Kabylie, Sahara), par le général *Daumas*, conseiller d'État, directeur des affaires de l'Algérie.

Origine et fondation des États-Unis d'Amérique, par *P. Lorain* (1497-1620).

Scènes de la vie maritime, par le capitaine *Basil Hall*, traduites par *Amédée Pichot*.

Souvenirs de l'empereur Napoléon Ier, extraits du *Mémorial de Sainte-Hélène* de M. le comte *de Las Cases* (1769-1821).

Un chapitre de la révolution française, ou Histoire des journaux en France de 1789 à 1799, précédée d'une introduction historique sur les journaux chez les Romains et dans les temps modernes, par *Ch. de Monseignat*.

Voyages dans les glaces du pôle arctique, à la recherche du passage nord-ouest, extraits des relations de sir John Ross, Edward Parry, John Franklin, Beechey, Back, Mac Clure et autres navigateurs célèbres, par MM. *A. Hervé* et *F. de Lanoye*.

Volumes à 3 francs.

Caprices et Zigzags, par *Th. Gautier*.

Italia, par le même.

La Baltique, par *Léouzon Le Duc*.

La Russie contemporaine, par le même. 2e édit.

La Grèce contemporaine, par *Edmond About*. 2e édit.

La Turquie actuelle, par *A. Ubicini*.

L'Inde contemporaine, par *F. de Lanoye*.

Voyage d'une femme au Spitzberg, par Mme *L. d'Aunet*. 2e édit.

III. LITTÉRATURE FRANÇAISE.

(Couvertures cuir.)

Volumes à 50 centimes.

La bourse, par *H. de Balzac*.

La métromanie, par *Piron*.

L'avocat Patelin, par *Brueys* et *Palaprat*.

Le joueur, par *Regnard*.

Le philosophe sans le savoir, par *Sedaine*.

Scènes de la vie politique, par *H. de Balzac*.

Zadig ou la destinée, par *Voltaire*.

Volumes à 1 franc.

Clovis Gosselin, par *Alph. Karr*.

Contes et nouvelles, par *le même*.

Contes excentriques, par *Ch. Newil*.

Ernestine — Caliste — Ourika, par Mmes *Riccoboni*, *de Charrière* et *de Duras*.

André, par *George Sand*.

François le Champi, par la même.

La mare au diable, par la même.

La petite Fadette, par la même.

Graziella, par *A. de Lamartine*.

La colonie rocheloise, nouvelle extraite de l'Histoire de Cléveland par *l'abbé Prévost*.

La dernière bohémienne, par Mme *Ch. Reybaud*.

Mademoiselle de Malepeire, p. la même.

Le lion amoureux, suivi de l'orage et des deux aveugles, par *Fr. Soulié*.

Les arlequinades, par *Florian*.

Les lettres et l'homme de lettres au XIXe siècle, par *Demogeot*.

Les Matinées du Louvre, par *Méry*.

Contes et nouvelles, par le même.

Nouvelles nouvelles, par le même.

Les oies de Noël, par *Champfleury*.

Militona, par *Théophile Gautier*.

Palombe ou la femme honorable, roman, par *Jean-Pierre Camus*, évêque de Belley; précédée d'une étude littéraire sur Camus et le roman au XVIIe siècle, par *H. Rigault*.

Paul et Virginie, par *Bernardin de Saint-Pierre*.

Pierrette, par *H. de Balzac*.

Théâtre choisi de *Lesage*.

Tolla, par *Edmond About*.

Un Rossignol pris au trébuchet, par *X. B. Saintine*.

Les trois reines, par le même.

Vittoria Colonna, par *Le Fèvre Deumier*.

Volumes à 2 francs.

Eugénie Grandet, par *H. de Balzac*.

Fables de Viennet.

Le tailleur de pierres de Saint-Point, par *A. de Lamartine*.

Les mariages de Paris, par *Edm. About*.

Théâtre choisi de *Beaumarchais*, contenant le Barbier de Séville et le Mariage de Figaro.

Ursule Mirouët, par *H. de Balzac*.

Volumes à 3 francs.

Atala, René, les Natchez, par *de Chateaubriand*.

Le génie du christianisme, par le même

Les martyrs, par *de Chateaubriand.*

Costal l'Indien, scènes de l'indépendance du Mexique, par *Gabriel Ferry.*

Le coureur des bois, ou les chercheurs d'or, par le même. 2 vol.

Scènes de la vie mexicaine, p. le même.

Le presbytère, par *Töpffer.*

Menus propos, par le même.

Nouvelles génevoises, par le même.

Rosa et Gertrude, par le même, avec des notices par MM. *Sainte-Beuve* et *de La Rive.*

IV. LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES.

(Couvertures jaunes.)

Volumes à 50 centimes.

Costanza, ou l'illustre servante, par *Cervantès*, traduit de l'espagnol par *L. Viardot.*

Jonathan Frock, par *Henri Zschokke*, traduit de l'allemand par *E. de Suckau.*

La bohémienne de Madrid, par *Cervantès*, trad. de l'espagnol par *L. Viardot.*

Voyage en France à la recherche de la santé, extrait et traduit de Sterne, par *A. Tasset.*

Volumes à 1 franc.

Aladdin ou la lampe merveilleuse, conte tiré des Mille et une Nuits.

Contes merveilleux d'*Apulée*, traduits du latin.

Contes d'*Auerbach*, traduits de l'allemand par M. *Boutteville.*

Cranford, par Mme *Gaskell*, traduit de l'anglais par Mme *Sw.-Belloc.*

Histoire de Djouder le pêcheur, conte traduit de l'arabe, par *Cherbonneau* et *Thierry.*

La bataille de la vie, par *Ch. Dickens*, traduit de l'anglais par *A. de Goy.*

La fille du capitaine, par *Alexandre Pouschkine*, traduit du russe par *L. Viardot.*

La mère du déserteur, par *Walter Scott*, traduit de l'anglais par *F. Colincamp.*

Le grillon du foyer, par *Ch. Dickens*, traduit de l'anglais par *F. Colincamp.*

Le mariage de mon grand-père, suivi du Testament du juif, trad. de l'anglais.

Lettres choisies de lady *Montague*, traduites de l'anglais.

Nouvelles choisies d'*Edgard Poë*, contenant : 1° le Scarabée d'or, 2° l'Aéronaute hollandais ; traduites de l'angl.

Nouvelles choisies de *Nicolas Gogol*, contenant : 1° les Mémoires d'un fou ; 2° un Ménage d'autrefois ; 3° le Roi des gnomes, traduites du russe par *L. Viardot.*

Nouvelles choisies du *comte Sollohoub*, contenant : 1° Une Aventure en chemin de fer ; 2° les deux Étudiants ; 3° la Nouvelle inachevée ; 4° l'Ours ; 5° Serge ; traduites du russe, par *E. de Lonlay.*

Tarass Boulba, de *Nicolas Gogol*, traduit du russe par *L. Viardot.*

Werther, de *Gœthe*, traduit de l'allemand, par *L. Enault.*

Volumes à 2 francs.

La fille du chirurgien, de sir *Walter Scott*, traduction de *L. Michelant.*

Mémoires d'un seigneur russe, ou tableau de la situation actuelle des nobles et des paysans dans les provinces russes, traduits du russe d'*Ivan Tourguénief*, par *E. Charrière.* 2e édit.

Nouvelles danoises, traduites par *Xavier Marmier.*

Ruth, par Mme *Gaskell*, trad. de l'anglais par Mme *de Witt.*

Volume à 3 francs.

L'esclave blanc, traduit de l'anglais par *L. de Wailly.*

V. AGRICULTURE ET INDUSTRIE.

(Couvertures bleues.)

Volumes à 1 franc.

La télégraphie électrique, par *Victor Bois*, ingénieur civil. 2e édit.

Le jardinage, ou l'art de créer et d'entretenir un jardin, par *A. Ysabeau.* 2e édit.

Les chemins de fer français, par *V. Bois.*

Volumes à 2 francs.

La pisciculture, par *Aug. Jourdier*, ancien fermier à Villeroy et au Vert-Galant, membre du Conseil d'administration de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, etc., avec 120 gravures.

Les abeilles et l'apiculture, avec 20 vignettes, par *A. de Frarière.*

Les secrets de la cuisine française, par *Gogué.*

L'hygiène ou l'art de conserver la santé, par le Dr Beaugrand.

Maladies de la pomme de terre, de la betterave, du blé et de la vigne de 1845 à 1853, avec l'indication des meilleurs moyens à employer pour les combattre, par *A. Payen*, de l'Institut, avec 4 planches dont 3 coloriées.

Volume à 3 francs.

Des substances alimentaires et des moyens de les améliorer, de les conserver et d'en reconnaître les altérations, par *A. Payen*, de l'Institut, secrétaire perpétuel de la Société impériale d'agriculture. 3e édit.

Volume à 4 francs.

Le matériel agricole, ou description et examen des instruments, des machines, des appareils et des outils, au moyen desquels on peut : 1° Sonder, défricher, défoncer, drainer ; 2° Labourer, remuer et aérer, alléger, fouiller, plomber, nettoyer, ensemencer, façonner le sol ; 3° Récolter, transporter, abriter et emmagasiner les produits ; 4° Tirer parti de chacun d'eux, soit pour les consommer, soit pour les vendre, etc., par *A. Jourdier.* 2e édit.

VI. LIVRES ILLUSTRÉS POUR LES ENFANTS.

(Couvertures roses.)

Volumes à 1 franc.

Enfances célèbres, par Mme *L. Colet* (16 vignettes).

Fables de Fénelon, archevêque de Cambrai (8 vignettes).

Voyages de Gulliver à Lilliput et à Brobdingnag, par *Swift*, édition abrégée à l'usage des enfants (10 vignettes).

Volumes à 2 francs.

Choix de petits drames et de contes tirés de Berquin (35 vignettes).

Contes choisis d'*Andersen*, traduits du danois par *Soldi* (40 vignettes par Bertall).

Contes choisis des frères *Grimm*, traduits de l'allemand par *Fréd. Baudry* (40 vignettes par Bertall).

Contes de fées tirés de *Perrault*, de Mme *d'Aulnoy* et de Mme *Leprince de Beaumont* (40 vignettes).

Contes de l'adolescence choisis de miss *Edgeworth*, et traduits par *A. Le François* (22 vignettes).

Contes de l'enfance choisis de miss *Edgeworth*, et traduits par *A. Le François* (26 vignettes).

Contes moraux de Mme *de Genlis* (8 vignettes).

Contes nouveaux, par Mme *de Bawr* (40 vignettes par Bertall).

Histoire de l'admirable don Quichotte de la Manche, par *Cervantès*, édition à l'usage des enfants (17 vignettes).

Histoire d'un navire, par *Ch. Vimont* (vignettes par Alex. Vimont).

La caravane, contes orientaux traduits de l'allemand de Hauff, par *A. Talon* (46 vignettes par Bertall).

La petite Jeanne ou le devoir, par Mme *Z. Carraud* (20 vignettes).

Légendes pour les enfants, par *P. Boiteau* (40 vignettes).

Les exilés dans la forêt, par le capitaine *Mayne-Reid*, traduits de l'anglais par Mme *Henriette Loreau* (12 vignettes).

L'habitation du désert, par le capitaine *Mayne-Reid*, traduite de l'anglais par *A. Le François* (24 vignettes par Doré).

Les jeux des adolescents, par *Belezt* (140 vignettes).

VII. OUVRAGES DIVERS.

(Couvertures saumon.)

Volumes à 1 franc.

Anecdotes historiques et littéraires, racontées par *L'Estoile*, *Brantôme*, *Tallemant des Réaux*, *Saint-Simon*, *Grimm*, etc.

Anecdotes du règne de Louis XVI.

Anecdotes du temps de la Terreur.

Anecdotes du temps de Napoléon Ier, recueillies par *E. Marco de St-Hilaire.*

Aventures de Cagliostro, par *J. de Saint-Félix.*

Aventures du baron de Trenck, par *P. Boiteau* (1726-1794).

La sorcellerie, par *Ch. Louandre.*

Le guide du bonheur, par M. ***.

Le tueur de lions, par *Jules Gérard.* 2e édition.

Le véritable Sancho-Panza, par J**.

Mesmer et le magnétisme animal, par *E. Bersot.* 2e édition, augmentée d'un chapitre sur les tables tournantes.

Volumes à 2 francs.

Études biographiques et littéraires sur quelques célébrités étrangères, par *J. Le Fèvre Deumier* : — I. Le Cavalier Marino; II. Anne Radcliffe; III. Paracelse; IV. Jérôme Vida.

Les chasses princières en France de 1589 à 1839, par *E. Chapus*.

Le Sport à Paris, ouvrage contenant : Le Turf, — la Chasse, — le Tir au pistolet et à la carabine, — les Salles d'armes, — la Boxe, — le Bâton et la Canne, — la Lutte, — le Jeu de Paume, — le Billard, — le Jeu de Boule, — l'Équitation, — la Natation, — le Canotage, — la Pêche, — le Patin, — la Danse, — la Gymnastique, — les Échecs, — le Whist, etc., par *Eugène Chapus*.

Œhlenschläger, le poëte national du Danemark, par *J. Le Fèvre Deumier*.

Souvenirs de chasse (sixième édition), par *L. Viardot*.

Voyage à travers l'Exposition des beaux-arts, par *Edmond About*.

Volumes à 3 francs.

La chasse à courre en France, par *J. La Vallée* (vignettes par Grenier fils).

La chasse à tir en France, par *J. La Vallée* (30 vignettes par F. Grenier).

Les cartes à jouer et la cartomancie, par *Paul Boiteau* (40 vignettes).

Les musées de France, par *Louis Viardot*.

Les musées d'Italie, par le même.

Les musées d'Espagne, par le même.

Les musées d'Allemagne, par le même.

Les musées de Belgique, de Hollande, de Russie, par le même.

Le Turf ou les courses de chevaux en France et en Angleterre, par *Eugène Chapus*.

VIII. ÉDITIONS COMPACTES ET ÉCONOMIQUES.

(Couvertures chamois.)

Volumes à 1 franc.

Aventures d'une colonie d'émigrants, en Amérique, traduites de l'allemand par *Xavier Marmier*.

Geneviève, histoire d'une servante, par *A. de Lamartine*.

Jane Eyre, imitée de l'anglais de *Currel-Bell*, par *Old-Nick*.

Le diamant de famille et la jeunesse de Pendennis, par *Thackeray*.

Opulence et misère, de Mrs. *Ann S. Stephens*, traduit de l'anglais par Mme *Henriette Loreau*.

Stella et Vanessa, par *L. de Wailly*.

Tancrède de Rohan, par *H. Martin*.

Volumes à 2 francs.

De France en Chine, par le Dr *Yvan*.

La case de l'oncle Tom, ou vie des Nègres en Amérique, par Mrs. *Harriet Beecher Stowe*, traduction de *L. Enault*.

L'allumeur de réverbères, par miss *Cumming*, roman américain, traduit par *MM. Belin de Launay* et *Ed. Scheffter*.

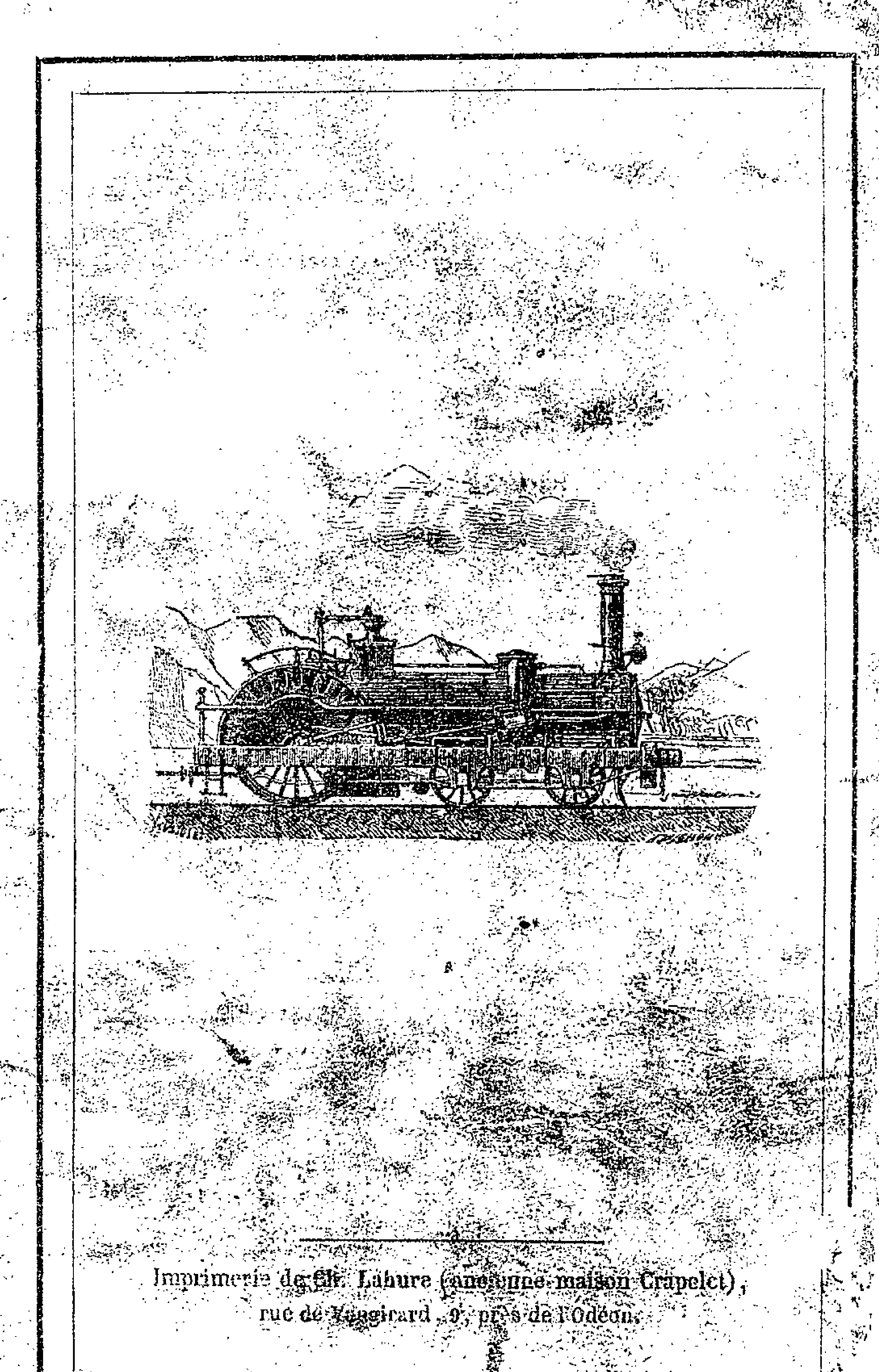
Volumes à 3 francs.

La foire aux vanités, par *Thackeray*, traduction de M. *Guiffrey*.

Visite à l'Exposition universelle de 1855, publiée sous la direction de M. *Tresca*. 2e édition.

Les volumes qui composent la Bibliothèque des chemins de fer *se trouvent à la librairie des éditeurs, rue Pierre-Sarrazin, n° 14, chez les principaux libraires de Paris et de l'Étranger, et dans les gares des chemins de fer.*

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.



Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet),
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.